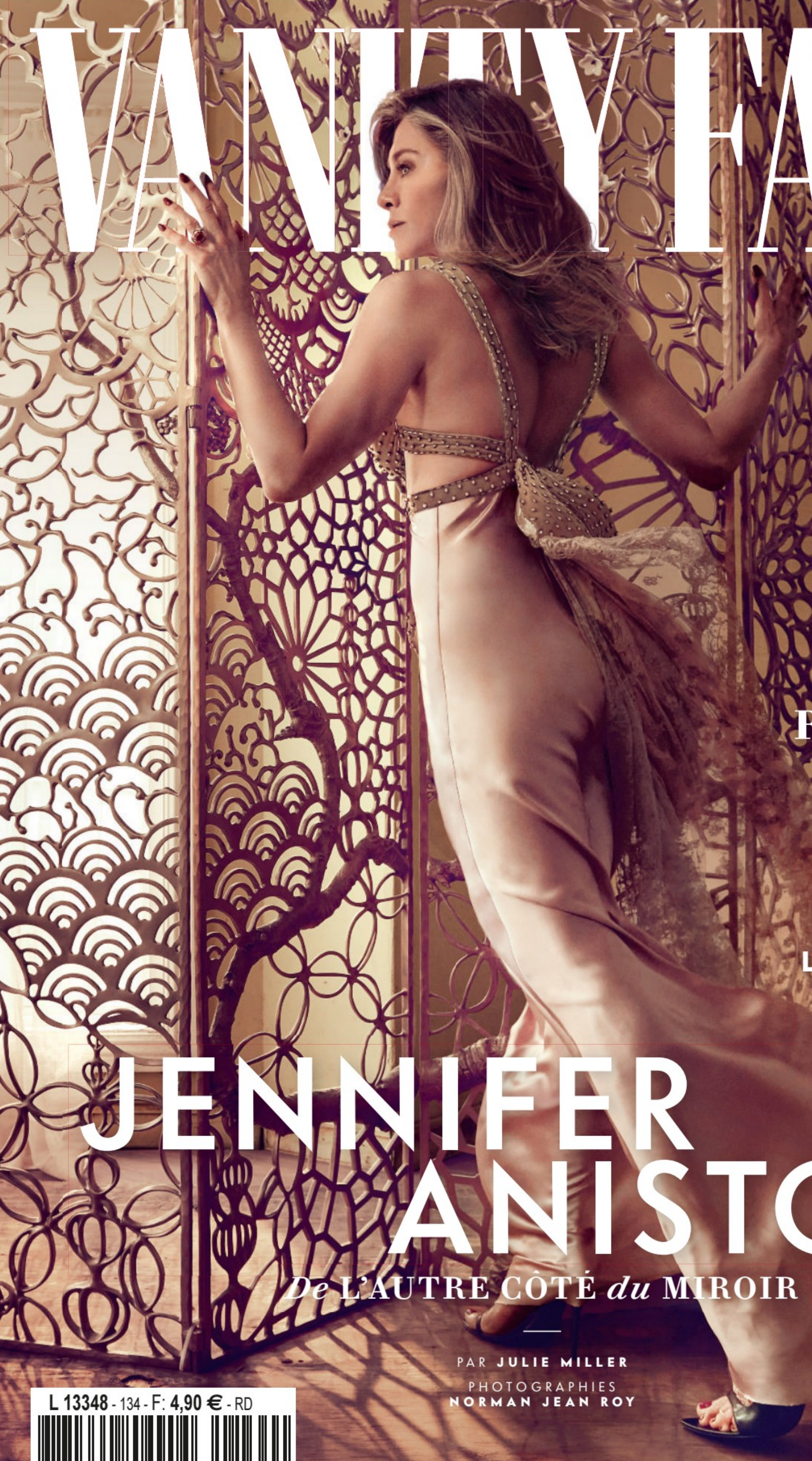
VANITY FAIR

SEPTEMBRE 2025



ENQUÊTE
Comment Matignon est devenu un vaisseau fantôme

PORTRAIT
Arthur Fils, les confessions d'un enfant de la balle

REPORTAGE
Marcel Proust, influenceur malgré lui

SPÉCIAL MODE
Les incontournables d'une rentrée pleine de style

JENNIFER ANISTON

De L'AUTRE CÔTÉ *du* MIROIR

PAR **JULIE MILLER**

PHOTOGRAPHIES
NORMAN JEAN ROY

L 13348 - 134 - F: 4,90 € - RD

DIOR.COM - 01 40 73 73 73

DIOR

CHANEL

CHANEL

Photographie retouchée

Marisa Abela - Danielle Marsh

my little secret*

SEAMASTER #AQUATERRA 30 MM
Co-Axial Master Chronometer

OMEGA

*mon petit secret

GIORGIO ARMANI
MILANO
GIORGIO ARMANI

CI-DESSUS ET EN COUVERTURE : JENNIFER ANISTON, ROBE SCHIAPARELLI

VANITY FAIR

20 L'ÉDITO d'Olivier Bouchara
24 CONTRIBUTEURS

EN COUVERTURE

44 CINÉMA Jennifer Aniston, la force tranquille

Malgré les rumeurs qui la poursuivent depuis plus de trente ans, l'éternelle Rachel de *Friends* a su préserver un équilibre singulier. À 56 ans, Jennifer Aniston ne joue plus : elle décide.

VANITÉS

28 CINÉMA Zoey Deutch, second souffle
31 CAPRICE Sacrée allure
32 BEAUTÉ Anastasia Soare, sourcil queen
34 SECRETS DE FABRICATION
L'incendiaire, de Constance Rivière
35 JOAILLERIE Anatomie d'un collier
36 MODE Questions de tendance
40 ÉVASION Le vert est mis
41 PARFUM Eaux fortes
42 VOYAGES Paris, au détail près

(Suite page 14 ↠)

Worldly Colour (Charles James evening dresses), 1948

P. 44
JENNIFER ANISTON
« Ma sécurité n'a rien de glamour, c'est juste une nécessité. »

P. 66
ARTHUR FILS
« On ne m'a rien donné, mais je n'ai manqué de rien. »

P. 84
TAHAR RAHIM
« Je pourrais écrire un livre sur la redécouverte de la banane. »

NORMAN JEAN ROY

© GRAFF.COM

GRAFF

HERMÈS
PARIS
Hermès, un dessin commence

VANITY FAIR

MAGAZINE

58 POUVOIR Matignon ne répond plus
Dans les coulisses de Matignon, les conseillers racontent un quotidien figé et une machine qui tourne à vide. Jusqu'à quand ?

64 COUP DE CHAPEAU Affaires sensibles
Dans *Valeur sentimentale*, Joachim Trier dirige à nouveau Renate Reinsve, son actrice fétiche. Ensemble, ils collectionnent prix et récompenses.

66 PORTRAIT Fils prodige
Derrière ce visage angélique se cache l'espoir numéro un du tennis français. Qui est Arthur Fils, le champion dont on parle mais qui ne parle jamais ?

74 PORTFOLIO Le monde selon Cecil Beaton
Le photographe anglais le plus stylé du XXe siècle n'a jamais cherché à capturer le réel, mais à le sublimer. La National Portrait Gallery lui rend hommage.

84 GRAND ÉCRAN « Mon cinéma à moi », par Tahar Rahim
Réputé pour son jeu intense et habité, l'acteur livre les coulisses de ses performances physiques extrêmes. Et visionne en accéléré les films de sa vie.

90 CINÉMA Kathy Bates, l'affranchie
Dans la série *Matlock*, l'actrice de 76 ans signe une performance magistrale. Trente ans après *Misery*, Kathy Bates n'a jamais été aussi juste. Ni aussi libre.

96 MODE Room service
L'hôtel parisien Madame Rêve accueille les pièces phares de la rentrée dans son penthouse. Avec une évidence: le vêtement est un jeu, pas un manifeste.

112 ENQUÊTE Le dernier trip de Brian Jones
En mars 1967, le leader des Stones débarque à Marrakech avec Mick Jagger et Keith Richards. Récit d'un voyage sous acide qui va précipiter sa chute.

▲ **NINA ZEM**
Blouse, jupe, ceinture Chloé

122 LITTÉRATURE Proust, influenceur malgré lui
À Illiers-Combray, dans le village d'enfance de l'écrivain, les smartphones ont remplacé les carnets de notes, mais le vertige reste le même.

128 VANITY SHOW Du glamour sur le Rocher
Un cocktail privé organisé par *Vanity Fair* et la Société des Bains de Mer a réuni le temps d'une soirée les nouveaux ambassadeurs du chic monégasque.

130 MON ATELIER, par Fiona Rae

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN SUISSE ET BELGIQUE.

P. 90
KATHY BATES
« Il y a des moments où tout va bien et d'autres où je ne sors pas du lit »

P. 112
MARIANNE FAITHFULL
« Je n'avais jamais vu personne d'aussi radieuse et vibrante qu'Anita. »

EN COUVERTURE :
JENNIFER ANISTON
PHOTOGRAPHIÉE PAR
NORMAN JEAN ROY
ROBE **VALENTINO**
BAGUE **BVLGARI HAUTE JOAILLERIE**

YANN STOFER, NORMAN JEAN ROY

*Simply myself**

*Simplement moi

MARINA RINALDI

Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com

Flowerlace
Boucles d’oreilles

VANITY FAIR

Les Publications Condé Nast – 91-93 rue de Richelieu, 75002 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

RÉDACTION

European Editorial Director **Simone Marchetti**
Head of Editorial Content **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode et lifestyle **Pierre Groppo**
Responsable éditorial **Fabrice Argelas**
Rédactrice en chef web **Kahina Sekkaï**
Cheffe de rubrique culture **Norine Raja**
Cheffes de rubrique beauté-joaillerie **Bénédicte Burguet et Adèle Bari**
Journalistes **Blanche Marcel, Valentine Servant-Ulgu, Hugo Wintrebert**
Social media manager **Ophélie Manya**
Senior Entertainment Editor **Winta Ghebre**

CRÉATION ARTISTIQUE

Directrice artistique **Géraldine Richard**
Chef de rubrique photo **Rémy Pasquier**
Art production designer **Anna Graindorge**

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Christophe Cachera, David Canfield, Laura El Makki, Léa Marchetti, Julie Miller, Ollivier Pourriol, Joy Press** *Photographies* **Jérôme Bonnet, Matthew Brookes, Jeremy Jakubowicz, Norman Jean Roy, Yann Stofer** *Illustration* **Delphine Cauly** *Stylismes* **Deborah Afshani, Nora Bordjah, Eonald Burton III, Paul Cavaco**
Copy Editor **Claire Clert**

ADAPTATION

Senior Adaptation Editor **Étienne Menu** *Adaptation Editors* **Chantal Bloom, Julie Ackermann, Hervé Loncan, Sarah Mandois, Sandra Proutry-Skrzypek, Dario Rudy**

MARKETING PUBLICITÉ & CONTENUS

Directrice commerciale **Murielle Mucha** *Équipe Commerciale Fashion, Luxury & Beauty* **Céline Delacquis, Stéphanie Dupin, Sophie Maarek, Sophia Masurel, Dimitris Michailidis, Gérald Passy, Romuald Swiecki**
Équipe Commerciale Lifestyle **Nour Eido, Frédéric Fossard, Karima Keriche et Marie-Christine Lanza** *Agents Étrangers* **Cécilia Zamboni (cecilia.zamboni@zeta-media.it), Laurent Bouaziz (lbouaziz@llbcom.com), Agnès Wanat (agnes@adwestmedia.ru)**
Administratrice des ventes & Business analyst **Nathalie Seco** *Directrice Stratégie Média* **Victoria Bravo** *Directrice Opérations Natives* **Marine Guigon Mompezat**
Directrice Creative Cnx Studio **Sarah Herz** *Directrice Événementiel & Partenariats* **Jennifer Ingrand**
Events Director **Stéphanie Lefebvre**

DIRECTION

Présidente et Directrice de la Publication **Natalia Gamero del Castillo**
Chief Business Officer **Delphine Royant**
Directrice de la Diffusion et du Marketing Clients **Dominique Dirand**
People Director France **Christian Tounkara**
Directrice Financière **Isabelle Léger**
VP Communication **Bernie Torres**
Directeur de la Vidéo **Thomas Leroy**

PÔLE IMAGE

Gestionnaire du patrimoine et documentaliste **Laure Fournis**

DIFFUSION / MARKETING CLIENTS

Ventes **Rodolphe Durand**
Abonnements **Aurélie Gendron**

PRODUCTION

Production Director EMEA **Enrico Rotondi**
Print/production manager **Adrien Repettati**

Impression **RotoFrance**
25 Rue de la Maison Rouge 77185 Lognes – France.
Diffusion **MLP**. ISSN **2268-0659**
Numéro de commission paritaire **0925K91918**
Dépôt légal **Septembre 2025**

Certifié PEFC
Ce produite st issu de forêts gérées durablement,d e sourcesr ecycléese t contrôlées
PEFC 10-31-1557
www.pefc-france.org

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,003 kg/tonne
Couverture **Italie**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

ABONNEMENTS

abonnement.condenast.fr
France métropolitaine 1 an, 10 numéros : 29 euros
Service abonnements Vanity Fair
ADM, 22D rue du Général Leclerc 80000 Amiens
Tél. 0809 400 447 (appel non surtaxé); vanityfair@condenast.fr
En Suisse Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.ch,
Tel : 022 860 84 01 - Tarif 1 an, 10 numéros : 59 CHF
En Belgique Asendia Press Edigroup SA, abonne@edigroup.be
Tel : 070 233 304 - Tarif 1 an, 10 numéros : 40,95 euros
Commande d'anciens numéros pour la France et l'étranger
+33(0)2 28 97 09 45 - patrimoine.condenast@gmail.com

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris — www.arpp-pub.org).

CONDÉ NAST

Chief Executive Officer **Roger Lynch**
Chairman of the Board **Jonathan Newhouse**
Chief Revenue Officer **Elizabeth Herbst-Brady**
Chief Content Officer **Anna Wintour**
Chief Financial Officer **Nick Hotchkin**
Chief People Officer **Stan Duncan**
Chief Corporate Affairs and Communications Officer **Danielle Carrig**
Chief of Staff **Samantha Morgan**
Chief Product and Technology Officer **Sanjay Bhakta**
Chief Content Operations Officer **Christiane Mack**

ÉDITIONS INTERNATIONALES

Allemagne: *AD, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, Vogue*
Espagne: *AD, Condé Nast Traveler, Glamour, GQ, Vanity Fair , Vogue*
États-Unis: *AD, Allure, Ars Technica, Bon Appétit, Condé Nast Traveler, Epicurious, Glamour, GQ, LOVE, Pitchfork, Self, Teen Vogue, Them, The New Yorker, Vanity Fair, Vogue, Wired*
France: *AD, GQ, Vanity Fair, Vogue*
Inde: *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Italie: *AD, Condé Nast Traveller, GQ, La Cucina Italiana, Vanity Fair, Vogue, Wired*
Japon: *GQ, Vogue, Wired*
Mexique et Amérique latine: *AD, Glamour, GQ, Vogue, Wired*
Moyen-Orient: *AD, Condé Nast Traveller, GQ, Vogue*
Royaume-Uni: *Condé Nast Johansens, Condé Nast Traveller, Glamour, GQ, House & Garden, Tatler, The World of Interiors, Vanity Fair, Vogue, Vogue Business, Wired*
Taïwan: *GQ, Vogue*

LES MAGAZINES PUBLIÉS EN JOINT-VENTURE

Brésil: *GQ, Vogue*

LICENCES ET COOPÉRATION

Adriatique: *Vogue*
Afrique du Sud: *Glamour, GQ, House & Garden*
Australie: *GQ, Vogue*
Bulgarie: *Glamour*
Chine : *AD, Condé Nast Traveler, GQ, Vogue*
Corée: *Allure, GQ, Vogue*
Grèce: *Vogue*
Hong-Kong: *GQ, Vogue,*
Hongrie: *Glamour*
Pays-Bas: *Vogue, Vogue Living*
Philippines: *Allure, Vogue*
Pologne: *AD, Glamour, Vogue*
Portugal: *GQ, Vogue*
République tchèque et Slovaquie: *Vogue, Wired*
Scandinavie : *Vogue*
Singapour: *Vogue*
Thaïlande: *GQ, Vogue*
Turquie: *GQ, Vogue*
Ukraine: *Vogue*

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

dinh van

PARIS

Collection Menottes dinh van

L'ÉDITO

Ah, cette mèche rebelle. Toujours la même. Quand j'étais ado, je regardais *Friends*

avec une obsession qui confinait à l'étude de caractère. Il m'arrivait de compter le nombre de fois où Jennifer Aniston – pardon, Rachel Green – replaçait sa mèche. Trois, cinq, dix fois par épisode, dès qu'elle semblait troublée. Était-ce un tic personnel ? Ou une tentative instinctive de masquer une anxiété ? Était-ce Rachel, ou Jennifer, qui faisait ce geste ?

Dans ce numéro, notre amie du *Vanity Fair* US, Julie Miller, retrouve Jennifer/Rachel chez elle, dans une villa baignée de lumière à Los Angeles, avec véranda, rosiers et fauteuils moelleux. Il n'est plus question de mèche, mais entre les lignes affleure une fragilité soigneusement tenue à distance. Jennifer Aniston évoque la mort de Matthew Perry, son partenaire de *Friends*, en confiant qu'une partie d'elle « portait son deuil depuis longtemps ». Ce combat contre la maladie, dit-elle, était exténuant pour lui, mais aussi pour ceux qui l'aimaient. Elle parle aussi de son père, l'acteur John Aniston, récemment disparu, dont elle a longtemps cherché l'approbation, sans l'obtenir vraiment. « Il n'a jamais été satisfait », dit-elle en substance.

Au fil du portrait, on comprend aussi que l'absence d'enfants, les rumeurs persistantes sur sa vie sentimentale – jusqu'aux plus absurdes, comme celle d'une liaison avec Barack Obama – participent d'un malaise plus profond. Les médias ne l'ont pas épargnée après son divorce avec Brad Pitt, et la blessure semble encore vive. « Je me suis sentie traitée comme une *piñata* », souffle-t-elle. Et la métaphore donne le vertige. Elle : grande figurine suspendue, faite de papier mâché de toutes les couleurs, que les enfants frappent à l'aveugle lors des anniversaires pour en faire jaillir des surprises. Sauf qu'ici, il n'y a rien à faire tomber. Juste une femme scrutée, jugée, exposée sans relâche.

C'est aussi ça, *Vanity Fair*, au-delà des séries de mode et des enquêtes sur le pouvoir. L'art de la conversation prolongée, de l'écoute sans brutalité, du silence qui précède la confidence. Ce qui permet, parfois, d'atteindre ce moment de flottement – dirait un psy – où une personnalité se remet à parler, pour de vrai.

Prenez Tahar Rahim. Lorsque notre ami Ollivier Pourriol l'a retrouvé au début de l'été, l'acteur sortait de la projection d'*Alpha* à Cannes, le nouveau long-métrage de Julia Ducournau dans lequel il incarne un toxicomane revenu vivre chez sa sœur médecin. Il a perdu plus de vingt kilos pour le film, comme autant de couches de protection. « Ce rôle-là, avoue-t-il, je ne pouvais pas le quitter. » Il dit son besoin d'aller jusqu'au bout de ses personnages, de disparaître dans leur peau, et son refus, aussi, de les juger sur le plan de la moralité. Est-ce cela qui donne à son jeu cette vibration trouble, cette intensité sans affectation ? Il faut aussi être prêt à payer le prix de ces choix : les rémanences de ces tournages et de ces rôles qui restent longtemps « à l'intérieur, comme des toxines », précise Tahar Rahim.

Cette tension-là qui ravage les corps sillonne aussi le sport de haut niveau. Dans ces pages, Arthur Fils, grand espoir du tennis français, revient sur un moment tragique vécu lors du dernier Roland-Garros. Ce deuxième tour contre l'Espagnol Jaume Munar, disputé malgré une douleur lancinante au dos. « J'étais là, sur le court, raconte-t-il à Fabrice Argelas, et tout à coup, j'ai pensé à mon père qui m'accompagne depuis toutes ces années... » Il a remporté la victoire ce jour-là, mais a dû abandonner au tour suivant. La douleur était trop forte, le dos trop abîmé. Il n'a pas pu disputer Wimbledon dans la foulée. Lui aussi a payé le prix fort. Et c'est dans cet état d'esprit, entre blessure et cicatrice, qu'il revient aujourd'hui sur les courts de l'US Open.

Alors parfois, se dit-on en refermant ce numéro, tout ce que l'on peut faire, c'est replacer une mèche, respirer un grand coup. Et continuer à jouer. □

OLIVIER BOUCHARA,
directeur éditorial
de *Vanity Fair*

ÉDOUARD PONT

The Kooples

© GUESS?, INC. 2025

PH: ALINA TROYAN

ART DIR: PAUL MARCIANO

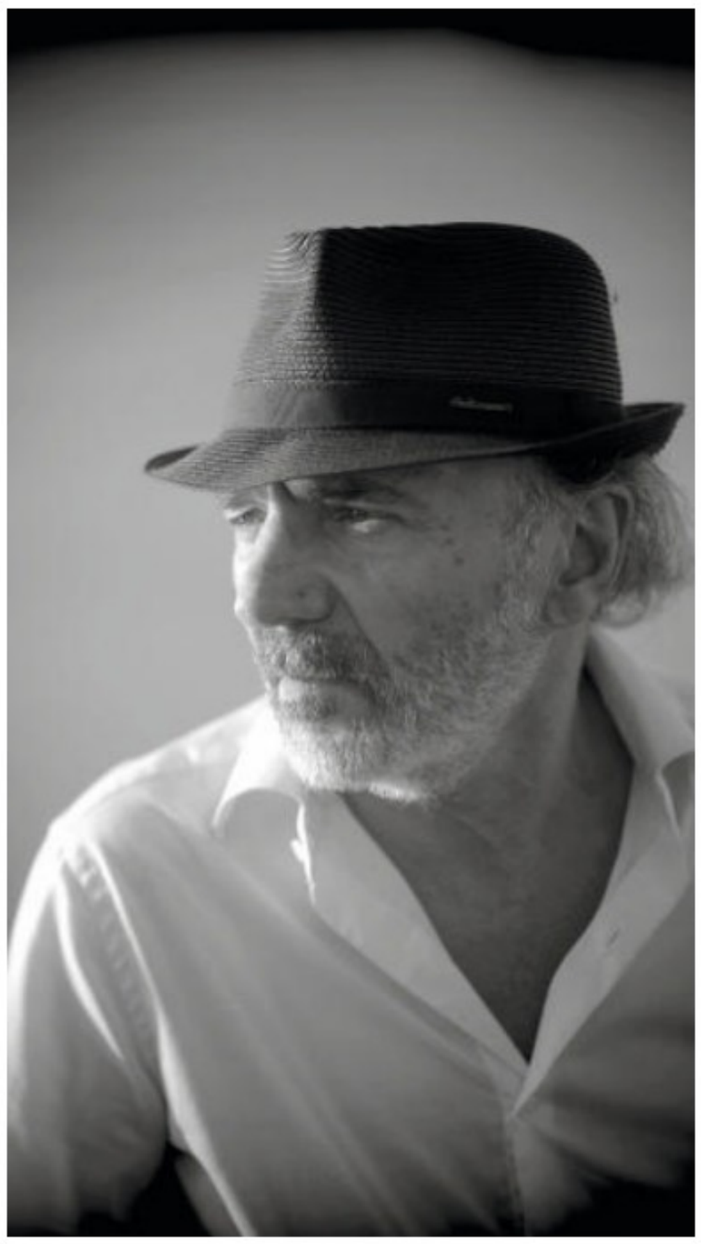
GUESS

GUESS.EU

NOS CONTRIBUTEURS

YANN STOFER

Photographe, musicien et réalisateur, Yann Stofer explore le monde, armé d'un regard affûté et d'une curiosité insatiable. Intégré à la collection Hermès, il multiplie les collaborations avec la presse internationale et les campagnes publicitaires pour des marques de luxe. Instinctif et singulier, il a immortalisé avec style notre série mode de la rentrée P. 96.□



CHRISTOPHE CACHERA

Diplômé de l'École de journalisme de Lille, Christophe Cachera débute à l'AFP avant de parcourir le monde comme reporter de presse magazine. Tour à tour éditeur, journaliste ou auteur, il se partage aujourd'hui entre Arles et Marrakech. Là-bas, il est parti sur les traces d'un séjour mythique des Rolling Stones, en 1967, et s'est plongé avec gourmandise dans ce périple hallucinant qui a précipité la chute de Brian Jones et changé l'histoire du rock P. 112.□

LAURA EL MAKKI

Autrice remarquée – *Adèle Hugo : ses écrits, son histoire* (Seghers, 2025), a reçu le prix Victor Hugo – Laura El Makki passe sa vie avec les grands écrivains. Depuis son émission *Un été avec Proust* sur France Inter, elle nourrit une passion absolue pour l'auteur d'*À la Recherche du temps perdu*. Pour *Vanity Fair*, elle s'est rendue dans le village de vacances du jeune Marcel. Avec cette question, entêtante : les madeleines d'aujourd'hui ont-elles le même goût que celles d'autrefois ? P. 122.□

DELPHINE CAULY

Élève de l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris, Delphine choisit très vite le dessin comme moyen d'expression favori. Obsédée par la ligne claire, l'encre de Chine et le papier ancien et jauni, elle adore jouer avec les techniques, qu'elles soient traditionnelles ou numériques. Son dernier projet en date, « Été 1981 » a la couleur d'« une utopie, une course vers le soleil, un bain de mer hédoniste aux parfums de fleur d'oranger et de crème solaire », explique-t-elle volontiers. Ce mois-ci, elle s'est amusée à tracer la carte secrète de notre Paris sur-mesure P. 42.□

JOANA LUZ, YANN STOFER

VANITY FAIR

Abonnez-vous !

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement

abonnement.condenast.fr

ALPINE

PILOTEZ

AVEC LES LÉGENDES

PILOTEZ LE MODÈLE ICONIQUE DE LA MARQUE ALPINE SUR LA PISTE BLEUE ALPINE, SITUÉE SUR LE LÉGENDAIRE CIRCUIT BUGATTI DU MANS.

UNE EXPÉRIENCE SENSATIONNELLE

LÉGÈRETÉ, AGILITÉ ET PERFORMANCE : DEVENEZ PILOTE LE TEMPS D'UNE JOURNÉE D'IMMERSION AU CŒUR DE LA MARQUE ALPINE.

UN PROGRAMME SOIGNÉ

VENEZ DÉCOUVRIR L'ENSEMBLE DE LA GAMME A110 LORS D'ATELIERS DE PILOTAGE ET DE CONDUITE SUR LA PISTE DU BUGATTI, POUR VOUS PERMETTRE D'EXPÉRIMENTER TOUT LE POTENTIEL DE L'ALPINE A110.

DEMANDE D'INSCRIPTION

ALPI
LA PISTE BLEU

VANITÉS

Second *souffle*

Zoey Deutch prête son intensité et sa grâce à Jean Seberg, l'icône Nouvelle Vague d'*À bout de souffle*, de Godard. Le rôle de la maturité pour une actrice qui ne cesse de repousser ses limites.

Texte **Joy Press** Photographie **Matthew Brookes** Styliste **Eonald Burton III**

ENSEMBRE **VALENTINO**
BOUCLES D'OREILLE **LAGOS**

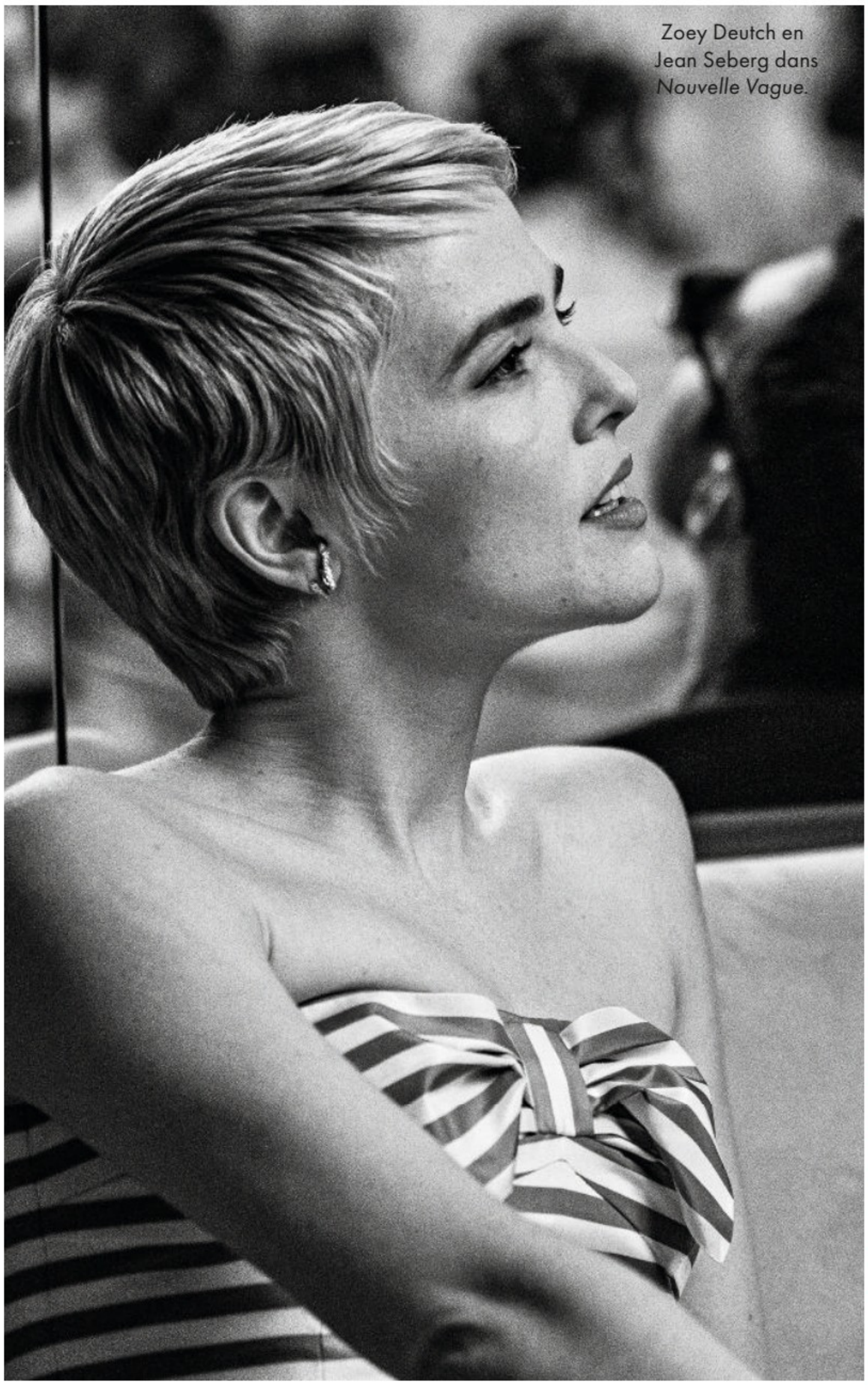
COIFFURE PETER GRAY, AVEC LES PRODUITS OWAY
MAQUILLAGE FRANCELLE DALY, AVEC LES PRODUITS LOVE + CRAFT + BEAUTY
MANUCURE PIKA, AVEC LES PRODUITS DASHING DIVA **COUTURIER** MAJORS THE TAILOR
SET DESIGN VIKI RUTSCH
PRODUCTION VERY RARE PRODUCTIONS

Zoey Deutch, une panthère dans la ville.

La carrière cinématographique de Zoey Deutch décollait tout juste, lorsque, il y a dix ans, Richard Linklater lui glisse en passant qu'il aimerait la voir incarner Jean Seberg. Le réalisateur envisage à l'époque un film sur les coulisses du tournage d'*À bout de souffle*, premier manifeste de Jean-Luc Godard et pierre angulaire de la Nouvelle Vague. La curiosité de la jeune actrice est piquée au vif. Qui, parmi les cinéphiles, n'a pas en tête l'image de Jean Seberg, avec sa coupe à la garçonne et son tee-shirt *New York Herald Tribune* déambulant sur les Champs-Élysée et les pavés parisiens ?

Fille de l'actrice Lea Thompson (*Retour vers le futur*) et du réalisateur Howard Deutch (*Pretty in Pink*), la filmographie de Zoey est remplie de jolis succès : la comédie romantique *Petits coups montés*, la satire sur les influenceurs *Not Okay* (qu'elle coproduit également), ou encore le thriller de Clint Eastwood, *Juré n° 2*. Sans oublier sa première collaboration avec Linklater en 2016, dans la comédie *Everybody Wants Some !!*

« Je suis littéralement tombée amoureuse de Jean Seberg, confie Zoey en parlant de celle qu'elle incarne aujourd'hui dans *Nouvelle Vague*, le projet de Linklater, qui sortira sur les écrans en octobre prochain. Elle avait quelque chose de très mystérieux, ce qui est tout l'opposé de moi – je suis probablement la personne la moins mystérieuse du monde –, et je me suis demandée comment j'allais accéder à ça. » Le réalisateur a choisi de tourner en noir et blanc, à Paris, avec une équipe et un casting français, ce qui l'a aidé à tisser un lien plus organique avec son personnage : « Jean apprenait le français pendant le tournage d'*À bout de souffle*, elle disait se sentir très peu sûre d'elle. Et ça m'a beaucoup servi, car moi aussi, j'étais peu sûre de moi avec mon français. »



Zoey Deutch en Jean Seberg dans *Nouvelle Vague*.

JEAN-LOUIS FERNANDEZ / NETFLIX

Féminisme et loups-garous

Elle ressent une grande tendresse pour la Jean Seberg de l'époque, encore loin de l'activiste politique qu'elle deviendra plus tard, mais déjà profondément blessée par Hollywood. Face à un jeune Godard bien décidé à réinventer le cinéma, Jean se débat avec ses propres insécurités. « Je pense qu'elle avait des sentiments très ambivalents à son égard, confie la jeune actrice. Elle reconnaissait son génie, mais elle le trouvait froid, manipulateur. Plus tard, elle a dit quelque chose comme : "Il ne s'intéressait pas à qui j'étais, seulement à ce que je représentais." C'est une analyse très puissante sur ce que c'est que d'être une jeune femme dans un monde d'hommes. »

Aujourd'hui âgée de 30 ans, Zoey Deutch dit vivre une période exaltante de sa vie et de sa carrière, après son « retour de Saturne », cette étape astrologique censée marquer l'entrée dans l'âge adulte. « J'ai coché beaucoup de cases qui me terrifiaient : j'ai coupé mes cheveux, tourné dans une autre langue, fait mes débuts au théâtre... », dit-elle. Elle sort tout juste d'un passage à Broadway, où elle joue Emily dans *Our Town*, et a deux autres films en attente de sortie : *The Threesome* et *Anniversary*. Elle rêve aussi d'un film féministe sur les loups-garous, d'une histoire de famille avec sa sœur, ou d'incarner un jour Natalie Wood ou Sally Bowles dans *Cabaret*. Si elle parvient à trouver un peu de temps dans un planning de plus en plus chargé. □

Adaptation française : Hervé Loncan

SACRÉE ALLURE

Souple, courbé, zippé... Express, le dernier né des sacs Louis Vuitton, est une ode à la vitesse.

Texte **Adèle Bari** Photographie **Géraldine Richard**

Dans les années 1930, c'est le nom d'un modèle iconique de la maison, devenu par la suite le Speedy. Avec son porte-clés cloche et son cadenas doré, cette nouvelle version lancée par Nicolas Ghesquière est déclinée en acajou, noisette, taupe ou dans un duo ivoire et bleu olympe.

SAC EN CUIR DE VEAU GRAINÉ LOUIS VUITTON (3 500 EUROS)

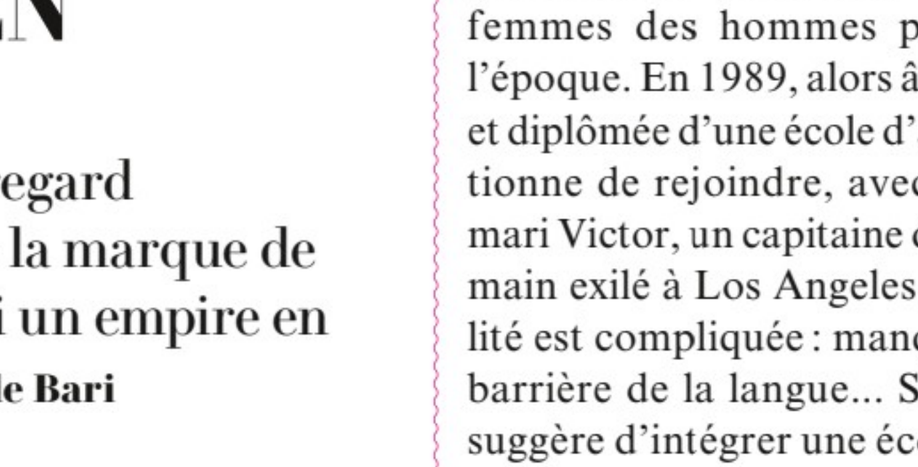
Anastasia Soare, mathématiquement parfaite jusqu'au bout du cil.

SOURCIL QUEEN

Un milliard de dollars pour un regard parfaitement sublimé... La fondatrice de la marque de maquillage Anastasia Beverly Hills a bâti un empire en redessinant les visages. Texte **Adèle Bari**

Elle a tout d'une Américaine : une allure digne d'une première dame des États-Unis, des cheveux disciplinés, un sourire hollywoodien... mais surtout des sourcils dessinés à la perfection. Rien de surprenant pour celle qui a bâti sa fortune sur ces arcs de poils placés au-dessus des yeux, qui s'apprête à publier son premier livre le 21 octobre prochain, *Raising Brows*, dans lequel elle raconte sa *success story*. Avant son retour à Los Angeles, on profite de sa présence à Paris pour la rencontrer sur la terrasse éphémère du Ritz, où elle nous accueille parée de lunettes de soleil qu'elle ne quittera pas.

Anastasia Soare est née loin du rêve américain, dans la Roumanie communiste, en pleine guerre froide. Issue d'une famille d'entrepreneurs, elle perd son père à l'âge de 12 ans. La jeune fille n'a d'autre choix que de travailler dans l'entreprise textile familiale, confectionnant des vêtements destinés aux femmes des hommes politiques de l'époque. En 1989, alors âgée de 32 ans et diplômée d'une école d'art, elle ambitionne de rejoindre, avec sa fille, son mari Victor, un capitaine de navire roumain exilé à Los Angeles. Mais la réalité est compliquée : manque d'argent, barrière de la langue... Son époux lui suggère d'intégrer une école de beauté et de trouver un emploi d'esthéticienne sur place. Proposition qu'elle accepte, à contrecœur, puisque rien ne la prédestine à masser et épiler. Elle finit néanmoins par prendre goût à magnifier les visages, qu'elle associe à ses études artistiques. Elle s'en souvient : « Un de mes professeurs m'a toujours dit que si vous voulez des-



1

ÉDOUARD BOUBAT

ANASTASIA BEVERLY HILLS SUR SEPHORA.FR:
1. BLUSH MAGIC TOUCH, 48 EUROS
2. STICK CONTURING, 37 EUROS
3. CRÈME-GEL POUR SOURCILS DIPBROW®, 34 EUROS

2

3

siner un portrait et exprimer une émotion, changez les sourcils ! » Personne n'aurait pu imaginer que la néophyte deviendrait un jour milliardaire.

Nombre d'or

Pourtant, Anastasia y a toujours cru dur comme fer. En 1997, elle ouvre son salon de beauté, avant de lancer trois ans plus tard ses propres produits à sourcils, sous le nom de son institut : Anastasia Beverly Hills. Michelle Pfeiffer, Jennifer Lopez, Kim Kardashian et Cindy Crawford, entre autres, raffolent de sa technique développée au fil des années. La jeune femme se base sur la théorie du nombre d'or, appliquée par Léonard de Vinci dans ses œuvres. Ce concept consiste à dessiner la ligne parfaite en fonction de la structure osseuse et de la forme naturelle de chaque physionomie. Elle rompt ainsi avec la mode des sourcils bruns aussi fins qu'un fil de fer, popularisés dans les années 1920 par l'actrice américaine Clara Bow, « peu flatteurs », selon elle. Aujourd'hui, Anastasia Soare est à la tête de l'une des marques de cosmétiques les plus influentes au monde. Kim Kardashian s'en réjouit. □

MÉTALLIC'ART

Créateur singulier de joaillerie, ami des avant-gardes, dinh van célèbre ses soixante ans. Au programme, une exposition et un beau livre. Texte **Pierre Groppo**

Jean Dinh Van, un orfèvre dans son atelier.

Une lame de rasoir, un jeton martelé, un motif inspiré par des clés… Chez dinh van, le bijou reste encore et toujours une œuvre d'art. Cette maison pas comme les autres, née en 1965, a été fondée par un féru des arts du feu, Jean Dinh Van (1927-2022). Fin connaisseur de la place Vendôme, il révolutionne le milieu avec ses créations, que l'on découvre sur les podiums de Paco Rabanne et Pierre Cardin, dans le Drugstore des Champs-Elysées, et même lors de performances avec le sculpteur César. Avec leurs lignes d'une vraie-fausse simplicité forgées au dixième de millimètre près, les collections « Menotte », « Cube » ou « Pi » continuent de séduire par leur stupéfiante modernité. Une histoire et des bijoux (dont certains réédités en édition limitée) doublement célébrés en cette rentrée avec une exposition et un beau livre à ne pas manquer.

À lire aussi : *dinh van*, de Bérénice Geoffroy-Schneite (Flammarion)

L'INCENDIAIRE, DE CONSTANCE RIVIÈRE (STOCK), 256 PAGES. EN LIBRAIRIE.

«Au fond, qui met vraiment le feu? Celui qui parle, *ou celui qui se tait?*»

Constance Rivière révèle comment lui est venu *L'incendiaire*, le titre de son nouveau roman.

Texte **Léa Marchetti** Photographie **Géraldine Richard**

L'Incendiaire raconte l'histoire d'Alexandra, une jeune femme qui, après des années d'absence, revient travailler dans l'usine de produits chimiques qui borde la ville de son enfance. Très vite, elle se rend compte que l'endroit n'est pas aux normes et qu'il présente de nombreux risques sécuritaires et sanitaires. Elle alerte sa direction, en vain, jusqu'au jour où un incendie dramatique se déclenche sur le site.

Pour les besoins du livre, j'ai interrogé des personnes ayant été en contact avec des lanceurs d'alerte. L'une, sceptique, m'a confessé que son informateur était comme «enflammé» par les informations qu'il souhaitait divulguer. Cela a fait écho avec l'usine qui prend feu dans le roman, et *L'incendiaire* s'est imposé comme titre.

Ce livre s'inscrit dans une réflexion sur les trop nombreux scandales sanitaires. Face à ces «petites» catastrophes, on voit bien que les intérêts économiques tenteront toujours de prévaloir. Ce texte questionne les mécanismes de pouvoir, l'ordre social et la difficulté à changer de route, en dépit des risques pour le présent et pour les générations futures.

C'est un livre sur le courage, la peur et la servitude volontaire. J'aimerais alerter mes lecteurs sur l'importance d'écouter les gens qui essaient de dire des choses dérangeantes, et ne peuvent être entendus. La violence qui peut s'abattre sur eux en retour représente un risque pour nos sociétés. Du titre, j'aimerais que les lecteurs retiennent une question: au fond, qui met vraiment le feu? Celui qui parle ou celui qui se tait? □

SOUS INFLUENCE

Dans les coulisses de l'inspiration.

L'ENDROIT RÊVÉ POUR ÉCRIRE
FACE À UN FIGUIER SYLVESTRE

LE LIVRE DE CHEVET
LES MISÉRABLES, DE VICTOR HUGO

LA BO DU LIVRE
LES GENS QUI DOUTENT, D'ANNE SYLVESTRE

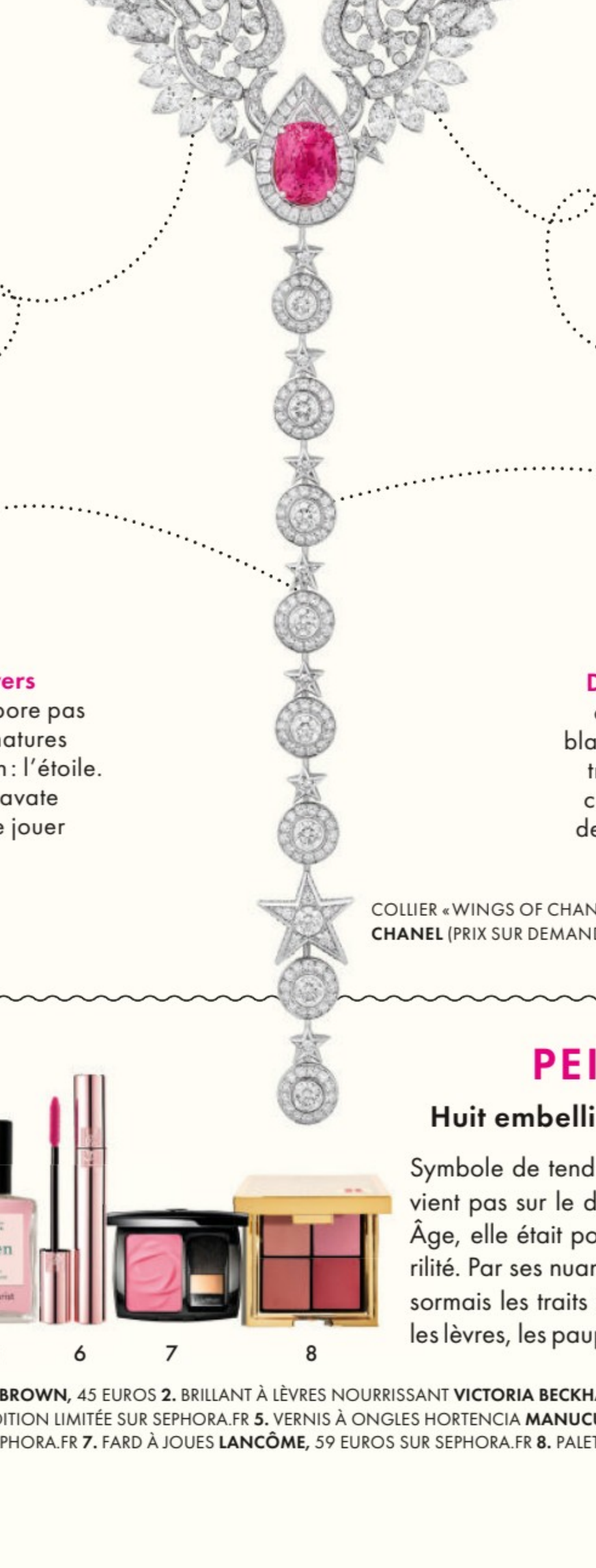
L'OBJET QUI ACCOMPAGNE
UNE TASSE DE CAFÉ OFFERTE PAR MON PÈRE

GETTY IMAGES

ANATOMIE *d'un collier*

Cette pièce de haute joaillerie célèbre l'entrée d'un nouveau thème dans la grammaire Chanel. Prêt à prendre votre envol?

Texte **Pierre Groppo**



AILÉ

Grâce à la collection « Reach for the Stars », Chanel introduit un nouvel élément créatif avec une paire ailée, inspirée par cette citation de Coco : « Si vous êtes née sans ailes, ne faites rien pour les empêcher de pousser. »

COUTURE

Conçues comme de la dentelle, les ailes évoquent le glamour des robes du soir inventées dans les années 1930 par Gabrielle Chanel, et déploient la délicatesse de leurs broderies posées à même la peau.

ROSÉ

Le collier est orné en son centre d'un saphir padparadscha, d'une variété rare trouvée au Sri Lanka, remarquable aussi bien par son poids de 19,55 carats que par l'équilibre parfait de sa teinte rose-orangée.

COMMUNAUTAIRE

Par définition unique, ce collier « Wings of Chanel » s'inscrit dans une série de neuf parures imaginées autour du thème des ailes, associant colliers, bagues, bracelets, mais aussi cinq broches laquées par un atelier familial japonais.

FIDÈLE

Disruptif dans l'univers Chanel, ce collier n'en arbore pas moins une autre des signatures emblématiques de la maison : l'étoile. Elle vient ponctuer la cravate amovible, permettant de jouer avec les portés.

1 500

Du sertissage minutieux à la création de la structure en or blanc, c'est le nombre d'heures de travail des artisans qu'a exigé cette pièce au sein des ateliers de haute joaillerie de la maison.

COLLIER « WINGS OF CHANEL »
CHANEL (PRIX SUR DEMANDE)

PEINTURES ROSE

Huit embellisseurs pour éclairer la rentrée.

Symbole de tendresse et de romantisme, cette teinte ne revient pas sur le devant de la scène sans raison. Au Moyen Âge, elle était pourtant associée à la masculinité et à la virilité. Par ses nuances complexes et délicates, elle égaie désormais les traits féminins fatigués. À déposer sur les joues, les lèvres, les paupières, les cils… et jusqu'au bout des ongles.

1 2 3 4 5 6 7 8

1. ROUGE À LÈVRES EXTRA COLOR SHINE **BOBBI BROWN,** 45 EUROS **2.** BRILLANT À LÈVRES NOURRISSANT **VICTORIA BECKHAM,** 35 EUROS **3.** FARD À PAUPIÈRES **KIKO,** 6 EUROS **4.** POUDRE À JOUES FLORA **GUCCI,** 57 EUROS EN ÉDITION LIMITÉE SUR SEPHORA.FR **5.** VERNIS À ONGLES HORTENCIA **MANUCURIST,** 14 EUROS **6.** MASCARA THE CURLER **YVES SAINT LAURENT BEAUTÉ,** 45 EUROS SUR SEPHORA.FR **7.** FARD À JOUES **LANCÔME,** 59 EUROS SUR SEPHORA.FR **8.** PALETTE À LÈVRES CHARME **ROUJE,** 45 EUROS

DROITS RÉSERVÉS

Heart Evangelista, Becca Bloom et Olivia Jade Giannulli au defilé Patou printemps-été 2026.

QUESTIONS *de tendance*

La silhouette automnale puise dans les transgressions passées: baisenville, fourrure minimaliste et orthopédie chic définissent la saison.

Texte **Adèle Bari** et **Pierre Groppo**

1. LA VIC VA-T-ELLE REMPLACER LA VIP ?

La célébrité qui crée l'émeute devant le défilé serait-elle en voie de se faire doubler ? La cliente, la vraie, devient la nouvelle star 3.0 – et, bien sûr, la meilleure amie des maisons. Dernière preuve en date ? Becca Bloom, *Very Important Client*, qui affole les réseaux sociaux depuis le début de l'année à coup de millions de vues (et de dollars présumés). Drôle, fortunée et dépensière, celle que *Time* a déjà classée parmi les cent créateurs de contenus de l'année prouve que, comme souvent dans la vie, être la chouchoute a un prix. Et l'industrie lui dit merci.

Mireille Darc dans *Le Grand blond avec une chaussure noire*, 1972.

2. EST-IL BIEN VU DE MONTRER SON DOS ?

Les décolletés vertigineux ne se pratiquent plus devant, mais derrière. Ils tombent jusqu'en bas des hanches de Carla Bruni, au défilé Jacquemus le 26 janvier 2025, et de celles de Bella Hadid et de Frédérique Bel à la 78e édition du Festival de Cannes. Autant de femmes qui assument leur chute de reins, leurs vertèbres, voire une partie de leur fessier, que Mireille Darc osait dévoiler 53 ans plus tôt, vêtue d'une robe Guy Laroche, dans *Le Grand blond avec une chaussure noire* (1972), signant du même coup l'un des plus grands scandales de l'histoire du cinéma français.

GETTY IMAGES

Kim Kardashian au défilé Balenciaga Haute Couture, en juillet 2025.

3. FAUT-IL ADOPTER LE LOOK ELIZABETH TAYLOR ?

En pleine semaine de la couture, Kim Kardashian débarque chez Balenciaga en portant les (vrais) bijoux en diamants d'Elizabeth Taylor. Un clin d'œil maximaliste au film *La Chatte sur un toit brûlant* (1958) et ses looks *fifties* qui inspirent aussi bien les bourgeoises déjantées à brushing hyper laqués de Marc Jacobs que leurs acolytes milanaises aperçues chez Miu Miu. Des looks à adopter car toujours au second degré, au risque sinon de passer pour une *trad-wife*. Autrement : attention, danger.

4. LE BAISENVILLE FAIT-IL SON GRAND RETOUR ?

N'y voir aucun jeu de mot mais une simple constatation : sur les podiums comme en *business class*, cette petite pochette pour homme opère un retour remarqué. À choisir chez Louis Vuitton (modèle Danube), Hermès (Sac à Dépêches 24) ou Valextra (modèle Tric Trac), cet accessoire tout droit exhumé des années 1960 se porte obligatoirement coincé sous le bras ou attaché au poignet avec une dragonne, mais au grand jamais en *cross body*. Quant à la banane, c'est simple, on oublie.

Le Sac à Dépêches 24 au défilé Hermès homme automne-hiver 2025.

5. L'ORTHOPÉDIE, UNE VALEUR SÛRE ?

On raconte que, sur la Côte d'Azur, les clientes des plus belles suites de palace se promenaient cet été en Birkenstock en plastique blanc. Voici venu le temps de suivre le chemin ouvert par Margot Robbie dans *Barbie*, qui abandonne ses talons pour une paire de ces sandales orthopédiques créées en 1963. Julia Roberts, Gigi Hadid et Marion Cotillard ont déjà pris goût à ces souliers à la semelle macro-moulée qui prend soin du look comme de la voûte plantaire.

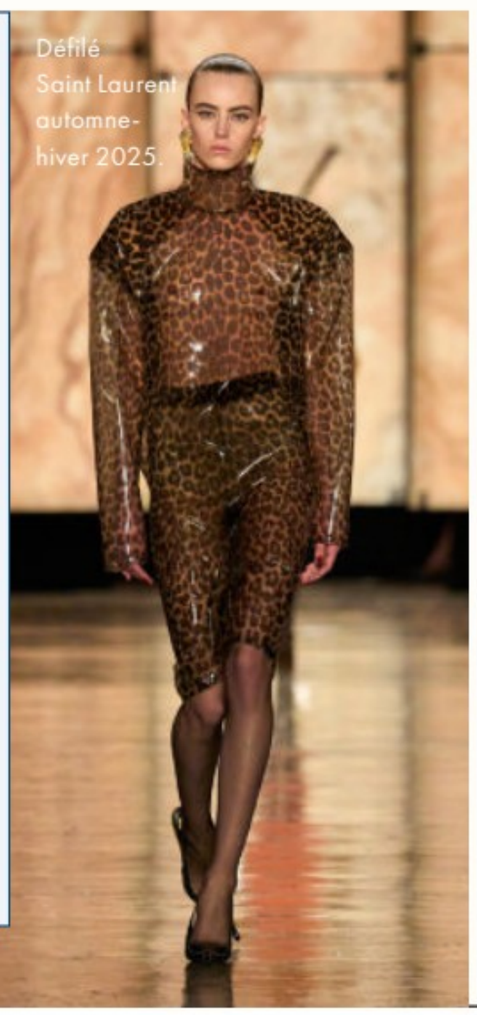
Défilé Dior homme printemps-été 2026.

6. LA CRAVATE EST-ELLE LA NOUVELLE SNEAKER ?

Elle est partout. En photo, en boutique, dans les salons haute couture de Balenciaga, dans le premier défilé Dior signé J.W.Anderson, chez Celine, Doublet, Hermès, au cou de Mingyu, de Daniel Craig et d'Asap Rocky… La cravate, cette mince bande d'étoffe devenue l'ambassadrice du néo-chic, détrône la basket sur l'autel de l'accessoire, en affichant un prix beaucoup plus raisonnable (compter 200 euros pour un beau modèle Louis Vuitton).

7. PARLEZ-VOUS LA CIGALINE ?

Pour briller, l'air de rien, dans un dîner de la mode réunissant quelques personnalités exigeantes en matière de vêtements, évoquez la cigaline, fine et transparente comme la mousseline de soie, mais plus rigide et offrant plus de mouvement. Anthony Vaccarello y a eu recours, après l'avoir imprimée puis trempée dans le silicone, pour sa collection de saison. Et puis lâchez, l'air de rien, le gazar adoré par Hubert de Givenchy. L'audience sera bluffée.



Défilé Saint Laurent automne-hiver 2025.

8. C'EST QUOI, LA FUR TOUCH ?

Comme son nom l'indique, c'est de la (fausse) fourrure. Après un come-back phénoménal en version manteau de *signora* italienne maximaliste depuis trois saisons, la fourrure poursuit son parcours, mais désormais par petites touches : en mode guirlande chez Chloé, en boléro chez Miu Miu, en doublure de capuche chez Balenciaga et souvent en simple col. Une modération approuvée.

Défilé Chloé automne-hiver 2025-2026.

9. LES LABUBUS, UNE ESPÈCE ENDÉMIQUE ?

Ils envahissent les villes, les écoles et les sacs à main… Ces petites peluches au sourire inquiétant se cramponnent comme des tiques sur les citadins. La responsable ? Lisa, chanteuse thaïlandaise phénoménale des Blackpink, qui avait publié en avril 2024 une photo en compagnie de cette petite bête colorée et poilue. Mais une question demeure : va-t-il résister à l'hiver ? Pour nous, c'est un non.

Défilé Chanel Métiers d'art 2024-2025.

10. LE « MOCHA MOUSSE », SIGNE-T-IL UN TRIOMPHE ?

Il rappelle le café au lait du petit-déjeuner ou la glace au marron glacé de l'été. C'est désormais dans les dressings bien ficelés que cette teinte brune, désignée comme la couleur de l'année par Pantone, réchauffe les manteaux en laine, bottes en daim et sacs à main souples. Chanel l'adopte avec brio à travers un ensemble en tweed digne d'un séjour automnal au château de Crémat, à Nice, régulièrement fréquenté par Coco Chanel.

Camille Razat au défilé Miu Miu printemps-été 2024.

11. DOIT-ON REMPLACER LE SHORT PAR LA CULOTTE ?

Le short ? Bien trop long. La culotte ? Bien plus cool. Mais pas n'importe laquelle, évidemment. Celle en soie et en laine brodée de perles, griffée Miu Miu, à la modique somme de 4 500 euros. Appelée le *no pants* (sans pantalon), la tendance est devenue virale et a été adoptée par Camille Razat. Mais qui oserait acheter son pain en slip ?

12. LE NÉO-CORPO POUR UN RETOUR AU BUREAU ?

Les vacances c'est fini, et bientôt, le télétravail aussi. *Bye bye* les promesses post-Covid d'un monde tout en pilou et en visio : le mot d'ordre est le retour au bureau. Histoire d'éviter le côté cadre en souffrance ou *Mad Men* démodé, on cultive le pas de côté : expression un brin sournoise (Balenciaga, Prada), bas de chemise sortie (Paul Smith), regard planqué sous des lunettes de soleil (Louis Vuitton). Une manière fine de laisser transparaître un soupçon de mécontentement.

Défilé Balenciaga automne-hiver 2025.

ARNOLD JEROCKI / GETTY IMAGES / AFP

13. FAUT-IL PORTER DES ONGLES LONGS QUAND ON NE S'APPELLE PAS CARDI B ?

Ils sont de plus en plus longs, de plus en plus plus colorés, de plus en plus flippants. Mais si nous ne chantons pas *Bodak Yellow* et ne nous promenons pas avec un véritable corbeau dans les mains, une question demeure : ne vaut-il pas mieux miser sur une manucure discrète, limée et légèrement teintée ? Un choix plus judicieux pour un *date*, passer un entretien d'embauche et taper sur le clavier d'un ordinateur.

Défilé Dolce & Gabbana homme printemps-été 2026.

14. LE CONSTANCE DÉTRÔNERA-T-IL LE BIRKIN ?

Attention, il faut débourser plus de 10 000 euros pour se procurer la sœur du chouchou de Jane Birkin. Un achat qui amortit toutefois les 8,6 millions dépensés dans le modèle original porté par la chanteuse et actrice britannique. Le Constance, lancé en 1967, s'embarque à vélo, au bureau, en soirée… et a déjà été adopté par le mannequin américain Emily Ratajkowski.

Emily Ratajkowski porte un sac Constance d'Hermès.

15. LE JOUR EST-IL DEVENU LA NUIT ?

Manque de sommeil, horaires décalés ou juste un coup de flemme devant le miroir ? Faites comme les garçons de Dolce & Gabbana, restez en pyjama. Évidemment griffé, et pourquoi pas associé, comme le prône Miuccia Prada, à une jupe froissée. Summum de la tendance : la mine renfrognée et, si vous êtes de passage à Paris, un tour chez Charvet.

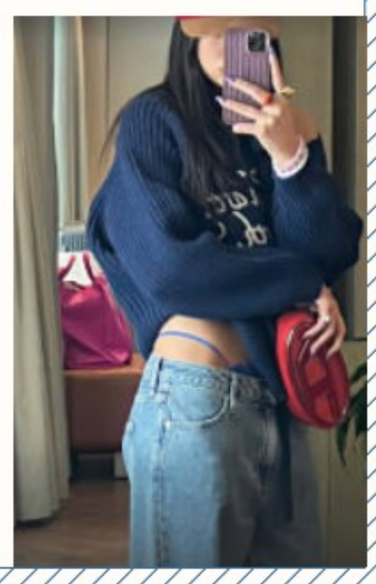
16. EST-IL BON DE SENTIR LA GRAND-MÈRE ?

Une bonne odeur de tarte à la rhubarbe et d'essences poudrées à la rose ancienne qui nous rappellent notre aïeule ? C'est ce qu'apprécie la Gen Z : se parfumer avec des fragrances qui fleurent bon la grand-mère et les mystérieux greniers, à base d'iris ou de jasmin. Notre coup de cœur ? Quelques Fleurs signé Houbigant, le préféré de la princesse Diana, nous dit-on dans l'oreillette.

Eau de parfum Quelques Fleurs Royale, Houbigant, 190 euros.

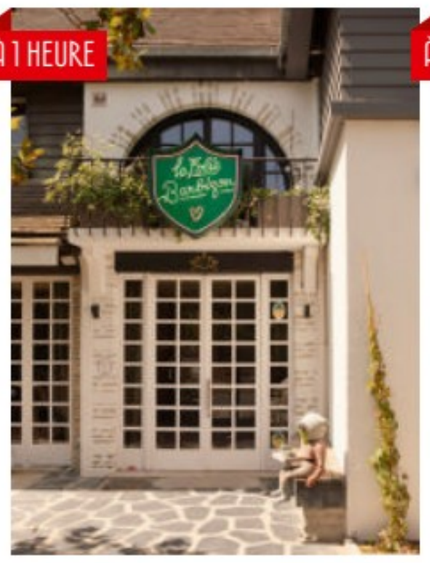
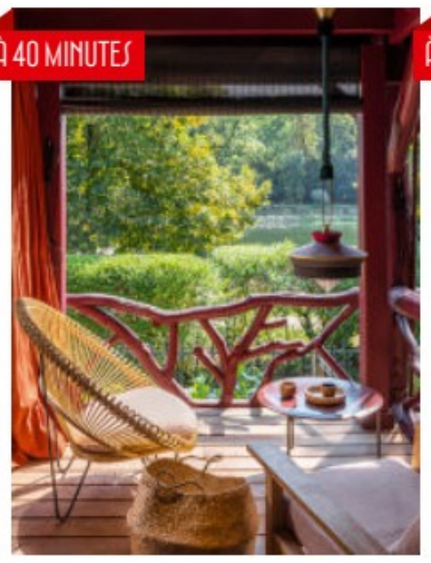
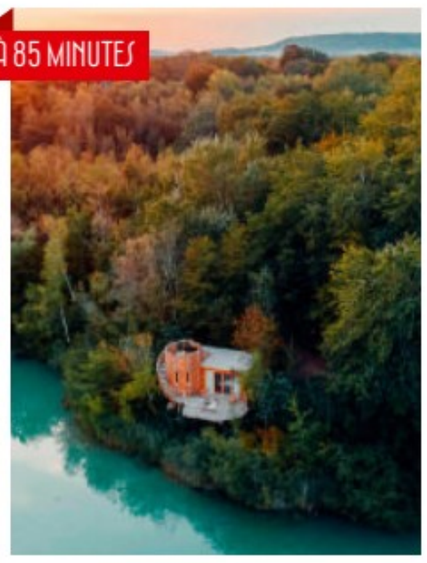
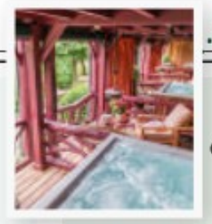
17. FAUT-IL DÉFINITIVEMENT ADOPTER LE PANTALON TAILLE BASSE ?

Il nous rend nostalgique, mais est toujours autant controversé lorsqu'il en montre légèrement trop… comme un string ficelle fluorescent qui puise ses racines dans la culture hip-hop des années 2000, que Dua Lipa remet au goût du jour. Le look du caleçon qui dépasse ne passe pas non plus à la trappe, autant adopté par la gent masculine que féminine qui, selon les boomers et la génération X, friserait le ridicule. Mais pour Charlotte Cardin, modèle absolu de la Gen Z, c'est un grand oui.



LE VERT *est mis*

La campagne à moins de deux heures de Paris, c'est possible en train, en voiture ou en RER. Et si l'on profitait de cette rentrée pour un week-end détente en pleine nature? Texte **Géraldine Richard**

À 50 MINUTES	À 1 HEURE	À 80 MINUTES	À 40 MINUTES	À 85 MINUTES
				
LE CHÂTEAU DE VILLIERS-LE-MAHIEU	**LA FOLIE BARBIZON**	**LE BARN**	**LES ÉTANGS DE COROT**	**LES CABANES DE LA RÉSERVE**
LE CADRE				
Un domaine de douze hectares, construit sur les vestiges d'un site fortifié du 13e siècle. L'âme des vieilles pierres de l'édifice, datant de 1642, se mêle désormais à une décoration plus contemporaine.	En lisière de la forêt de Barbizon, cet ancien refuge créatif s'est réinventé sous l'œil de l'artiste Sarah Valente et de la décoratrice Marion Collard. Un voyage audacieux et poétique.	Dans le Haras de la Cense, au creux de la Vallée de Chevreuse, Le Barn promet de se sentir comme à la maison, en mieux.	Dans le cadre préservé des étangs de Corot, cet hôtel affiche tous les atouts pour une pause détente au cœur du repaire des Impressionnistes.	Cette végétation luxuriante est un vrai refuge pour les Cabanes. Ce domaine des Hauts-de-France, habillé d'étangs, d'une clairière et d'une forêt, invite à la déconnexion absolue.
LES CHAMBRES				
Privilégier les chambres nichées dans la bâtisse historique, qui cultivent le charme des maisons d'antan.	Imaginées comme des œuvres vivantes, les vingt-et-une chambres réservent une expérience onirique où chacune raconte une histoire.	Les granges agricoles aux structures en métal accueillent les chambres, décorées avec du mobilier américain style Shaker, ouvertes sur forêt, prairie ou paddocks.	Les chambres cultivent l'imaginaire paysager à travers un nuancier vert, bleu et ocre. Les grandes toiles accrochées au mur rendent hommage à l'artiste Camille Corot.	Vingt-six cabanes perchées dans les arbres, sur pilotis et au bord de l'eau, offrant tout le confort d'un hôtel, et s'intégrant parfaitement à ce coin de paradis.
LES ACTIVITÉS				
Un terrain de jeu XXL: piscine, tennis, golf, espace bien-être, *gaming rooms*, cinéma privé et barques pour flâner sur les douves du château.	Entre nature et culture. Sentiers à parcourir dans la fôret et chaque week-end, une programmation détonnante à l'hôtel: expos immersives, concerts et ateliers créatifs.	Vélo, pétanque, tir à l'arc, spa, jeux en plein air, atelier photo, potager permaculture le week-end... Et des balades à cheval pour les cavaliers.	 Le spa Phytomer et les bulles détente privatisables surplombent les étangs, tandis qu'une guinguette festive est ouverte les vendredis soirs.	Balades à pied, à vélo ou en barque, pêche, mini-ferme... Tout est prévu pour partir à l'aventure, jusqu'au prêt de bottes et chaussures de randonnées.
LE TRUC EN PLUS				
Un florilège d'expériences à vivre tout au long du séjour (activités, sport, cocktails et gastronomie), le tout en *all inclusive*!	Échanger avec les artistes en résidence et craquer pour une œuvre à ramener chez soi.	Chaque dimanche, le temps s'étire avec un *check-out* tardif qui incite au farniente en conservant sa chambre jusqu'au soir.	Le chef étoilé Rémy Chambard bouscule les codes avec une cuisine de haut vol, pensée comme une balade à travers la région francilienne.	Contempler la cime des arbres, dans le silence fumant de son bain nordique privé, et remonter son panier repas à l'aide d'une poulie.
Y ALLER (EN TRANSPORT EN COMMUN)				
Par la ligne N (de la gare Montparnasse à Garancière-la-Queue), puis VTC.	Par la ligne R (de la gare de Lyon à Melun), puis VTC.	Par le RER C (de la gare d'Austerlitz à Dourdan), puis VTC.	Par la ligne L (de la gare Saint-Lazare à Sèvres-Ville-d'Avray) puis bus 471 (arrêt Les Etangs).	Par le TER (de la gare du Nord à la gare de Compiègne), puis à vélo ou VTC.
LE PRIX (POUR 2)				
À partir de 380 euros (avec petit déjeuner, déjeuner, goûter et dîner).	À partir de 160 euros (petit déjeuner à 24 euros).	À partir de 240 euros (petit déjeuner et activités inclus)	À partir de 209 euros la chambre en 1ère catégorie (petit déjeuner à 27 euros)	À partir de 190 ou 255 euros (selon les cabanes), avec petit déjeuner et bain nordique.
L'ADRESSE				
Rue du Centre 78 770 Villiers-le-Mahieu	5, Grande Rue 77 630 Barbizon	Le Moulin de Brétigny, 78 830 Bonnelles	55, rue de Versailles, 92 410 Ville-d'Avray	Rue des Étangs, 60 170 Saint-Léger-aux-Bois

ADEL SLIMANEFECIH ; ALICE CASENAVE ; ELSA CYRIL

EAUX FORTES

Cuir, bois, épices: la puissance revient au masculin dans des parfums taillés pour tenir tête et laisser une empreinte. Texte **Adèle Bari**

L'AMBITIEUX
Le jus. Plus relevé en bois de santal que l'original, le Bleu de Chanel L'Exclusif prend de l'ampleur.
Le flacon. Un carré sous la forme d'un encrier jouant sur les clairs-obscurs.
BLEU DE CHANEL L'EXCLUSIF **CHANEL**
250 EUROS (100 ML)

LE GÉNÉREUX
Le jus. Un accord cuir de la collection « Les Mille et Une Nuits », mêlé à l'extrait de café fumé, à la rose et à la vanille.
Le flacon. Un verre opaque et mat au cabochon doré.
CUIR NU **ARMANI / PRIVÉ**
345 EUROS (100 ML)

L'AMOUREUX
Le jus. Un sillage aussi tenace qu'aphrodisiaque encapsulant des notes de ciste, de gingembre et de tabac.
Le flacon. Vertical et rond, reprenant le graphisme de la lettre « i » pour « I am » (je suis). APRÈS L'AMOUR **INFINIMENT COTY PARIS** 230 EUROS (75 ML)

LE CHALEUREUX
Le jus. Un encens oliban aux notes de bois, d'épices et de citron, associé au cèdre, au poivre et à l'hinoki, bois sacré japonais.
Le flacon. Un écrin à la fois oriental et mystique.
LA CÉRÉMONIE DE L'ENCENS **L'ARTISAN PARFUMEUR**
240 EUROS (75 ML)

LE SÉRIEUX
Le jus. Des notes hespéridées fusionnant avec un poivre Timut épicé, un labdanum ambré et un bois d'akigalawood.
Le flacon. Fumé et orné des Chevaux de Marly, sculptés par Guillaume Coustou au XVIII^e^ siècle. CASTLEY **PARFUMS DE MARLY**
270 EUROS (125 ML)

Une plante, trois gestes

Un actif végétal signé Sisley rendra-t-il les hommes plus beaux?

DR

Révolution chez Sisley, qui dévoile ce mois-ci une première routine de soins pensée pour les spécificités de la peau au masculin. Conçue autour du premier actif spécialement développé dans son laboratoire de phytochimie autour du kinkeliba, un arbuste originaire d'Afrique de l'Ouest, elle consiste en un gel purifiant, une lotion revitalisante et un soin décliné, au choix, en baume ou en gel-crème matifiant. Trois gestes et une même signature olfactive ultra fraîche, pour un protocole quotidien d'ores et déjà validé par la star du surf, Nic von Rupp. **Gamme Sisleÿum for men de Sisley, disponible dès le 15 septembre.**

PARIS, AU DÉTAIL PRÈS

Parfums, joyaux, chapeaux et même sneakers sur mesure: la capitale se prête à toutes les exigences, à condition de savoir où toquer.

Texte **Adèle Bari** Illustration **Delphine Cauly**

POUR LES YEUX

1. Maison Clerc

Pourquoi ? Pour la satisfaction d'une paire de lunettes exécutée au millimètre près, rien que pour soi. À la tête du concept ? Guillaume Clerc, un opticien-lunetier jurassien aguerri, qui habille le regard de matériaux d'exception, tout en tendant l'oreille.
Pour qui ? Un artiste-plasticien de la place Émile Goudeau, à Montmartre.
Où ? 15, rue Clément Marot (Paris 8e)

POUR LES PIEDS

2. Maison Massaro

Pourquoi ? Imaginez des souliers dessinés selon la forme de votre cheville, de votre talon et de vos orteils. Depuis 1955, cet atelier expert en orthopédie, célèbre pour sa collaboration avec Chanel, vêtit les pieds des futures mariées. Chaque artisan puise dans les techniques héritées du fondateur de la maison, Raymond Massaro, décédé en 2019.
Pour qui ? Une galeriste d'art qui court partout non sans allure.
Où ? 19, rue Cambon (Paris 1er)

POUR LE SILLAGE

3. Guerlain

Pourquoi ? Pour porter le seul et unique parfum que vous ne humerez nulle part ailleurs, formulé après une rencontre privilégiée avec Thierry Wasser, parfumeur légendaire de la maison, pour la modique somme de… 120 000 euros. Le tout livré dans une malle confectionnée par le malletier français Moynat.
Pour qui ? Une princesse de passage qui tiendra sa fiole au secret.
Où ? 68, av des Champs-Élysées (Paris 8e)

POUR LES CHEVEUX

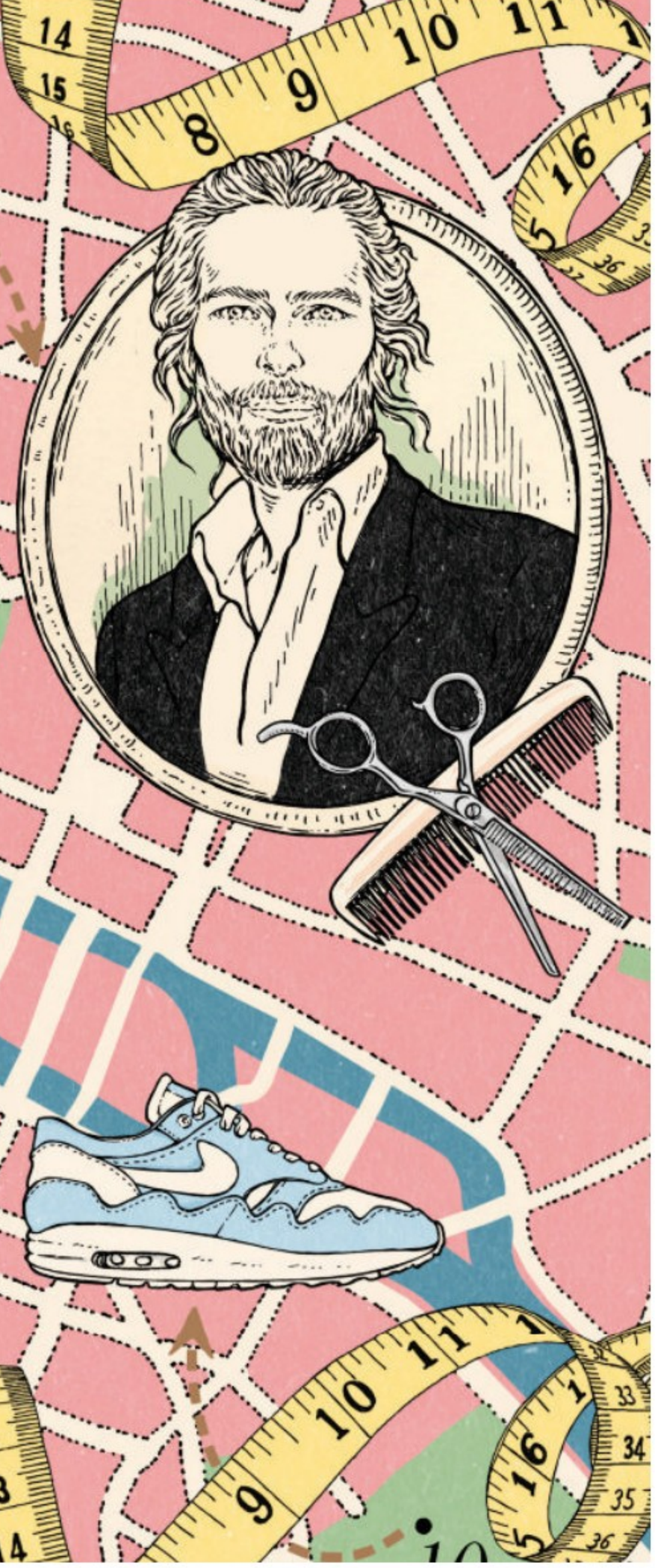
4. John Nollet Paris

Pourquoi ? Il est à l'origine du carré d'Amélie Poulain et des dreadlocks de Jack Sparrow. Ce coiffeur célèbre des tapis rouges détient l'un des salons les plus confidentiels de la capitale, où il faut compter pas moins de 700 euros pour une coupe, et 1 000 euros avec une coloration. Le petit plus ? Une méridienne en cuir sur laquelle s'allonger pour le shampooing.
Pour qui ? Une actrice qui signe un changement radical dans sa vie.
Où ? La suite 101 du Park Hyatt Paris-Vendôme, au 5, rue de la Paix (Paris 2e)

POUR LE BUSTE

5. Figaret

Pourquoi ? Enfiler une chemise taillée au centimètre près de sa silhouette est un véritable luxe. Depuis 1968, la maison française spécialisée dans la chemise propose un service personnalisé qui vous oriente vers le choix du tissu, parmi plus de cinq cents références, jusqu'à la prise de vos mesures.
Pour qui ? Un garçon au charme singulier.
Où ? 14 bis, rue Marbeuf (Paris 8e)



POUR LA TÊTE

6. Maison Michel

Pourquoi ? Ce modiste, membre des prestigieuses maisons d'art de Chanel, confectionne à votre convenance chapeau melon, cloche, capeline ou canotier, en feutre, en paille naturelle ou en coton à la main, spécialement pensés pour votre tour de tête. Parmi les adeptes : Lady Gaga, Victoria Beckham et Selena Gomez.
Pour qui ? Un écrivain de la Rive Gauche dont tout le monde parle.
Où ? 22, rue Cambon (Paris 1er)

POUR L'INTIME

7. Cadolle

Pourquoi ? À la fin des années 1880, Herminie Cadolle libère les femmes du corset et invente le soutien-gorge. Plus d'un siècle plus tard, cette maison haute couture de lingerie répond à vos souhaits, quitte à tricher pour mieux sculpter votre corps, sublimé de dentelle et de soie, à n'importe quel âge.
Pour qui ? Une ancienne danseuse de cabaret du Moulin Rouge.
Où ? 4, rue Cambon (Paris 1er)

POUR LE PRESTIGE

8. Cartier

Pourquoi ? Le salon « Inspiration », spécialement dédié aux créations sur mesure de Cartier, est un rendez-vous extraordinaire. S'offrir une rarissime *loose stone* (pierre non sertie) pour un prix en rapport avec cette expérience d'un luxe absolu.
Pour qui ? Une reine de la tech addict aux gemmes d'exception.
Où ? 13, rue de la Paix (Paris 2e)

POUR L'ASSIETTE

9. Christofle

Pourquoi ? Il est temps de réunir ses amis autour d'une table nappée, revêtue de couverts gravés à ses initiales par le studio de création de la maison d'orfèvrerie, composée de 160 artisans incluant plusieurs « Meilleurs Ouvriers de France ». À la clé : une dinette avec un set de pièces en argent massif.
Pour qui ? Une comtesse blasonnée star de l'art de vivre.
Où ? 9, rue Royale (Paris 8e)

POUR LA FORME

10. Le Sneakers Atelier

Pourquoi ? Il faut oser courir dans une paire de baskets dessinées exclusivement pour soi. Mais le concept incitera les audacieux à porter l'une des paires de chaussures les plus confortables d'une garde-robe digne de ce nom, sans perdre en style, à partir de 1 500 euros.
Pour qui ? Un skateur professionnel.
Où ? 114, boulevard Brune (Paris 14e)

POUR LE STYLE

11. Personal shopping

Pourquoi ? Une séance gratuite d'emplettes personnalisée de trois heures est possible au Bon Marché. Un expert en style vous guide dans les boutiques les plus appropriées du grand magasin selon vos goûts, avant de vous diriger vers la caisse avec un panier rempli d'étoffes qui vous iront comme un gant.
Pour qui ? Une avocate d'un grand cabinet parisien.
Où ? 24, rue de Sèvres (Paris 7e)

POUR LE SON

12. Hermès

Pourquoi ? Le plus grand sellier de luxe français permet de réaliser l'objet de vos rêves, comme un jukebox aussi élégant que performant, fabriqué selon vos envies, à partir d'une structure en bois gainé de veau Swift, de marqueterie de cuir et de pied en verre coloré. Autre alternative, moins coûteuse : une planche de surf, des skis ou un skateboard.
Pour qui ? Une figure de la french touch.
Où ? 24, faubourg Saint-Honoré (Paris 8e)

DR

CIFONELLI, TROIS FOIS OUI

Pour l'illustre maison romaine, le sur-mesure est tout sauf un vain mot.

Depuis 1880, ce nom règne en maître mot des vestiaires les plus élégants. La maison romaine, arrivée à Paris il y a bientôt cent ans, a habillé tout ce que la planète compte de figures de style, de Cary Grant à Marcello Mastroianni. Mais les icônes d'hier vivent toujours au présent dans l'hôtel particulier de la rue Marbeuf, à Paris, où l'atelier de Grande Mesure cultive l'art du costume réalisé entièrement à vos dimensions. Choix du tissu, des boutonnières, des poignets, des cols, des doublures, auquel il faut ajouter trois essayages minimum, concourent à cette expérience unique en son genre, dont peuvent témoigner aujourd'hui aussi bien le rappeur Niska que le chef d'orchestre Jon Batiste.

Cifonelli, 31, rue Marbeuf (Paris 8e)

LA FORCE TRANQUILLE

La nouvelle saison de *The Morning Show* s'annonce plus mordante que jamais, mais derrière les murs feutrés de sa maison de Los Angeles, et malgré les rumeurs qui la poursuivent depuis trente ans, l'éternelle Rachel de *Friends* a su préserver un équilibre singulier. À 56 ans, JENNIFER ANISTON ne joue plus: elle décide.

PAR **JULIE MILLER**
PHOTOGRAPHIE **NORMAN JEAN ROY**
STYLISTE **PAUL CAVACO**

AMERICAN IDOLE

Jennifer Aniston, photographiée à Los Angeles, le 3 juin dernier.

ENSEMBLE **GUCCI**
CHAUSSURES
GIUSEPPE ZANOTTI
BAGUE **BVLGARI**
HAUTE JOAILLERIE
PANTALON SUR LE
MANNEQUIN **LORO PIANA**

Pour accéder au sanctuaire de Jennifer Aniston, il faut grimper, encore et encore, dans les collines de Los Angeles. Passer devant ces villas protégées par des haies taillées au cordeau. Dépasser le portail qu'un prétendu harceleur a percuté en mai – aujourd'hui surveillé par une voiture de police et une sécurité privée, présente 24 heures sur 24. Ignorer le garde qui distribue et fais signer des accords de confidentialité aux visiteurs (pas à nous, toutefois). Et franchir enfin les immenses portes d'entrée de sa villa estimée à 21 millions de dollars.

Une immense baie vitrée donne sur Los Angeles, avec une vue qui s'étire du centre-ville jusqu'au Pacifique. Pas d'écran, pas de musique d'ambiance. Entre ce voile de silence et les objets disposés sur sa table basse – améthyste brute (épanouissement spirituel, paix intérieure), cristal blanc (pureté, clarté), porte-encens orné de corbeaux (savoir, transformation), livres de design – son intérieur possède l'effet calmant d'un spa.

À 56 ans, avec sa silhouette délicieusement entretenue, Jennifer pourrait tout aussi bien vivre dans un spa : elle incarne à elle seule un idéal de bien-être. Cheveux longs détachés, regard d'un bleu éclatant, elle porte une version de l'uniforme qu'on lui connaît, immortalisé par des millions de photos de paparazzi : chemise noire ajustée, jean Rag & Bone taille basse, sandales noires et bracelets de jade (chance). Lorsque je lui confie, quelques minutes après mon arrivée, combien je me sens apaisée, elle est ravie : « Bien ! C'est exactement le but. » Elle désigne l'extérieur : « Là-dehors, tout n'est que tension. Ici, dit-elle montrant son intérieur, la tension n'a pas droit de cité. »

Il y a trente et un ans, avec *Friends*, Jennifer Aniston débarquait dans nos vies sous les traits de Rachel Green pour ne plus en sortir. Son charme naturel et son sens de la comédie allaient faire mouche aussi bien sur petit que sur grand écran, comme dans *Bruce tout-puissant* (2003) ou *Polly et moi* (2004). Avec *The Good Girl* (2002) et *Cake* (2014), elle faisait la démonstration de la profondeur dramatique dont elle était aussi capable. Mais c'est dans *The Morning Show*, la série dont elle est à la fois la productrice exécutive et la star – aux côtés de celle qui était déjà sa petite sœur dans *Friends*, mais aussi son amie dans la vie, Reese Witherspoon – qu'elle donne le meilleur d'elle-même.

BLAGUES POTACHES

Elle y incarne Alex Levy, présentatrice des infos matinales sur une grande chaîne qui, à la cinquantaine, ose avec panache s'imposer et reprendre le contrôle de sa carrière. Une femme si célèbre que sa vie privée s'étale abondamment dans la presse à scandales, ses blessures intimes jetées en pâture pour divertir le quidam. Après une humiliation publique de trop, dans la saison 2

> «Elle a un super-pouvoir. Elle pourrait très facilement s'endurcir, mais elle reste incroyablement ouverte. Les gens ont envie de savoir où elle en est. **ILS VEULENT LA COMPRENDRE, ILS VEULENT QU'ELLE SOIT HEUREUSE.** »
> Sandra Bullock

Le monde brûle, littéralement, une réalité explorée à travers les yeux des journalistes fictifs de la série *The Morning Show* d'Apple TV+, portée par Jennifer Aniston. L'actrice, elle, a appris au cours de ses longues années de célébrité semées d'embûches à faire taire le vacarme ambiant et à apaiser son système nerveux. Ou du moins, à essayer. Cette maison de style *mid-century*, imaginée par A. Quincy Jones et Frederick Emmons, est son oasis. Canapés crème, pivoines blanches, bougies effilées : tout dans le salon évoque la sérénité.

de *The Morning Show*, son personnage lâche : « J'ignorais, en faisant ce choix, que l'aspect le plus divertissant pour les gens ne serait pas mon métier, que je fais bien, dans lequel j'ai atteint les plus hautes marches. J'ignorais que l'aspect le plus divertissant serait de me malmener comme une *piñata* en me posant des questions sur ma vie sexuelle. » Alex Levy, comme Jennifer, a émergé à une époque où Hollywood ne tolérait la présence que d'une seule star féminine dans la pièce. *The Morning Show* montre comment

elle apprend à faire de la place à sa jeune co-animatrice ; les deux femmes vont devenir des égales. Diane Sawyer, dont Jennifer s'est inspirée pour créer son personnage, se réjouit que les femmes partagent désormais la lumière, à l'écran comme en dehors : « Une alliance de femmes qui dégage une telle énergie et une telle résilience, c'est magnifique. »

En 2004, c'est pourtant la même Diane Sawyer qui assaillait Jennifer Aniston de questions plus que personnelles à la télévision. Elle l'interrogeait sur la manière dont son père, John, acteur dans un *soap*, avait brusquement abandonné sa mère Nancy, actrice et mannequin. La petite Jennifer avait appris son départ au retour d'une fête d'anniversaire. « Ça n'a pas traîné », plaisantait l'actrice, choisissant la légèreté pour évoquer ce traumatisme. Les questions sur les critiques maternelles liées à son physique d'enfant, un nez trop grand, des yeux trop rapprochés ? Jennifer, encore une fois, prenait le parti d'en rire : « Des conseils beauté très utiles. » Et le nombre d'enfants qu'elle et son mari d'alors, un certain Brad Pitt, souhaitaient avoir ? « On aimerait vraiment en avoir au moins deux. » Son personnage du *Morning Show* s'est blindé après des décennies sous les projecteurs, pas Jennifer – malgré près de quarante ans de carrière, deux divorces, environ deux mille couvertures de tabloïds, et des années de questions indiscrètes posées par de parfaits inconnus.

Sandra Bullock, l'une de ses amies les plus proches, a une explication : « Elle a un super-pouvoir. Elle pourrait très facilement s'endurcir, mais elle reste incroyablement ouverte. Les gens ont envie de savoir où elle en est. Ils veulent la comprendre, ils veulent qu'elle soit heureuse. » Cette célébrité, elle ne l'a jamais cherchée et elle continue parfois à la désarçonner. Enfant, elle se souvient que l'on admirait des actrices comme Shirley MacLaine ou Mary Tyler Moore, non pour leur beauté ou parce qu'elles enchaînaient les couvertures de magazines, mais parce que leurs films ou leurs séries touchaient les gens. Et si elle attire tous les regards, Jennifer ne s'est jamais laissée enfermer par le piège de son statut : « J'ai toujours été attirée par des choses plus métaphysiques. Par cette idée qu'il y a peut-être quelque chose de plus grand que nous tous. » Elle a appris à ne pas tout sacrifier sur l'autel de la célébrité. « Ça n'est pas réel, souffle-t-elle, mes intérêts sont ailleurs. » Lorsqu'elle a eu 20 ans, elle a commencé à participer à des réunions de femmes avec ses amies. « Ça m'a ouvert les yeux sur l'importance des femmes dans la vie des femmes, sur le fait que l'on doit se soutenir, se porter les unes les autres, dans un monde où beaucoup cherchent à nous rabaisser. »

Il y a une quinzaine d'années, Jennifer Aniston et Sandra Bullock assistent au mariage d'un ami commun. Leurs regards se croisent et elles ne vont plus se lâcher. Elles passent la soirée à siffler des shots et à discuter à bâtons rompus. Résultat ? Une gueule de bois légendaire et une complicité jamais démentie depuis. Elles se découvrent de nombreux points communs : elles aiment toutes deux la décoration d'intérieur, ont été en couple avec l'acteur Tate Donovan, et raffolent des blagues potaches. Mais surtout, elles ont partagé un contexte générationnel commun. « On venait d'une époque à Hollywood où personne ne voulait que les femmes soient amies ; c'était toujours une question de rivalité, explique l'actrice de *Speed*. On nous disait que ce n'était pas comme ça que cela devait se passer. Il ne fallait pas aimer, respecter, et célébrer les autres femmes. »

DEUXIÈME MAMAN

Jennifer intègre vite Sandra Bullock à sa garde rapprochée. Elle l'invite à ses fêtes, à des escapades ou à des séances de numérologie, comme le raconte cette dernière : « On écrit sa date de naissance et, que l'on y croie ou non, on griffonne toutes nos pensées et on est dans le même bateau. Jennifer ne fait jamais rien pour elle seule. Tout ce qu'elle fait, c'est en incluant les autres. »

Gwyneth Paltrow est une autre de ses amies proches, rencontrée des années plus tôt, sur un tournage de David Schwimmer, son partenaire dans *Friends*. Leur vie sentimentale s'est parfois croisée, à l'écran comme en dehors. En évoquant la genèse de leur amitié, Jennifer dit en souriant : « Ironie du sort, j'étais à sa soirée de fiançailles avec Brad. » Comprenez Brad Pitt, l'homme qui les a toutes deux demandées en mariage. L'amitié entre elles a survécu à leurs histoires respectives avec l'acteur, mais je ne peux m'empêcher de lui poser la question : est-ce qu'elles parlent encore de lui lorsqu'elles sont toutes les deux ? « Bien sûr, répond Jennifer en agitant la main, exactement comme le fait Rachel dans *Friends*. Comment faire autrement ? On est des filles ! » Mais à dire vrai, les deux amies parlent plus volontiers bien-être que potins. « On se donne tout le temps des conseils, genre "Tu fais quoi pour ça ? Et pour ça ? Tu as un nouveau docteur pour ça ? »

Jason Bateman, rencontré dans les années 1990, fait lui aussi partie de cette famille qu'elle s'est choisie. « Parfois, on regarde en arrière et on ne reconnaît plus la personne qu'on était à vingt ans, ni les gens qui nous entouraient. Mais on a grandi ensemble », confie l'actrice. Avec Adam Sandler aussi, « c'est pour toujours » : « Dès qu'il se passe quelque chose dans ma vie, il fait partie des premiers à m'appeler. Il se jetterait sous un train pour moi. » Elle revient souvent vers ces deux hommes à l'écran : cinq films avec Bateman, dont *Comment tuer son boss ?*, et les deux *Murder Mystery* pour Netflix avec Sandler. « En vieillissant, je crois qu'on réalise à quel point la qualité du temps passé ensemble est ce qu'il y a de plus précieux. » ↠

« À l'époque, le journalisme ressemblait plus à un sport de combat. **C'EST POUR ÇA QUE LES INTERVIEWS ME METTENT TOUJOURS UN PEU EN PANIQUE.** Je me demande comment mes mots vont être déformés, sortis de leur contexte. Aujourd'hui, **UNE SEULE PHRASE ET BING… »** Jennifer Aniston

ENSEMBLE
SAINT LAURENT PAR
ANTHONY VACCARELLO
CHAUSSURES
MANOLO BLAHNIK
BAGUE **BVLGARI**
HAUTE JOAILLERIE

Tous les dimanches, Jennifer Aniston réunit une grosse dizaine de convives autour de sa table : Jason Bateman, sa femme Amanda Anka, leurs filles, Jimmy Kimmel et son épouse Molly McNearney. Chacun a sa place attitrée, et la comédienne trône en bout de table. Elle a, semble-t-il, un gros faible pour la cuisine mexicaine et Bateman raconte que la bande a dû la convaincre tout en douceur de varier un peu ses menus. « Ensuite, l'un d'entre nous apporte le dessert à tour de rôle. » L'actrice a également tissé des liens très forts avec les enfants de ses amis. « Elle nous fait presque passer pour de mauvais parents tant elle est attentive, curieuse et constante dans sa chaleur humaine » confie l'acteur, en parlant de la relation entre son amie star et ses deux filles, Francesca, 18 ans, et Maple, 13 ans. « C'est toujours la première à appeler ou à envoyer un message pour les dates importantes de leur vie. Elle pose des questions sur les petits copains, s'intéresse à leur vie... » Pourrait-on dire qu'elle est une sorte de tante pour elles ? « Une tante, on ne la voit pas tout le temps. Elle, Quand presque une deuxième maman avec Amanda. Elle fait partie de leur vie depuis leur naissance. » Il ajoute : « C'est étrange pour elles d'imaginer Jennifer Aniston telle qu'elle est perçue par le public. » Francesca a même hérité de quelques pièces du dressing de sa marraine de cœur. « Quand on part en vacances ensemble et que je me rends compte que Francesca porte un de mes anciens maillots, je me dis : "Attends... c'est mon bikini, là ? Ta fille porte maintenant mes bikinis ? Oh la la, on en a fait du chemin !" »

JOURNALISME POLITIQUE

Ce n'est pas la première fois que Jennifer Aniston ouvre les portes de son sanctuaire à *Vanity Fair*. Il y a vingt ans, à l'occasion de la sortie de son thriller torride avec Clive Owen, *Dérapage*, elle avait convié Leslie Bennetts dans sa maison de Malibu. C'était, par hasard, sa toute première interview depuis sa séparation avec Brad Pitt. L'article de 2005, intitulé « L'insubmersible Jennifer Aniston », s'accompagnait d'une série de photos mémorables : elle y posait alanguie, en chemise d'homme blanche, culotte et bas noirs. « Je n'ai pas relu cet article depuis une éternité. Je me souviens juste de l'expérience qui avait été plutôt violente, en fait. Je me sentais si vulnérable à cette époque. Mais bon, oui, c'était un shooting pour l'histoire. » Elle poursuit : « À l'époque, le journalisme ressemblait plus à un sport de combat. On a tous été un peu traumatisés à cause de ça, c'est pour ça que les interviews me mettent toujours un peu en panique. Je me demande comment mes mots vont être déformés, sortis de leur contexte ? Aujourd'hui, une seule phrase et bing... » Et pourtant, même si elle se montre déjà positive et résiliente dans cette ancienne interview pour *Vanity Fair*, ce sont ses propos sincères sur sa rupture – et la relation naissante entre Brad Pitt et Angelina Jolie – qui vont déclencher un véritable raz-de-marée médiatique. La période « triangle amoureux », c'est ainsi que Jennifer qualifie cet épisode de sa vie sous les projecteurs. Elle résume ainsi sa méthode de survie : « Tu te relèves, tu t'époussettes, et tu continues d'avancer, ma fille. »

« Le public en redemandait. Quand les gens étaient à court de *soap opera*, il leur restait la presse people. » À propos de cette frénésie médiatique, elle ajoute : « C'est dommage que ça ait dû se passer comme ça. Mais ça s'est passé. Et croyez-moi, je l'ai pris personnellement. On vous portait aux nues pour mieux vous détruire ensuite », dit-elle, avant de se comparer à une *piñata*. Elle réalise aussitôt que la phrase lui est familière – la fameuse réplique d'Alex Levy, son alter ego dans *The Morning Show*, qui dénonce une intrusion dans sa vie privée. Elle porte ses mains à son visage, façon émoji de petit singe, et s'exclame : « Mon dieu, je viens vraiment de citer *The Morning Show* ? » Puis elle se reprend : « Je n'avais pas la carapace nécessaire pour ne pas être affectée. On est des êtres humains, même si certains refusent de le croire. Ils se disent : "Tu l'as voulu, alors assume." Mais en réalité, on n'a jamais signé pour ça. »

Depuis l'épreuve médiatique de son divorce en 2005, Jennifer Aniston a développé une sorte de sixième sens pour flairer tout ce qui ressemble de près ou de loin à du clic putassier. Lorsque j'évoque l'audace de son personnage dans la saison 4 de *The Morning Show*, et lui demande de me parler d'un tournant professionnel dans sa propre vie, elle choisit ses mots avec prudence, évitant tout indice trop reconnaissable. « Désolée d'être aussi évasive, dit-elle. Disons qu'on avait demandé quelque chose de tout à fait raisonnable au vu de ce que l'on apportait dans la balance. Et c'est là que j'ai compris le pouvoir du "non". À l'époque, l'égalité salariale restait encore un combat. » Deux noms de femmes évoluant dans le même milieu émergent dans la conversation, mais elle me demande de ne pas les mentionner dans l'article.

Compte tenu de la façon dont *The Morning Show* explore les grands événements politiques récents, je l'interroge sur les intrigues liées à Donald Trump. Dans la saison 3, le personnage de journaliste interprété par Reese Witherspoon couvre l'assaut du Capitole, et la saison 4 s'ouvre en 2024, alors que Trump entame son retour sur la scène électorale. Il joue donc d'une certaine manière un rôle dans les nouveaux épisodes. « Faire une série sur le journalisme politique à une époque aussi clivante, c'est forcément délicat, répond la star avec diplomatie. Il faut réussir à s'adresser à tous les publics. » Lorsque j'observe que l'histoire d'amour de son personnage avec un milliardaire interprété par Jon Hamm peut faire penser à Elon Musk – tous deux sont d'audacieux constructeurs de fusées –, elle balaie la comparaison d'un revers de main : « Je ne le trouve pas le moins du monde attirant, »

«Quand les gens me demandent si je suis plutôt fesses ou plutôt jambes, je réponds que ce que j'aime, ce sont les mains. **LES MAINS, ÇA FAIT TOUT. MON PÈRE AVAIT LES PLUS BELLES MAINS DU MONDE.** » Jennifer Aniston

ROBE **SCHIAPARELLI**

ROBE **BALENCIAGA**
BAGUE **VAN CLEEF & ARPELS**

en aucune manière. » Au fil de la conversation, Jennifer se montre à l'occasion moins prudente, plus instinctive. Comme lorsque j'évoque sa passion pour la décoration intérieure et lui demande d'où viennent les deux mains d'homme sculptées en bronze qui encadrent sa cheminée. « Quand les gens me demandent si je suis plutôt fesses ou plutôt jambes, je réponds que ce que j'aime, ce sont les mains » dit-elle. Elle précise qu'elle a déniché ces chenets dans l'une de ses boutiques de design préférées, Blackman Cruz. « Les mains, ça fait tout. Mon père avait les plus belles mains du monde. » Ces pièces ont été son premier achat important, pour la toute première maison qu'elle a décorée seule, pour elle-même.

Les années 1990 connaissent un net retour en grâce, mais Jennifer Aniston s'étonne d'apprendre que la garde-robe de Rachel Green a été érigée en icône nostalgique par *Vogue*, *Women's Wear Daily* et plus d'un membre de la génération Z. En 2019, Ralph Lauren a même lancé une collection capsule « Friends » inspirée de Rachel – qui, dans l'univers de la série, travaillait justement pour la marque, la boucle est bouclée. Hailey Bieber, elle, semble sortie tout droit du placard de Rachel : jupes à carreaux, salopettes en jean, mocassins... Elle a même adopté le style du personnage de la série pour Halloween en 2023. « Je me réjouis du retour des années 1990. Sauf pour ces très moches lunettes étroites et les sourcils trop fins, s'esclaffe Jennifer. Mais j'adore les fringues vintage de cette décennie. Ça me va nickel. »

LA RUMEUR PEDRO PASCAL

Rachel Green n'est pas la seule à continuer d'irriguer la culture contemporaine. *Friends* demeure un incontournable. Selon l'actrice, la série a été un petit miracle d'alchimie et de casting, un alignement de planètes, mais elle dit n'avoir vraiment pris la mesure de l'impact de la série sur la vie des gens que lors de la réunion des acteurs, en 2021. Au cours de l'événement, des fans venus du monde entier racontaient par exemple avoir appris l'anglais grâce à la série, ou s'y être accrochés pendant des périodes sombres. De son métier d'actrice, Jennifer Aniston dit ceci : « Ce qui m'a nourrie, ce qui m'a fait grandir dans mon enfance, j'ai eu la chance de le redistribuer au monde et d'aider les gens. Même si *Friends* était la seule ligne de mon CV, je serais comblée et bénie. »

Cette réunion aura aussi été comme une piqûre de rappel, un dernier salut de la troupe des six avant que le rideau ne se referme. En 2023, Matthew Perry, l'un de ses partenaires à l'écran, est retrouvé mort des « effets aigus » de la kétamine, la noyade étant citée comme facteur contributif. « On a fait tout ce qu'on a pu, quand on l'a pu » explique Jennifer Aniston à propos des efforts déployés pour aider l'acteur dans son long combat contre l'addiction. « Mais c'était presque comme si on avait fait son deuil depuis longtemps, sa lutte contre cette maladie était extrêmement difficile. Autant c'était dur pour nous tous et pour les fans, autant une part de moi se dit que c'est peut-être mieux comme ça, ajoute-t-elle en regardant au loin, vers l'océan. Je suis soulagée qu'il en ait fini avec cette souffrance. »

Depuis sa séparation en bons termes avec l'acteur Justin Theroux en 2018, on ne lui connaît aucun véritable partenaire amoureux public. Quand je demande à Jason Bateman s'il lui est déjà arrivé de lui arranger un rendez-vous, il ne se souvient pas l'avoir fait, mais ajoute : « Ça ne m'étonne pas qu'elle ne soit pas du genre à enchaîner les rencontres. Ce n'est pas parce qu'elle est trop exigeante ou snob. Il n'y a pas besoin d'être un super-héros pour capter son attention. Si tu es bien dans ta peau, elle sera naturellement attirée. Le vrai défi pour un homme, c'est de voir au-delà de sa célébrité, de son charisme, de sa prestance et de sa beauté – de ne pas se laisser hypnotiser – et d'accéder à sa part de vérité et de sincérité. »

Dernièrement, la presse à scandales s'est emballée en lui prêtant une liaison avec Pedro Pascal, après qu'ils ont été photographiés devant un restaurant de West Hollywood, et même une autre avec... Barack Obama, après que... eh bien personne ne sait vraiment pourquoi. Une version particulièrement tenace de cette rumeur, affirmant que la star de *Friends* fréquentait l'ancien président, a pris une telle ampleur que Jennifer Aniston a choisi d'y répondre en direct dans l'émission de Jimmy Kimmel. Elle y précisait qu'elle connaissait bien mieux Michelle Obama que son mari, et que les deux femmes s'étaient même vues récemment. « J'ai eu la chance de dîner avec Michelle il y a un mois » confiait-elle, sans en dire plus, si ce n'est qu'elles n'avaient même pas évoqué la rumeur durant la soirée. « Je crois que lorsqu'on est la cible de ce genre de ragots, on apprend à ne plus y prêter attention. » Sandra Bullock explique qu'elles s'amusent parfois à décrypter l'origine de certaines histoires folles. « On essaie de remonter à la source, de comprendre d'où viennent ces salades... Mais dans 75 % des cas, c'est impossible. On dirait que ça sort de nulle part. » Cela dit, elle comprend aussi l'intérêt du public pour la vie sentimentale de son amie : « Les gens l'aiment tellement qu'ils se disent : "Je veux que cette personne trouve quelqu'un. Même si, au fond, elle ne le cherche pas forcément. »

Quelques semaines après notre dernière conversation, la presse à scandales lui a trouvé un nouveau prétendant : un séduisant coach en bien-être et hypnothérapeute du nom de Jim Curtis. Selon les rumeurs, ils auraient passé l'été ensemble à Majorque et à Big Sur. Son agent a refusé de commenter, mais la star de *The Morning Show* suit Curtis sur les réseaux sociaux et a aimé plusieurs de ses publications. En mai, elle a partagé une photo du livre de son supposé nouveau fiancé. Dès notre première rencontre, elle m'avait confié : « J'ai toujours du mal, honnêtement, à savoir ce que je veux ou non partager. Et puis les réseaux sociaux, pour moi, c'est un combat permanent. » Il n'est donc guère surprenant qu'elle ne souhaite pas s'exprimer sur le sujet. Quelques jours seulement après la parution des premières photos prises à Majorque, où figuraient aussi Jason Bateman et sa femme Amanda, le nom de Jim Curtis est associé au sien dans des milliers d'articles en ligne.

LA TENTATION BROADWAY

En mai dernier, alors que Jennifer Aniston se trouvait chez elle, un homme de 48 ans, originaire du Mississippi, fonce en voiture contre son portail. L'équipe de sécurité de l'actrice maîtrise le *stalker* avant l'arrivée de la police. Le suspect, accusé de harcèlement obsessionnel, aurait inondé de messages sa boîte mail, sa messagerie vocale et ses réseaux sociaux. Mais l'actrice n'a vraiment pas envie de s'étendre sur le sujet : « Les gens sont fous. Qui a envie de ce genre d'énergie dans sa vie ? Ma sécurité n'a rien de glamour, c'est juste une nécessité. » Son amie Sandra Bullock confirme qu'elles ont souvent parlé de ces angoisses ensemble. En 2014, elle-même a vécu une expérience terrifiante lorsqu'un harceleur souffrant de troubles mentaux s'est introduit chez elle alors qu'elle s'y trouvait. « Parfois, ça me fait me demander si je dois vraiment sortir, affronter le

monde extérieur, confie Sandra. Il y a les cas où ils pénètrent dans votre maison, ceux où ils rôdent juste devant, ceux où ils retrouvent votre lieu de tournage, et tous ceux dont personne n'entend jamais parler. C'est constant. Ce n'est pas un événement isolé. Et ça finit par transformer votre maison, bien malgré vous, en forteresse. » Jennifer Aniston et elle s'encouragent mutuellement à quitter cette forteresse : « On se dit : "Allez, il faut qu'on sorte. On va où ?" » Jennifer ajoute en riant : « J'essaie désespérément de ne pas me transformer en Howard Hughes. »

Toutes deux ont longtemps partagé la même peur de l'avion. « Nous voir ensemble dans un vol, c'est pathétique, plaisante Sandra. On se tient les bras à travers la tablette, la tête baissée. » Mais il y a deux ans, alors qu'elle traversait une période difficile, Jennifer est devenue la plus forte des deux. « Elle m'a pris la main et m'a dit : "Ce n'est qu'une secousse", se souvient-elle. Elle m'a accompagnée pendant tout le vol. J'étais en mode : "Attends, mais c'est qui, cette meuf, là, tout à coup ?" » Jennifer confie qu'elle peut encore avoir peur en avion, même si elle a eu recours à l'hypnose pour l'atténuer, ainsi qu'à des applis de relaxation. Mais lorsque ses amis sont vraiment angoissés, assure-t-elle, « ma peur disparaît d'un coup, et je peux m'occuper d'eux. Quand quelqu'un a besoin d'être apaisé, j'éprouve une telle empathie que ma propre panique s'évapore. »

À 56 ans, des turbulences, Jennifer Aniston en a traversé beaucoup, sans jamais se départir de son élégance. Désormais, elle tente de ralentir son rythme de travail, de lever le pied pour profiter davantage. En dehors de *The Morning Show*, elle développe un remake de *Comment se débarrasser de son patron*, comédie loufoque des années 1980 avec Dolly Parton et Jane Fonda, avec la scénariste oscarisée Diablo Cody, qui abordera les fractures générationnelles. Elle ne jouera pas dans le film, mais tiendra en revanche bientôt le rôle d'une mère narcissique dans une série inspirée du best-seller de Jennette McCurdy, *I'm Glad My Mom Died*, récit d'une enfance sous les projecteurs et d'une relation maternelle toxique, qui a profondément résonné en elle. Enfin, elle caresse toujours un vieux rêve : celui de monter sur les planches à Broadway. « Quand tu grandis à New York et que tu vois *Annie*, tu es happée dans un monde féerique. J'ai très envie de ça. »

AMÉTHYSTE ET JADE BLANC

Sa carrière, elle l'envisage aujourd'hui autrement. « Quand on est jeune acteur ou actrice, on oublie parfois qu'on est celui ou celle qui fait vivre tous les gens autour » dit-elle en rendant hommage au passage à sa manageuse, Aleen Keshishian, qui l'a aidée à s'affirmer. « Elle me disait : "C'est toi, la boss, c'est toi qui nous paies. N'oublie jamais ton pouvoir. Ne deviens pas une connasse pour autant, mais ne perds jamais ta voix." » Elle poursuit : « S'il y a bien un domaine dans ma vie où je n'ai pas peur, c'est celui-là. Je sais faire comprendre aux gens ce que je veux. Pas de manière brutale ou agressive. Je connais simplement ma valeur. »

Si Alex Levy carbure à l'adrénaline des salles de rédaction, Jennifer Aniston, elle, a choisi de décrocher des fils d'actualité 24 heures sur 24. « Je sentais mon anxiété et mon taux de cortisol atteindre un niveau intenable. On n'a pas été conçus, en tant qu'êtres humains, pour digérer autant d'informations, venues du monde entier, en temps réel. Je préfère garder une perspective un peu naïve que de vivre dans la peur, la colère ou le désespoir. » Elle essaie d'écarter le cynisme et l'ego. Même après plus de trente-cinq ans sous les projecteurs, la conscience de qui elle est peut parfois la « décontenancer ». Elle préfère prendre tout ce qui est bon dans cette relation bancale, complexe et ambigue avec la célébrité, une preuve peut-être qu'elle ne s'y laisse pas enfermer. « Il faut apprendre à gérer tout ça, à le ramener à la bonne échelle. Parce que sinon, si tu ne fais pas ça... » Elle marque une pause, le regard en suspens, avant de décider de ne pas entrer dans les détails. « J'essaie encore de comprendre comment faire. »

Notre dernier coup de téléphone est interrompu par l'arrivée de sa coach. Avant de nous dire au revoir, je lui avoue que je ne suis pas vraiment du genre à croire aux cristaux, mais que je vais essayer l'améthyste, juste pour voir si cela m'apaise, comme pour elle. « Si ma déco intérieure réussit à activer votre système nerveux parasympathique, je devrais peut-être lancer un business. Dieu sait que l'on en a bien besoin en ce moment. » Pour l'instant, la star m'offre un conseil, avec chaleur et bienveillance : « Je pense que vous devriez essayer le quartz rose (amour inconditionnel), et l'améthyste. Et aussi, cette année, c'est l'année du Serpent. Là, je vais commencer à avoir vraiment l'air d'une folle, donc je dirais jade blanc, pour se sentir ancrée. »

Dans une dernière pirouette teintée de cet humour affûté et du sens de l'autodérision qui la caractérise, elle lâche : « En gros, j'ai juste testé toutes les thérapies de guérison possibles et imaginables, simplement pour réussir à créer un environnement paisible au milieu du chaos de cette magnifique industrie, et du monde d'une manière générale. » □

Adaptation française : Hervé Loncan

« Il n'y a pas besoin d'être un super-héros pour capter son attention. Si tu es bien dans ta peau, elle sera naturellement attirée. **LE VRAI DÉFI POUR UN HOMME, C'EST DE VOIR AU-DELÀ DE SA CÉLÉBRITÉ,** de son charisme et de sa beauté. » Jason Bateman

MANTEAU EN FAUSSE
FOURRURE **RABANNE**
LINGERIE **ARAKS**
SANDALES **GIANVITO ROSSI**
BAGUE **BVLGARI**
HAUTE JOAILLERIE

COIFFURE CHRIS MCMILLAN,
AVEC LES PRODUITS LOLAVIE
MAQUILLAGE ANGELA LEVIN,
AVEC LES PRODUITS CHANEL
MANUCURE SARAH CHU,
AVEC LES PRODUITS MANUCURIST
COUTURIER HASMIK KOURINIAN
SET DESIGN MARLA WEINHOFF
MOBILIER REMERCIEMENTS
À WISEMAN STUDIO
MODÈLE CHRIS MCMILLAN
PRODUCTION PORTFOLIO ONE

POUVOIR

MATIGNON NE REPOND PLUS

BERTRAND GUAY, LUDOVIC MARIN, GEOFFROY VAN DER HASSELT / POOL / AFP

Dans les coulisses de Matignon, les conseillers racontent un quotidien figé, absurde, symptôme d'un exécutif à bout de souffle. Hugo Wintrebert a rencontré ces hommes de l'ombre d'une machine qui tourne à vide. Jusqu'à quand ?

GNON

MICRO-PASSATIONS
Élisabeth Borne encourage Gabriel Attal (janvier 2024), qui encourage Michel Barnier (septembre 2024), qui encourage François Bayrou (décembre 2024).

ND PLUS

En février dernier, François Bayrou pose en col roulé dans *Le Point*, l'air tranquille, accoudé à la rampe de l'escalier d'honneur jouxtant son bureau. « Tout le monde dit que Matignon, c'est l'enfer. Pour moi, pas du tout. » Le Premier ministre veut se la jouer capitaine dans la tempête, débonnaire et flegmatique. La citation pourrait tout aussi bien trahir une certaine indolence et cette folle propension à se croire différent des autres, bien au-dessus de la mêlée. Dans ce contexte tendu de crise politique et de disette budgétaire, Matignon ne serait plus un enfer, vraiment ?

La petite phrase pourrait aussi traduire une autre réalité. Certes, le 57, rue de Varenne ressemble toujours à une ruche, à un tourbillon pris dans les vicissitudes de l'actualité. Mais depuis plus d'un an, la machine semble tourner à vide. En 2024, quatre premiers ministres se sont succédé. Pour l'instant, François Bayrou est le seul locataire de Matignon en 2025. Il aura le privilège de planter son arbre dans les jardins pour avoir tenu plus de six mois à son poste, et a déjà dépassé la durée de son modèle, Pierre Mendès France, président du conseil pendant sept mois et dix-sept jours. Mais pour combien de temps encore ? Et pour quoi faire ? Au procès en immobilisme, ses conseillers opposent un début de bilan. À son actif, la réussite de sa mission première : l'adoption du budget 2025. Mais aussi le vote de la loi d'orientation agricole, celle sur le narcotrafic, l'avancée du projet de simplification et de celui sur la fin de vie. Ils omettent juste de préciser un point : tous ces chantiers ont été lancés par ses prédécesseurs.

Seul acte politique fort, François Bayrou a présenté en juillet dernier un projet de budget, avec plus de 40 milliards d'euros d'économies. Mais son adoption semble bien périlleuse. Ainsi, rien n'a vraiment commencé que l'on parle déjà de comment tout cela va se finir. Une censure ? Une démission fracassante ? Et qui pour le remplacer ? Le potentiel successeur sera confronté au même mur, pris dans l'étau budgétaire, avec le couperet de la censure au-dessus de sa tête. Conséquence de cette situation politique inédite, l'appareil d'Etat est figé. Entre ordres et contrordres, l'administration attend. « On est un pays où il ne se passe pas grand-chose », soufflait Édouard Philippe le 4 juin, sur France Inter. Et cette léthargie concerne d'abord Matignon, tour de contrôle de la République.

Cette période de glaciation politique a une date de naissance : le soir du 9 juin 2024, dissolution de l'Assemblée nationale. L'ascension de Gabriel Attal, nommé Premier ministre cinq mois plus tôt, à 34 ans, est stoppée net. Lui, le jeune loup avare en déplacements sur le terrain et en coups médiatiques, subit une décision brutale. Il passe 24 heures sans mot dire. Le voilà à devoir gérer une campagne législatives qu'il ne voulait pas. D'un coup, les membres de son cabinet doivent lever leurs stylos. Plus question de lancer un projet de réforme ni d'organiser de concertations. « On avait quand même

LES MARCHES DE LA GLOIRE ?

Le perron de Matignon, quelques minutes avant la passation entre Michel Barnier et François Bayrou.

GETTY IMAGES

une vraie crainte : apparaître comme ceux qui allaient donner les clés du pouvoir à l'extrême droite », glisse un ancien conseiller. Une partie de l'équipe Attal se met en congé pour épauler leur chef pendant ces législatives anticipées. Matignon sonne creux.

La liste des 400

Le lendemain du second tour, Gabriel Attal remet sa démission. « Cela ne veut pas dire que l'on ne fait rien, glisse un autre conseiller, mais qu'il ne faut prendre aucune décision irréversible, sauf si question de crise ou urgence. » Il y a bien une rentrée scolaire à préparer, l'inquiétude d'une résurgence de la variole du singe, quelques crises internationales à gérer, et surtout les Jeux olympiques à passer. Mais s'écoulent trois longs mois sans impulsion politique. « On a quand même préparé un budget, rappelle un ancien conseiller. Et quand Barnier est arrivé, on avait bossé sur trois projets de loi. Un sur la lutte contre les fraudes, un sur la réforme de la fonction publique et un projet de loi de "désmicardisation" de l'économie. »

« Cela ne veut pas dire que l'on NE FAIT RIEN, *mais qu'il ne faut prendre* AUCUNE DÉCISION *irréversible. »*

UN ANCIEN CONSEILLER DE GABRIEL ATTAL

Lors de la passation de pouvoir, le 5 septembre 2024, le plus jeune Premier ministre de la V^e^ liste ainsi devant le plus vieux Premier ministre de la V^e^ quelques-uns de ces chantiers qu'il aimerait voir aboutir : « Ce dossier est sur votre bureau », énumère-t-il à son successeur. Des remarques mal prises par Michel Barnier. « J'ai bien aimé la manière dont vous m'avez donné, non pas des leçons... enfin, des enseignements... même si cela n'a duré que huit mois », ironise ce dernier face aux rires jaunes des fonctionnaires de Matignon. « Gabriel traduisait juste une certaine frustration qu'on avait ressentie, celle de ne pas avoir pu appliquer notre programme », rétorque un conseiller. Aucun de ces dossiers ne sera repris par son successeur.

Pour Barnier, l'urgence est ailleurs. D'abord nommer un cabinet. Une tâche ardue au vu de la situation. Certes, les CV arrivent par tombereaux à Matignon, preuve que le prestige de la maison demeure. Mais comment attirer les meilleurs profils ? Pourquoi un haut fonctionnaire irait quitter la direction d'une administration centrale pour se mettre au service d'un gouvernement qui peut être dissous deux mois plus tard ? Il a bien la certitude de retrouver son grade, mais pas forcément son poste, ni les primes qui vont avec. Michel Barnier pourra tout de même compter sur son réseau forgé tout au long de sa longue carrière politique, de député, sénateur, député européen, ministre, commissaire européen... Il avait ainsi constitué un fichier contenant plus de quatre cents noms, des fidèles qu'il avait l'habitude de réunir tous les deux ans. Tout juste nommé, le nouveau Premier ministre n'aura qu'à piocher dedans.

Mais pour Barnier, le moment n'était pas tellement venu de faire passer des entretiens d'embauche à la pelle. Le néo locataire de Matignon avait une préoccupation : boucler un budget. Il sera bâti en un temps record : à peine deux semaines. « Là où le travail d'un conseiller est habituellement de faire des constats et des propositions, sous Barnier, il s'agissait plutôt pour chacun de défendre son budget ou de faire avaler la pilule à certaines administrations », explique l'un d'eux. Pendant ce temps, la machine étatique est grippée. Exemple ? La fusion de France Stratégie et du Haut-commissariat à la Stratégie et au Plan, deux entités chargées de faire plus ou moins le même travail de prospective, annoncée par Barnier dans son discours de politique générale. Le décret nécessaire pour réunir les deux institutions s'est fait attendre. « Les responsables de France Stratégie ont profité du moment de flottement politique pour se faire oublier et ralentir la fusion », souffle un connaisseur. Elle sera bien effective, mais plus de neuf mois après avoir été annoncée.

Accès au premier étage restreint

Michel Barnier, issu d'un parti défait dans les urnes, se sait à la merci du groupe Rassemblement national (RN). « On était lucide, assure un ancien conseiller. On savait qu'on pouvait tomber rapidement. Donc on ne vivait pas dans un rêve. » Barnier pensait tout de même bénéficier d'une marge de sécurité. Quel intérêt pour la gauche de voter la censure avec les élus RN ? La digue saute avec le procès de Marine Le Pen dans l'affaire des assistants parlementaires du Front national. « On se doutait qu'elle allait être condamnée, mais pas qu'elle allait prendre une peine d'inéligibilité avec exécution provisoire. C'est vraiment au moment du réquisitoire qu'on a compris que leur posture allait changer. »

Le 4 décembre, Michel Barnier est renversé au moment où il commençait à prendre la pleine possession de ses fonctions. « Le temps de constituer un gouvernement, un cabinet, que celui-ci prenne attache avec les directeurs d'administrations centrales, qu'un climat de confiance s'instaure, puis que des premières »

décisions soient prises, tu as déjà passé trois mois, explique un ancien conseiller. D'ailleurs, Barnier a souligné que l'État avait recommencé à fonctionner de manière optimale au moment où il a été censuré. »

« Parmi les CONSEILLERS *techniques restants, beaucoup* CHERCHENT À PARTIR... »

UN ANCIEN CONSEILLER DE MICHEL BARNIER

Le mode « affaire courante » est de nouveau enclenché. Nouvelle semaine de flottement. « Je me suis surpris à arriver à 9 h 30 à Matignon », s'amuse un autre conseiller, d'habitude beaucoup plus matinal. Les membres du cabinet font leur carton, chorégraphie à laquelle se sont habitués les huissiers de Matignon, et qui fait le bonheur de la boîte de déménagement sollicitée.

Quand François Bayrou s'installe rue de Varenne, tout est à recommencer. D'abord, constituer son cabinet, avec les mêmes contraintes que son prédécesseur. Le Palois s'entoure de proches pour les postes les plus politiques, mais reconduit la plupart des conseillers techniques de Michel Barnier. « Vu la personnalité de François Bayrou, certains n'avaient pas tellement envie de rempiler, sourit un ancien conseiller passé par Matignon. Mais il faut croire qu'ils ont l'intérêt de l'État chevillé au corps. »

La méthode Bayrou pose en effet question. À l'opposé d'une Élisabeth Borne, capable de demander une note à un conseiller sur un point technique à deux heures du matin, ou d'un Barnier qui lisait tout et annotait, l'actuel Premier ministre a plutôt tendance à faire confiance à son intuition. Lui fixe les grandes lignes et pense que l'intendance suivra. Ce mode de fonctionnement irrite certains conseillers techniques, dont l'accès au premier étage de Matignon, temple des Dieux où se trouvent les bureaux du Premier ministre et de ses principaux collaborateurs, leur est rendu difficile. Résultat, depuis l'arrivée du triple candidat à la présidentielle, six conseillers sont partis, agacés d'être peu sollicités ou de découvrir des arbitrages dans la presse. « Parmi les conseillers techniques restants, beaucoup cherchent à partir... », glisse un fin connaisseur. Un jeu de chaises musicales habituel balaie l'équipe Bayrou.

Le fonctionnement de Matignon dépend bien sûr du style du Premier ministre, de sa personnalité. Mais son autorité et ses marges de jeu sont aussi définies par ses rapports avec les autres institutions de la V^e^ République. D'abord avec le président. Attal a très vite été soupçonné de rouler pour lui-même. L'Élysée reprochait à Barnier, friand d'international, d'empiéter

RIDEAU !

François Bayrou à Matignon, le 13 juin 2025.

BIJONDET ELIOT/ABACA, LAFARGUE RAPHAEL/ABACA

sur le « domaine réservé » du président. Macron n'a pas non plus goûté que Bayrou propage l'idée selon laquelle il lui aurait tordu le bras pour être nommé à Matignon. Autre point de crispation : le fonctionnement normal des institutions voudrait que le président se pose en gardien du temps long, quand Matignon mène les réformes tambour battant. Aujourd'hui, les rapports semblent inversés : Emmanuel Macron s'impatiente face à un Bayrou jugé attentiste, avec une connaissance approximative de ses dossiers. Le remplacement du patron d'EDF a ainsi été complètement piloté par l'Élysée.

Dossiers en plan

Matignon perd aussi de son poids face à l'Assemblée nationale, devenue l'épicentre du jeu politique. Seuls 17 % des textes adoptés depuis le début de la session parlementaire, en octobre 2024, sont des projets de loi, donc déposés par le gouvernement. Le reste sont des propositions de loi, écrites par des parlementaires. Des textes souvent moins bien ficelés juridiquement, puisque les propositions de loi ne sont pas rédigées avec l'appui des administrations, ni accompagnées d'une étude d'impact et d'un avis du Conseil d'État. Du coup, le risque de censure du Conseil constitutionnel s'accroît. La pratique institutionnelle voudrait aussi que le gouvernement dicte en grande partie l'ordre du jour du Parlement. Aujourd'hui, le programme de l'Assemblée se vide et les députés examinent des propositions qui ne l'auraient jamais été en d'autres temps. Ils ont ainsi eu à se pencher sur le remboursement des frais liés aux poux de tête ou sur la mise en place d'un régime dérogatoire pour les dameuses à treuil.

Et pourtant. Malgré le blocage politique, l'État continue de fonctionner et la continuité des services publics d'être assurée. « Il n'y a pas eu de *shutdown* comme certains le prévoyaient, souligne un conseiller ministériel. Les salaires des professeurs ont été versés, même au 1er janvier, sans budget. De ce point de vue, on peut au moins se féliciter d'avoir encore un État qui tourne, avec des personnes au service de l'intérêt général. »

Sans doute, mais à quel prix ? Le 25 juin dernier, Emmanuel Chiva, délégué général pour l'armement, expliquait devant la commission de la défense de l'Assemblée nationale comment la censure du gouvernement Barnier et le retard pris dans le vote du budget avaient bloqué la libération des crédits aux industries de défense, faisant traîner l'effort de réarmement décrit pourtant comme une priorité. Dans un autre genre, la ministre de l'Éducation Élisabeth Borne a raconté comment, en arrivant rue de Grenelle, fin 2024, elle a trouvé les dossiers dans l'état où elle les avait laissés lorsqu'elle a quitté son poste de Première ministre (2022-2024), près d'un an plus tôt. Comme si l'année 2024 et une partie de 2025 ressemblait à un trou noir dans l'action publique.

TABLE RASE
Premier Conseil des ministres pour François Bayrou et son nouveau gouvernement, le 3 janvier 2025.

Combien de temps cela peut-il durer ? Le personnel politique semble se regarder en chien de faïence, attendant la prochaine échéance : la présidentielle dans deux ans, seule à même de redistribuer les cartes, et peut-être de redonner à Matignon son rôle moteur. En attendant ? Sans marge de manœuvre, tout Premier ministre est assuré de goûter à la plus grande impopularité. Qui a dit que Matignon n'était pas un enfer ? □

AFFAIRES SENSIBLES

Dans *Valeur sentimentale*, Joachim Trier dirige à nouveau Renate Reinsve, son actrice fétiche. Ensemble, ils collectionnent prix et récompenses. Par Norine Raja

À quoi tient l'alchimie entre un réalisateur et son acteur ? De John Cassavetes et Gena Rowlands au duo formé par Martin Scorsese et Leonardo DiCaprio, l'histoire du cinéma est traversée par ces relations artistiques légendaires et fusionnelles. En trois collaborations, le réalisateur norvégien Joachim Trier a su déceler et mettre en lumière le potentiel longtemps inexploité de Renate Reinsve. Son dernier long-métrage, *Valeur sentimentale*, Grand Prix du dernier Festival de Cannes, marque le point d'orgue de cette symbiose. Lui livre un drame ample, explorant à la fois les relations familiales, le traumatisme générationnel et le pouvoir expiatoire du cinéma. Elle, entourée de Stellan Skarsgård en père absent et d'Elle Fanning dans le rôle d'une starlette américaine, sublime chacune de ses scènes par une interprétation subtile. Dans un film tout en silence et en non-dits, son visage devient une carte postale du désespoir et du chagrin. « Même sans parler, elle a une présence émotionnelle, vulnérable », soulignait le réalisateur sur le site officiel du Festival.

Entre eux, tout a commencé en 2011. Joachim Trier lui offre son premier rôle dans son second long-métrage, *Oslo, 31 août*, déambulation urbaine d'un drogué à peine sorti de cure de désintoxication. La jeune femme, alors étudiante à l'Académie nationale norvégienne du théâtre, n'a qu'une seule réplique – « Allons faire la fête ! » – et quelques scènes de soirées. Mais entre les prises, elle se lie d'amitié avec le cinéaste à la faveur de leurs discussions existentielles. Au point que, dix ans plus tard, il lui compose un personnage sur mesure dans *Julie (en 12 chapitres)*. L'opportunité de briller enfin sur grand écran : « Elle s'est battue ardemment mais on ne lui a jamais donné la chance de jouer de grands rôles au cinéma », déplorait le réalisateur. Il la filme comme personne : charmeuse dans une séquence de séduction de dix minutes ; courant avec fougue dans une ville figée dans le temps... Grâce à ce portrait d'une trentenaire solaire et passionnée, à une période transitoire de la vie, Renate Reinsve remporte le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes 2021. « Je suis venue comme une vraie *nobody*, nous confiait-elle en mai dernier. Et puis, après la première projection, les gens nous couraient après pour nous faire des câlins dans la rue. » Il faudra désormais s'habituer à ces pluies d'accolades. □

Valeur sentimentale, de Joachim Trier, en salle depuis le 20 août

JULIEN UENARD

Renate Reinsve et Joachim Trier, duo à forte valeur ajoutée.

FRONT ROW

Arthur Fils, photographié par Jérôme Bonnet dans les vestiaires du Tennis Club de La Grande Motte, le 13 juillet.

FILS PRODIGE

Derrière ce visage angélique se cache l'espoir numéro un du tennis tricolore. Qui est Arthur Fils, le champion dont on parle mais qui ne parle jamais ? Alors que débute l'US Open, Fabrice Argelas est parti à la rencontre du plus excitant des joueurs français.

Photographie Jérôme Bonnet

VESTE, PANTALON,
CHAUSSURES ET
LUNETTES **LACOSTE**

utour du court 21, par petits groupes de trois ou quatre, de jeunes curieux se pressent derrière les grillages. Ici, on n'a pas trop l'habitude d'assister à ce genre de spectacle. En ce début du mois de juillet, il est 11 heures et le soleil tape déjà fort au Tennis Club de La Grande Motte, où seul le chant des cigales vient perturber le bruit sourd des balles qui jaillissent des raquettes. « Il va gagner Roland-Garros dans trois ou quatre ans maximum », lance un jeune garçon en tongs qui a l'air d'apprécier en connaisseur ce qu'il voit sur le court. « En haut ! En haut ! » peste le joueur contre lui-même alors qu'il vient de sortir une balle de dix centimètres. « *Come on, man, come on !* » lâche le même quelques secondes suivantes, pour un coup droit sorti de nulle part qui claque comme un coup de fusil.

Sur le bord du terrain, son coach, le Croate Ivan Cinkus, dirige la séance à mots feutrés. Il l'encourage, corrige de temps à autre un geste un peu trop rapidement exécuté, trouve les paroles justes, la plupart du temps en anglais, parfois en français. Le joueur écoute, acquiesce. Face à lui, renvoyant les balles exactement là où on lui demande de le faire, Paul Barbier, classé 1018e à l'ATP, le classement officiel réactualisé chaque semaine des joueurs de tennis professionnel, fait figure de sparring-partner idéal. « Mon père me parle tout le temps de Yannick Noah à Roland-Garros, mais Noah, c'était il y a mille ans, non ? » renchérit l'adolescent en tongs, qui voudrait bien goûter lui aussi aux doux frissons d'un trophée majeur soulevé par un Français. Noah, gamin, c'était en 1983, il y a quarante-deux ans.

Il le scrute depuis plus d'une heure, ce champion en débardeur moulé noir soulignant des abdos parfaitement dessinés. Sans doute parce qu'il incarne à lui seul, ou presque, le futur du tennis français : Arthur Fils. Lorsqu'on a 21 ans, tout juste fêtés le 12 juin dernier, voilà un statut qui pèse un peu sur les épaules. Heureusement, les siennes sont déjà suffisamment larges. Il en aura besoin, tant les attentes et la pression qui entourent le tout nouveau numéro 1 français sont fortes. D'autant que le monde du tennis, après la domination sans partage pendant plus d'une décennie du trio infernal Federer-Nadal-Djokovic, vient de voir une nouvelle page s'ouvrir devant lui, aussi excitante. Deux phénomènes, dans les années qui viennent, se sont juré de se partager le gâteau en écrasant toute velléité de concurrence : l'Espagnol Carlos Alcaraz, 22 ans, et l'Italien Jannik Sinner, 23 ans. Pour se faire une place au soleil et exister au milieu de ces deux-là, il faudra être fort, très fort. Arthur Fils le sait. Très discret dans les médias – une stratégie de son clan qui ne veut pas trop l'exposer, la priorité est au tennis et à pas grand-chose d'autre – le jeune homme a une obsession : donner sur un court le meilleur de lui-même, quitte à y laisser quelques plumes, comme durant le dernier Roland-Garros.

> « VOUS VOULEZ QUE JE METTE UN POLO SOUS LE COSTUME, OU RIEN DU TOUT? »
>
> ARTHUR FILS

De celui qui a enflammé la première semaine des derniers Internationaux de France avec un combat de titan en cinq sets contre l'espagnol Munar, avant de déclarer forfait pour le match suivant, on ne sait finalement pas grand-chose. Des origines haïtiennes par son père. Un revers à deux mains dévastateur. Une étiquette pas si anecdotique de « numéro 1 français ». Un bon pote sur le circuit pro, l'Américain Ben Shelton. C'est à peu près tout. Mais il y a cette petite musique, de plus en plus présente, et dont il faut souvent se méfier, surtout lorsqu'elle touche au tennis français, en sevrage de super-héros depuis quarante ans – Gaël Monfils mis à part : Arthur Fils serait un crack, un phénomène comme ce sport n'en produit que tous les dix ou quinze ans. À vérifier.

D'où vient ce surdoué, classé 15e joueur mondial début juillet, aussi à l'aise sur ciment que terre battue ? Qu'est-ce qui fait ↠

JERÔME BONNET

VESTE, PANTALON,
CHAUSSURES ET
LUNETTES **LACOSTE**

OMBRE PORTÉE

« Mon père, c'était le sport. Ma mère, c'était les devoirs. »

courir ce fils de Saint-Michel-sur-Orge, en Essonne, qui a gravi un à un tous les échelons de la Fédération française dans des temps de passage records, quitte à provoquer quelques jalousies en interne ? Qui le conseille ? Comment s'entoure-t-il ? Autour de Fils, de son staff, des moyens qui sont mis à sa disposition pour atteindre le plus haut niveau mondial, flotte un parfum d'excitation, certes, mais aussi un nuage de questions qu'il serait peut-être temps de dissiper.

Depuis sa blessure à Roland-Garros pour cause de fracture de fatigue aux lombaires, Fils n'avait plus touché une raquette. En juillet, il est contraint de renoncer au gazon de Wimbledon, sans doute le plus prestigieux des tournois du Grand Chelem. Un mois et demi d'absence, à ronger son frein « en attendant que ça passe ». C'est passé, et petit à petit, les sensations reviennent. Du coup, il met les bouchées doubles sur le terrain et prépare la saison américaine sur ciment, une surface rapide qui convient à merveille à son tennis explosif. Avec en ligne de mire, cet US Open à Flushing Meadows (New York), qui commence fin août, quatrième et dernier tournoi du Grand Chelem du calendrier et point d'orgue, pour le jeune champion français, d'un été chaotique.

Bac S avec mention

La veille de cette matinée d'entraînement sous les pins parasols, je retrouve Arthur dans le club-house du complexe de La Grande Motte : trente-et-un courts dont une vingtaine extérieurs, en ciment. Pile à l'heure, Arthur Fils arrive détendu, sourire aux lèvres et franche poignée de main. « Vous voulez que je mette un polo sous le costume, ou rien du tout ? » On va essayer sans rien, ça peut être sympa. Dans les vestiaires des filles, privatisés pour l'occasion, les poses s'enchaînent, Arthur Fils s'exécute. Comme un pro des shootings qu'il est déjà, sans pourtant en avoir des dizaines à son actif. On se retrouve ensuite au secrétariat du club-house, au milieu des ordinateurs et des raquettes à corder. Il est temps maintenant de se raconter, même si parler de lui et de son parcours n'est sans doute pas l'exercice qu'il affectionne le plus.

Arthur Fils est né en grande banlieue parisienne, à Courcouronnes, avant de très vite déménager à Saint-Michel-sur-Orge, à dix kilomètres de là. Un père ingénieur, Jean, né en Haïti, à Gressier, petite ville de 30 000 habitants à vingt kilomètres de la capitale, Port-au-Prince, et arrivé en France à l'âge de sept ans. Une mère, Anne, qui travaille dans la banque et les assurances. Aîné d'une famille sans histoires de trois enfants – une sœur, Julie, et un frère, Pierre – le petit Arthur grandit dans un quartier pavillonnaire de Saint-Michel, paisible commune qui fait rarement les gros titres des chaînes info. Il est plutôt bon à l'école, surtout en maths – plus tard, bien plus tard, il décrochera son bac S avec mention. Et après les cours, il rentre tôt pour faire ses devoirs. La vie tranquille d'un garçon sans problèmes, issu d'une classe moyenne qui se sacrifie pour l'éducation des enfants. « On

SERVICES GAGNANTS
En haut, à Rome et au milieu, au tournoi d'Indian Wells (2025). Ci-dessous, sa victoire à Hambourg, contre Zverev, en juillet 2024.

GETTY IMAGES

ne m'a rien donné, mais je n'ai manqué de rien. Chez moi, lorsque je rentrais, la table était mise. Ma mère ouvrait mon cahier de textes, et c'était parti... »

Son père lui inculque une éducation où le sport occupe une place centrale. Le sport comme culture de la performance et le dépassement de soi, le sport pour apprendre à vivre ensemble. Il sait à peine marcher, dès l'âge de trois ans, qu'on le met au football, au judo, au basket, au cyclisme. « J'étais bon partout, reconnaît-il. Mais le sport où je ramenais des coupes à la maison, c'était le tennis. » Toutes les fins d'après-midis ou presque, Jean Fils dépose sa progéniture au club de Brétigny, comme d'autres laissent leurs enfants au cours de piano ou aux goûters d'anniversaire. Avec Arthur, il est dur, mais juste. Passionné de tennis lui-même, il flaire quelque chose. Une manière de se déplacer, un sens du timing, une façon de tenir la raquette. Une impressionnante rage de vaincre aussi, déjà. D'un naturel plutôt bouillant et exalté, le petit Arthur sait pourtant garder son calme sur un court. Même si après un match perdu, il ne faut surtout pas lui adresser la parole. Sa mère raconte qu'enfant, il pouvait rester silencieux des heures après une défaite, comme si chaque point perdu creusait en lui une détresse insondable.

Petite PME

S'il ne se dit pas encore qu'il va devenir un top joueur, d'autres se chargent de le penser à sa place. Dans les tournois de l'Essonne, son père est là, à l'encourager du geste et de la voix. Dans la voiture, sur le chemin du retour, ils refont le match ensemble, décortiquent ce qui n'a pas fonctionné. Jean parle et Arthur écoute. Dans ces moments-là, la relation n'est plus celle d'un père avec son fils, mais bien d'un coach avec son joueur. À dix ans, Arthur Fils ne perd plus un match dans sa catégorie. À douze, il voyage pour jouer. À treize, il s'installe mentalement dans la classe des « hauts potentiels », avec son lot de doutes, de sacrifices, de week-ends passés dans le RER à courir les tournois en Île-de-France, puis de plus en plus loin de la maison. Lorsque l'on aspire à devenir joueur de tennis professionnel, les déjeuners du dimanche en famille n'existent pas.

Mais les victoires qu'il enchaîne et les commentaires rapportés le convainquent que, peut-être, le jeu en vaut la chandelle. « Lui, il a quelque chose de plus que les autres », répète-t-on souvent lorsque l'on évoque le poignet et le bras droit du gamin. Non seulement le jeune Arthur tape fort, mais il tape juste. La petite musique, déjà. Sur le bord du court, Jean est là, ne le lâche pas d'une semelle. À seize ans, Arthur Fils remporte l'Orange Bowl, l'un des tournois les plus prestigieux du monde junior. La même année, il participe à Roland-Garros junior. Sur son passage, les regards commencent à changer sérieusement.

Ado, il n'a d'yeux que pour Roger Federer, son modèle sur le terrain et dans la vie. Son élégance sur le court, ses revers *slicés*, son style vestimentaire. Tout, il aime absolument tout chez le Suisse. Mais il est aussi fan de Gaël Monfils. Avec lui, c'est autre chose, c'est le grand frère. Sauf qu'Arthur doit se cacher pour regarder ses matchs à la télé, à cause de son père, encore lui, qui à l'époque ne goûte pas plus que ça les excentricités et le côté showman du joueur parisien. « Pour Jean, le tennis c'est sérieux, justifie-t-il, on doit le faire de manière appliquée. » Oui, à plusieurs reprises durant l'entretien, il appellera son père par son prénom : Jean. Il reprend : « En tant que père, Jean préférait que je m'inspire de Federer, plus concentré, plus carré. Attention, il a le plus grand respect pour Gaël, il a toujours trouvé que c'était un joueur extraordinaire et un mec génial. Mais pour lui, Roger Federer, c'était le modèle absolu, la marche à suivre. »

Au bout d'une heure de discussion tous les deux, son agent, Philippe Weiss, entre dans la pièce. Discrètement, il vient lui enfiler un bracelet en plastique autour du poignet : un capteur qui délivre un ensemble d'informations – pulsations, rythme cardiaque – envoyées en temps réel sur la tablette du doc, et permettant de mesurer les performances, y compris lorsqu'il ne joue pas. Car Arthur Fils ne laisse rien au hasard. Après s'être séparé en mars dernier de Sébastien Grosjean, ex-numéro 1 français, il a choisi un coach étranger, Ivan Cinkus, « pour franchir un palier supplémentaire ». Dans son staff, on compte un médecin, un préparateur physique, un kiné. Et puis il y a Philippe, son agent, qui veille sur les moindres détails, y compris ceux du quotidien, son équipementier, Lacoste, qui a les yeux de Chimène pour sa nouvelle pépite... Et toujours Jean Fils, jamais bien loin, omniprésent, omnipotent sur la stratégie et les choix de carrière à adopter pour sa progéniture. Au fil des mois et des victoires, Arthur Fils est devenu une petite PME d'une dizaine de personnes. Il a compris que pour y arriver, il fallait s'affranchir de « la Fédé », couper le cordon et voler de ses propres ailes. Un passage obligé pour grandir, même s'il est assez douloureux de rompre avec un système fédéral qui vous a formé, suivi et accompagné financièrement pendant les premières années.

> « J'ÉTAIS BON PARTOUT. MAIS LE SPORT OÙ JE RAMENAIS DES COUPES À LA MAISON, C'ÉTAIT LE TENNIS. »
>
> ARTHUR FILS

Un certain Yannick Noah, pas le dernier lorsqu'il s'agit d'exprimer le fond de sa pensée, le dit clairement : « Si vous voulez gagner quelque chose, vous devez faire vos valises et partir à l'étranger. En France, vous avez des entraîneurs qui n'ont jamais rien gagné et vous êtes entourés de gens qui n'ont jamais rien gagné. » Sur la question, Arthur Fils serait plus nuancé : « En mars dernier, j'ai senti qu'il fallait passer à autre chose. Avec Ivan, la relation est basée sur la franchise. On se dit les choses simplement. Si j'ai mal joué, il me dit que j'ai été nul, mais surtout il m'explique pourquoi et comment faire autrement. »

L'accident de Hong Kong

Lorsque l'on s'appelle Fils, il n'est jamais évident de tuer le père. Arthur, lui, n'essaie même pas. En tout cas pour l'instant. La présence de « Jean » à ses côtés est bien plus qu'un moteur, elle fait partie du projet global pour atteindre les sommets. Même si chaque fois que cela est nécessaire, ce dernier ne le rate pas. Le dernier coup de semonce, c'était ↠

VESTE **LACOSTE**

PROFIL DE STAR

« Ce jour-là, mon père m'a dit que si je voulais être un champion, ça n'était pas comme ça que j'allais y arriver. »

JERÔME BONNET

au tournoi de Hong Kong en tout début d'année dernière. À 19 ans, Arthur pointe déjà à l'époque à la 35e place mondiale. La veille d'un match, il part jouer au foot américain avec des locaux dans un parc, juste pour se détendre un peu. Sur le *playground*, il se positionne en receveur – celui qui doit rattraper les lancers du *quarterback* – et, en sautant pour rattraper une balle normalement impossible à capter, s'écrase contre un grillage et s'accroche le bras à une tige de fer traînant là. En retombant, il se déchire l'avant-bras droit, celui qui est censé faire des merveilles raquette en main. Le médecin du tournoi le recoud en urgence – neuf points de suture, quand même. Tant bien que mal, le Français pourra jouer le lendemain. Mais il faut maintenant prévenir la famille, restée en France, parler à Jean de l'incident. Arthur prend dans un même élan son téléphone et son courage à deux mains. « Là, il m'a vraiment embrouillé, les murs ont tremblé. En gros, il m'a dit que si je voulais être un champion, ça n'était pas comme ça que j'allais y arriver. Il a dit ça, comment dire... en moins poliment. À ce moment-là, je suis dans ma chambre d'hôtel, tout seul, je suis un petit garçon et j'ai huit ans. »

Avec son âge, un physique à croquer et un sourire irrésistible, je le cherche un peu sur les filles, forcément. Il n'aime pas trop se livrer sur la question, mais finit quand même par lâcher une histoire. « C'était à Miami, pour l'Orange Bowl. J'avais 16 ans, on est parti à sept mecs, sept copains, plus deux accompagnateurs. C'était la première fois que j'allais aux États-Unis. J'ai gagné le tournoi mais le soir, j'ai perdu mon téléphone. Plus personne ne savait où j'étais et moi, je suis sorti avec une fille de 21 ans dans sa voiture. Je ne parlais pas un mot d'anglais, j'ai appris à parler anglais ce soir-là. » Depuis plus d'un an, il vit à Dubaï. Pour une raison pratique, préfère-t-il avancer : toute sa pré-saison se fait là-bas. Pour les entraînements avec son coach, à cause de la météo tempérée, tout est plus simple à Dubaï. Mouais... on sent qu'il ne dit pas tout, alors on insiste un peu. Il n'y aurait pas autre chose ? Un régime fiscal plus clément ? On n'y est pas du tout. Il finit par lâcher en riant qu'il aime bien revenir y faire la fête régulièrement, toujours avec ses potes, les mêmes qu'il a gardé depuis l'époque du CNE, le Centre national d'entraînement, porte Molitor dans le 16e arrondissement parisien. Les Giovanni Mpetshi Perricard, Sean Cuenin, Mehdi Sadaoui... Dubaï, pour débrancher de temps en temps, c'est parfait. Il se marre et baisse la tête, on n'en saura pas plus.

> « J'AI SENTI QUE LA DOULEUR REVENAIT ET J'AI TOUT DE SUITE COMPRIS. MAIS JE N'AI RIEN DIT À PERSONNE... »
>
> ARTHUR FILS

Restaurants étoilés

Mais pour cerner au plus près la personnalité d'Arthur Fils, il faut surtout s'attarder sur cette fameuse rencontre contre Jaume Munar, au deuxième tour de Roland-Garros cette année. Jeudi 29 mai, sur un court Suzanne-Lenglen plein à craquer, Arthur va livrer ce qui reste à ce jour le plus grand match de sa (courte) carrière. Une vilaine blessure au dos vient de se réveiller, mais il entre quand même sur le terrain. « J'avais déjà eu ça à 15 ans, puis à 18 ans. Quinze jours plus tôt à l'entraînement, j'ai senti que la douleur revenait et j'ai tout de suite compris. Mais je n'ai rien dit à personne, à part à mon coach et au médecin. » Il serre les dents et remporte les deux premières manches difficilement, au tie-break. Mais dans les deux sets suivants, la douleur est insoutenable. Sur le court, il n'avance plus, il marche. Pour son adversaire, les points et les jeux s'enchaînent, l'Espagnol bouclant même le quatrième set sur le score sans appel de 6 jeux à 0. Pour celui qui encaisse, c'est toujours une petite humiliation. Il reste la cinquième manche à disputer, la dernière, décisive. Son staff lui exhorte d'arrêter et d'abandonner là, sous peine de compromettre ses chances de participation à Wimbledon. « Wimbledon, depuis le début de Roland-Garros, je savais que c'était cuit de toute façon, se souvient Arthur Fils. Au début du cinquième set, au changement de côté, j'ai un choix à faire en quelques secondes : arrêter là et partir me reposer, ou tout donner malgré la douleur, pour au moins sortir la tête haute. » Et peut-être gagner.

Devant des tribunes chauffées à blanc, dans une ambiance électrique, Fils ira au bout de lui même, bien au-delà des limites imposées par son corps, et sortira son adversaire en cinq manches. On parle alors ensemble de mental, de dépassement de soi, de ressources insoupçonnées. Je lui demande où il est allé chercher cette force, quels ressorts il a convoqué pour réussir cet exploit. Il commence par évoquer les encouragements des gradins, évidemment : « Ce public, dit-il, admiratif, c'était vraiment n'importe quoi. » Puis réfléchit et ajoute : « Ce match, c'est un peu l'histoire de ma vie, pour l'instant. Tu n'es pas loin de tomber, mais à l'arrivée, tu vas chercher quelque chose. Pour dire la vérité, au début du cinquième set, j'ai pensé à mon père. Il m'a toujours inculqué de ne jamais rien lâcher. Je le voyais en tribune, et j'avais aussi sa voix intérieure dans ma tête qui me disait : "Vas-y... continue... n'abandonne pas... pas maintenant..." » Ce soir-là, la France du tennis reste tard devant sa télé, elle vient de se découvrir une graine de grand champion.

L'heure tourne, le soleil décline doucement sur les courts qui se vident petit à petit. Dans une demi-heure, Arthur retrouve quelques amis et un ou deux membres de son staff pour dîner dans un restaurant de plage de La Grande Motte. L'occasion d'évoquer une autre de ses passions, avec le football : la gastronomie. « J'aime bien les restaurants étoilés, la cuisine un peu élaborée, les bonnes choses. Du coup, je fais attention parce que ça n'est pas très bon pour le tennis. » Dès qu'il a le temps, c'est-à-dire pas souvent, il cuisine aussi. Pour lui, sa famille ou ses potes. Du saumon en papillote et, à l'en croire, un marbré chocolat-poire « magnifique ». Ce soir, plus simplement, ce sera du poisson grillé – pas de blague, les grosses échéances vont vite arriver.

Il est temps de se quitter. Sur le parking du club, avant de partir, je lui demande de fermer les yeux trois secondes et de s'imaginer dans trois ou quatre ans. Comment se voit-il ? Comment se rêve-t-il ? Lorsqu'il les ouvre à nouveau, la réponse fuse, franche et directe : « Je veux remporter un tournoi du Grand Chelem, c'est certain. » Dans le milieu du tennis français, d'habitude si policé et *low profile*, une telle sincérité détonne. Qui s'en plaindra ? Certainement pas Yannick Noah. □

LE MONDE DE CECIL BEATON *selon lui*

Connu pour ses images ultra sophistiquées, le photographe anglais le plus stylé du XXe siècle n'a jamais cherché à capturer le réel, mais à le mettre en scène dans une version élégante. À Londres, la National Portrait Gallery lui consacre une rétrospective.

Par Rémy Pasquier

Worldly Colour (Charles James evening dresses), **1948.**

THE CECIL BEATON STUDIO ARCHIVE

C'est ce qu'on appelle un retour en majesté. Immense photographe des années 1930 et 1940, Cecil Beaton revient au sein de la prestigieuse National Portrait Gallery avec une fastueuse exposition : « Cecil Beaton's Fashionable World ». Une plongée dans l'univers visuel d'un photographe dont la particularité aura été d'avoir peu utilisé la spontanéité d'une situation, pas très adepte de la photo « sur le vif ».

Pour Beaton, la réalité avait toujours besoin d'un peu d'épate, de lumière finement placée et d'une pincée de mise en scène. Chaque portrait, il le transformait en une scène de théâtre. Le naturel chez lui sera rarement au premier plan, au contraire du style, du glamour et de l'élégance. Ce dandy perfectionniste a photographié tout ce que le XXe siècle comptait de célébrités, d'aristocrates et de silhouettes à sublimer. Pendant près de cinquante ans, Beaton a transformé la photographie en un art du contrôle, avec une règle qu'il appliquera souvent : ne jamais montrer les choses comme elles sont, mais plutôt comme elles devraient être.

Né en 1904 à Londres, il est de ces photographes qui a aussi bien conquis les salons mondains que les studios. Collaborateur de magazines tels que *Vogue* dès les années 1920, puis *Vanity Fair* ensuite, Beaton est le portraitiste attitré de la haute société anglaise, des stars hollywoodiennes et, cerise sur le gâteau, de la famille royale de Buckingham. Il photographie la mode, les couronnements et les actrices avec la même obsession : faire de chaque image un tableau. Beaton ne capture pas, il compose. Il ne documente pas nécessairement, il stylise et peint le glamour.

Statues en mouvement

Dans « Fashionable World », ses clichés les plus emblématiques se déploient tel un bal visuel. On y croise les grands noms de l'époque : stars de cinéma au sommet comme Liz Taylor et Audrey Hepburn, figures de l'aristocratie, mondains ou encore muse d'un soir. Son univers est souvent fait de robes somptueuses, de regards lointains, de fonds peints à la main et de silhouettes qui flottent entre deux époques, drapées d'élégance. La mode en particulier est, chez lui, un langage comme une atmosphère. Et lorsqu'il photographie les spectaculaires créations de Charles James, immense couturier de son temps, il s'en empare avec une intensité rare. Les robes sculpturales de James, parfois importables, deviennent sous l'objectif de Beaton de véritables œuvres d'art en mouvement. Il en capte les volumes et les éclats dans une mise en scène léchée, comme des statues prêtes à danser.

On célèbre dans cet événement non seulement un immense photographe, mais aussi un architecte des rêves. Beaton a inventé un monde à part, peuplé de taffetas, de regards en coin, d'aristocrates parfaitement peignés et de stars immortelles. Il nous rappelle que le style et la mode, poussés à ce point de précision, peuvent devenir vérité.

« Cecil Beaton's Fashionable World », du 9 octobre 2025 au 11 janvier 2026, à la National Portrait Gallery, Londres.

Elizabeth Taylor, 1955.

At the Tuxedo Ball (Nancy Harris),
New York, **1946.**

Cecil Beaton, London, circa **1935.**

THE CONDE NAST ARCHIVE, THE CECIL BEATON STUDIO ARCHIVE

***Princess Emeline De Broglie, London,* 1928.**

THE CECIL BEATON STUDIO ARCHIVE, THE CONDE NAST ARCHIVE

Best Invitation of the Season (Nina De Voe in ball gown by Balmain), New York, **1951.**

317 KODAK — SAFETY — FILM 22

Audrey Hepburn in costume for
My Fair Lady, ***London,*** **1963.**

***The Second Age of Beauty is Glamour (suit by Hartnell), London,* 1946.**

THE CECIL BEATON ARCHIVE, THE CONDE NAST ARCHIVE

ŒIL DU TIGRE

Tahar Rahim, photographié par Yann Stofer à Paris, en juillet dernier.

«MON CINÉMA À MOI»

par *Tahar Rahim*

Réputé pour son jeu intense et habité, l'acteur d'*Alpha* livre à Ollivier Pourriol les coulisses de ses performances physiques extrêmes. Et visionne en accéléré quelques-uns des films de sa vie. Photographie Yann Stofer

Tahar Rahim est un caméléon. Il y a un an, je le rencontrais pour la couverture de *Vanity Fair*, à l'occasion de la sortie de *Monsieur Aznavour*, film pour lequel il s'était métamorphosé en chanteur, adoptant les postures et le phrasé du grand Charles. Pour *Désigné coupable* (Kevin Macdonald, 2021) où il jouait un prisonnier de Guantánamo, il avait perdu dix kilos et s'était soumis à un régime d'isolement proche de la torture. Il me racontait déjà, à l'époque, le soin quasi-obsessionnel qu'il mettait pour entrer dans la partie physique de ses personnages.

À l'occasion de la sortie d'*Alpha*, le dernier film de Julia Ducournau, sur les écrans depuis le 20 août, pour lequel il a pris le risque de la maigreur extrême, je lui demande de creuser la question de ce rapport si singulier qu'il entretient avec son corps, le jeu et, plus généralement, le cinéma. Son cinéma. Celui qui lui a donné l'envie de faire ce métier.

Cette fois, nous nous sommes retrouvés au Jardin de Verre by Locke, un bar d'hôtel discret dans le cinquième arrondissement de Paris. Un café et une citronnade. La masterclass peut commencer.

Dans *Alpha*, de Julia Ducournau, vous incarnez Amin, un toxicomane séropositif. Comment vous êtes-vous préparé ?

Pour commencer, j'ai perdu plus de vingt kilos, entre vingt et un et vingt-trois, je ne sais plus. À la fin, je pesais cinquante-trois kilos. J'ai mis quatre mois à arriver à ce poids. Julia ne m'a pas demandé d'aller aussi loin, bien sûr, mais j'en ai eu besoin. Amin est un usager de la seringue au dernier degré. Son apparence physique, c'est la porte d'entrée du film. Vu ce qu'il est et ce qu'il a traversé, il ne fallait pas se rater.

Vous avez besoin de souffrir pour entrer complètement dans un rôle ?

Ce n'est pas forcément une envie de souffrance, plutôt une discipline. En perdant des kilos, j'espérais pouvoir toucher la partie vide, le manque que les toxicomanes comblent par la drogue. Je pensais que ça allait passer par la faim. Mais la faim, à un moment, elle disparaît. Sans m'en apercevoir, j'ai quand même fini par développer moi aussi une forme d'addiction. Je suivais un régime particulier, très précis : des cycles de trois jours avec seulement des protéines et des légumes à des heures précises, rien le matin et pas de fruits... Je pourrais écrire un livre sur la redécouverte de la banane, quand j'y ai eu droit à nouveau. Comme j'avais des fringales le soir, la nutritionniste m'a autorisé à manger des tomates cerises et des pistaches, à un certain grammage. J'étais comme un drogué. Il m'arrivait de sortir le soir à la recherche de mes pistaches. J'avais mon rituel : je les coupais en deux. Même chose pour les tomates cerises.

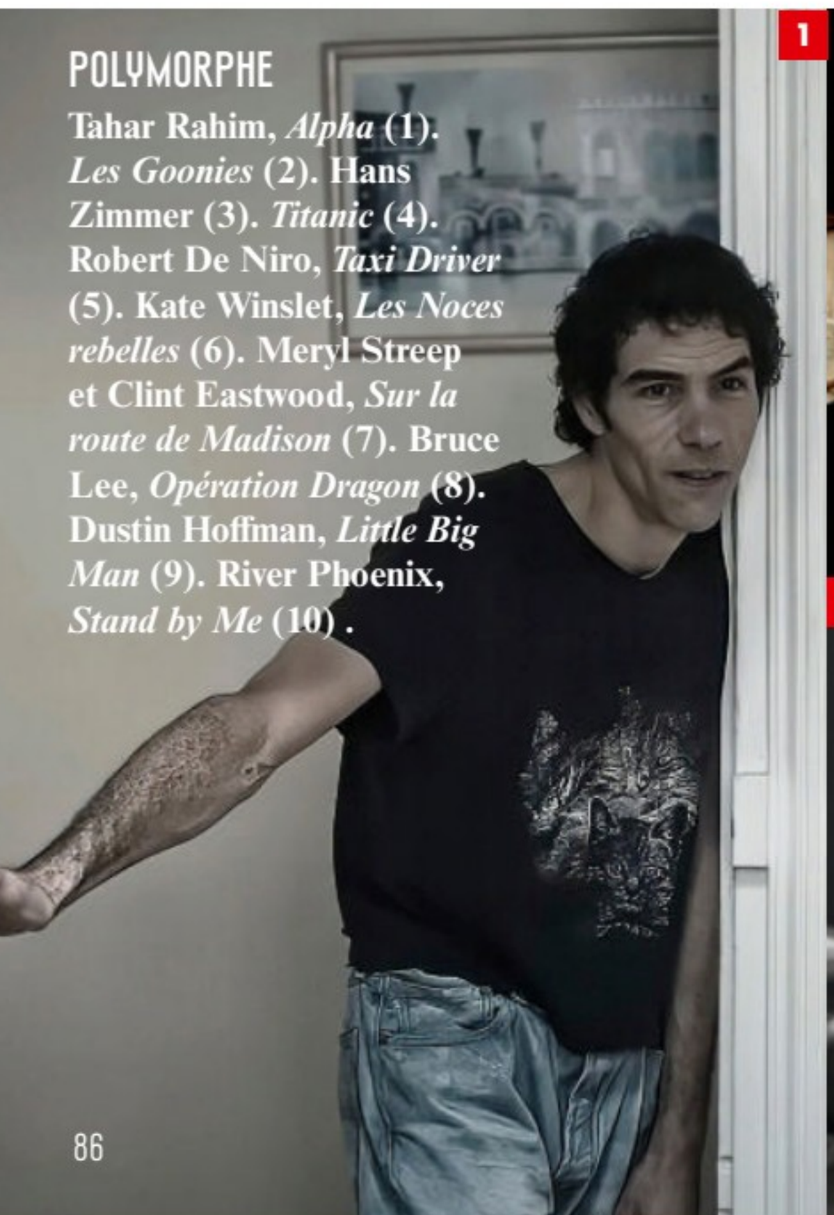
Vous suivez une méthode pour préparer un film ?

Pas vraiment. Pour m'inspirer, je pioche un peu partout. Chaque film impose sa méthode. Si on cherche à composer des choses quand ça n'est pas nécessaire, ça

COLUMBIA PICTURES/WARNER BROS./20TH CENTURY FOX LICENSING/DREAMWORKS/COURTESY EVERETT COLLECTION

POLYMORPHE

Tahar Rahim, *Alpha* (1). *Les Goonies* (2). Hans Zimmer (3). *Titanic* (4). Robert De Niro, *Taxi Driver* (5). Kate Winslet, *Les Noces rebelles* (6). Meryl Streep et Clint Eastwood, *Sur la route de Madison* (7). Bruce Lee, *Opération Dragon* (8). Dustin Hoffman, *Little Big Man* (9). River Phoenix, *Stand by Me* (10) .



peut créer une dissonance. Il faut faire attention. Pour *Alpha*, j'ai approché l'association Gaïa, qui vient en aide aux toxicomanes et se préoccupe de leur réinsertion, avec l'aide d'anciens addicts. Je leur ai demandé l'autorisation de filmer leurs visages, j'ai interviewé pendant des heures celui qui s'occupait de moi, j'ai passé aussi mon « examen de shoot » pour être crédible dans les gestes avec le matériel. Le plus important, c'est de saisir la physicalité : les postures, la raideur dans le cou. Comme les muscles s'atrophient, le poids de la tête courbe la silhouette. Il y a aussi cette manière de regarder à côté, d'être tout le temps à l'affût.

Et pendant le tournage ?

Avant, j'avais besoin d'écouter de la musique pour me concentrer. C'était souvent de la musique de film, Howard Shore, Hans Zimmer, John Williams. Les BO de *Kill Bill* ou de *Snatch* m'ont aussi beaucoup servi. Jusqu'au jour où je me suis dit qu'il valait mieux m'en passer, ne pas compter dessus. Maintenant, je rentre juste dans ma tête. Même chose pour les films. J'avais l'habitude d'en revoir pour me préparer, et puis je me suis dit que c'était un piège. Tout est une histoire d'impression. Je craignais justement d'imprimer ce que je voyais inconsciemment, et donc de répéter des choses déjà vues. Il faut être capable de créer ses propres personnages sans imiter. Le jeu, c'est aussi de s'adapter à l'univers d'un ou d'une cinéaste, en voyant ses films, et en essayant de comprendre le personnage au plus profond afin de mieux l'intégrer dans cet univers.

« POUR LES PISTACHES, J'AVAIS MON RITUEL : JE LES COUPAIS EN DEUX. »

TAHAR RAHIM

Vous faites ça tout seul ?

Parfois oui, et parfois je travaille avec une psy, toujours la même. Elle retourne des pierres. On se pose des questions à partir du scénario, qu'elle lit aussi, sauf si c'est ultra confidentiel. Je me fais un dossier, j'ai des notes sur mon téléphone. Pour *Prisoner*, la série que je viens de tourner et où je joue un tueur à gages, je les ai même traduites et données au *showrunner* pour que l'on puisse discuter du rôle ensemble. Ça permet aussi d'avoir plus d'indulgence envers mes personnages, surtout quand je joue des criminels ou des gens tordus, comme dans *Le Serpent*, la série diffusée cet été sur France 2. Au départ, c'est un enfant qui a vécu des choses horribles. Sa mère lui faisait un nœud au sexe parce qu'il faisait pipi au lit. Son père le rejetait et était absent. Après, il a fait son choix entre le bien et le mal. Ça n'excuse pas ses actes mais ça aide de savoir ça. Pour *Les Misérables*, où Fred Cavayé m'a confié le rôle de Javert, on est parti du fait que Javert a été abandonné par sa mère, et on a essayé de le rendre moins binaire, moins « romanesque ». Au fond, c'est pour moi le personnage le plus complexe du roman de Victor Hugo. Il n'est pas si zélé que ça. C'est un misérable lui aussi. Ce sont tous des misérables qui veulent sortir de leur condition, et lui va se libérer en se tuant. J'ai besoin de tout comprendre de qui je vais jouer avant de m'en affranchir et de m'amuser.

Et pour *Alpha* ?

Je ne sais pas si c'est grâce à cette manière de me préparer, mais dès la première prise avec Julia, ça a fait clac, comme du Lego. On s'est tout de suite compris. ↠

6

7

8

9
10

Si un film pouvait être un corps, ce serait celui-ci. Il est d'une profondeur presque métaphysique, plein de strates et de fantômes, avec une forme et un rythme qui, intuitivement, se rapprochent des boucles mélodiques de Beethoven. Ce n'est pas un film de genre. Il utilise les codes visuels, la tension du genre, mais au fond, c'est un drame familial, avec une dimension émotionnelle avant tout.

Puisque l'on parle d'émotions, vous vous souvenez de vos premières émotions de cinéma ?

Les Goonies ! Cette bande de copains qui part à l'aventure, j'étais avec eux, j'y croyais comme seul un enfant peut y croire. Les meilleurs films pour enfants, c'est vraiment dans les années 1980, avec toute la saga *Star Wars, E.T., L'Histoire sans fin, La Folle journée de Ferris Bueller*... Il y a aussi ce film que j'ai aimé voir et revoir, qui a très bien vieilli et me renvoie à mon enfance : *Stand by Me*. Des gamins qui vont s'éclater en forêt, comme on faisait avec mes potes quand on arrachait un bout de grillage pour aller faire un barbecue dans les bois. River Phoenix part avec ses copains à la recherche du corps d'un gamin disparu depuis trois jours, et devient un demi-adulte. C'est un film tellement puissant et triste, qui dit qu'on a beau fuir les adultes, on est toujours rattrapé par leur monde. Ou Dustin Hoffman qui joue un indien dans *Little Big Man* : « Aujourd'hui, c'est un beau jour pour mourir. » C'est le seul film que je me passe en version française. Je l'ai découvert enfant, en VF, et c'est cette voix-là qui ravive les émotions de l'époque. Plus tard, quand je suis ado, vers 16-17 ans, je découvre le Nouvel Hollywood. Je me prends *Taxi Driver* en pleine figure, avec De Niro. Tout me marque : le regard dans le rétroviseur, sa démarche, le couloir à la fin où il marche en sang. Quelle folie ce film, quand on y pense : l'histoire d'un raciste aux tendances suicidaires que la société américaine parvient malgré tout à célébrer et transformer en héros.

« ÇA PEUT PARAÎTRE BIZARRE, MAIS LE VRAI HÉROS DE MON ENFANCE, C'EST BRUCE LEE. »

TAHAR RAHIM

C'était très loin de votre univers...

Oui et non. Je m'identifiais aux personnages de ce cinéma-là, alors que dans le cinéma français, non. Il y a aussi *Titanic*, qui est un immense film. J'avais 17 ans et je me souviens qu'avec les copains, on était touchés, presque émus, de voir à un moment deux figurants dire deux phrases en arabe au milieu d'un naufrage. C'est à la fois ironique et révélateur: on était heureux d'un rien, parce que ce rien était tout ce que l'on avait. Alors qu'on se reconnaissait dans le Nouvel Hollywood, les histoires de quartiers, d'immigrés, avec les visages d'Al Pacino, de Bob De Niro...

Il y a un visage qui vous a inspiré particulièrement ?

Ça peut paraître bizarre, mais à la réflexion, le vrai héros de mon enfance, celui qui m'a porté vers ce que je fais aujourd'hui, avec l'idée de me dépasser de manière quasi religieuse pour un rôle, c'est Bruce Lee. Un justicier ancré dans le réel, qui voulait venger les siens, un symbole de révolte et de réussite dans un monde où la représentation ethnique et sociale de ses semblables n'existait presque pas, ou de façon humiliante. Il a inventé un héros asiatique, capable d'incarner toutes les minorités en brisant les codes hollywoodiens. Pour nous, c'était un super-héros. Cela en fait aussi un héros pour moi en tant qu'homme, au-delà du cinéma. Enfant, évidemment, je n'avais pas conscience de ces enjeux, mais je suis persuadé que ça s'est inscrit inconsciemment en moi. En termes de cinéma pur, Bruce Lee, c'est phénoménal. En avance sur son temps, artistiquement très fort, avec évidemment la révolution du réalisme de l'action et des chorégraphies de combat, la démocratisation du kung-fu, mais aussi des moments de pure beauté, comme la scène du combat final dans la salle des miroirs dans *Opération Dragon*.

C'est un idéal un peu martial, non ? Vous avez surtout des héros masculins ?

Pour le dépassement de soi, peut-être... Ça aide à se projeter lorsque l'on est enfant. Mais en grandissant et en se lançant dans le métier d'acteur, j'ai découvert mes héroïnes. J'aime tout de Meryl Streep. La scène où ils se disent au revoir dans le film de Clint Eastwood, *Sur la route de Madison*. La scène du tribunal avec Dustin Hoffman dans *Kramer contre Kramer*. J'adore aussi Kate Winslet et Cate Blanchett, qui sont pour moi ses héritières. Ce que fait Kate Winslet dans *Les Noces rebelles*, de Sam Mendes, avec DiCaprio... Je pense à cette scène où elle est à la fenêtre, elle se retourne et lui dit : « J'ai avorté. » Son regard juste avant, il n'y a plus rien dans ses yeux pour ce mec. Plus rien, ni compassion, ni amour, même pas de haine. C'est extraordinaire. Il y a aussi Ellen Burstyn dans *Requiem for a Dream*, de Darren Aronofsky. Elle joue l'addiction d'une manière inouïe, ses moments de folie dans le métro, quand elle voit son frigo qui bouge... Et puis Jodie Comer, dans ce film de Ridley Scott, *Le Dernier duel*. Une histoire terrible de viol, avec trois points de vue : celui du violeur (Adam Driver), du mari (Matt Damon) et de la femme violée. On voit trois fois la scène du baiser, et les trois baisers sont si différents. Je ne sais pas comment dire... C'est comme si elle était parvenue à être trois actrices différentes dans le même film.

Ça n'a pas été trop dur de sortir d'*Alpha* et d'enchaîner avec le tournage suivant ?

Si. J'ai dû reprendre quinze kilos de muscle. Changement complet de régime : viande, féculents, pain, deux heures de sport par jour, pour tourner cette série, *Prisoner*, écrite par Matt Charman. Cinq mois de tournage. Je viens de finir. □

YANN STOFER

EN ÉQUILIBRE

« Après *Alpha*, j'ai dû reprendre quinze kilos de muscle pour la série *Prisoner*. »

ENSEMBLE
LOUIS VUITTON

Kathy Bates l'affranchie

Qu'est-ce qui fait courir Kathy? Dans la série *Matlock*, Kathy Bates signe une performance magistrale, taillée dans l'intelligence et l'instinct. À 76 ans, et trente ans après *Misery*, l'actrice n'a jamais été aussi juste. Ni aussi libre.

Texte David Canfield Photographie Norman Jean Roy
Stylisme Deborah Afshani

DIAMANT SUR CANAPÉ

Entourée de ses trophées, l'actrice Kathy Bates pose pour Norman Jean Roy, en mars dernier, dans sa maison de Los Angeles.

CHEMISE **ANNE FONTAINE**
CHAUSSURES **ROGER VIVIER**
BIJOUX **POMELLATO**

t voici Bruce ! » La guide ne manque pas de s'extasier devant la réplique grandeur nature du requin des *Dents de la Mer*, exposé dans le musée du cinéma créé par l'Académie des Oscars à Los Angeles. En cinéphile, Kathy Bates apprécie.

Dans la galerie suivante apparaît le mot de Zoetrope, du nom des studios autrefois possédés par Francis Ford Coppola. « C'est là que nous avons tourné *Misery* », me glisse l'actrice en poursuivant son chemin. En un peu plus d'une heure, la visite guidée passe en revue cent trente ans d'histoire du septième art, et bien qu'elle ne soit pas le genre de femme à le crier sur les toits, Kathy Bates y joue un rôle non négligeable. Elle a remporté l'Oscar de la meilleure actrice pour *Misery* en 1991, à l'âge de 42 ans, et s'est retrouvée dans d'innombrables autres films oscarisés ou nommés depuis. Des objets et documents de ses films jalonnent les collections du musée, ce qui nous offre un prétexte de plus pour baguenauder. Kathy Bates s'émerveille devant un extrait d'*Un Américain à Paris* : « Il faut que je le revoie à la maison. » Enjouée, elle invite les visiteurs qui passent à s'arrêter pour écouter notre guide : « Venez entendre ce qu'elle a à dire ! » Et devant une sélection de films des années 1920 patiemment restaurés en couleur pour la première fois, elle reste bouche bée, semblant vivre une véritable expérience spirituelle à mesure que la bobine se déroule.

Ce monde a nourri ses rêves d'enfant, et elle y a peu à peu planté ses racines. Née à Memphis, cadette de trois filles, elle a été élevée par des parents bien plus âgés que ceux de ses copines (son père, ingénieur, est né en 1900). Déterminée à faire une carrière d'actrice, elle s'est installé à New York à l'âge de 21 ans, pour s'imposer vite à Broadway, avant d'entreprendre un virage hollywoodien. Un demi-siècle plus tard, elle n'est rien moins qu'une légende vivante du cinéma, offrant son sourire chaleureux aux passants qui la reconnaissent.

Nous entrons maintenant dans le David Geffen Theater, en hommage au grand producteur hollywoodien des décennies 1980 et 1990 : une salle de cinéma d'environ mille places. L'actrice a passé neuf ans au comité de direction de l'Ampas, l'Académie des arts et des sciences du cinéma, et à ce jour, elle fait de son mieux pour visionner tous les films sélectionnés aux Oscars. Elle cuisine notre guide sur la qualité de la projection de la salle, et le programme des films qu'on y joue en semaine.

Dernière danse

Deuxième acte au Fanny's, le restaurant du musée. D'abord, Kathy prend le temps d'étudier la carte. Le lieu est connu pour servir de fameux burgers. Lorsque le serveur approche pour prendre sa commande – « saignant avec des oignons frits et des frites » – elle lui demande son prénom. « Joe », répond-il, conscient de la star qu'il a en face de lui. Dans un élan de confiance, Joe lui dit combien il a été heureux de la voir remporter un Critics' Choice Award la semaine précédente. Il a même posté une photo d'elle avec son trophée sur Instagram. Avec sa copine, dit-il, ils adorent *Matlock*, diffusée pour l'heure en streaming uniquement sur les plateformes américaines, en attendant peut-être une diffusion française. Le visage de l'actrice s'éclaire : « La série est sympa, pas vrai ? »

Grâce à *Matlock*, dont l'action se situe dans un prestigieux cabinet d'avocats new-yorkais, l'actrice connaît un retour en grâce. En 2023, au moment de signer pour cette série commandée par la chaîne CBS, elle se sent alors « invisible » et envisage même de mettre un terme à sa carrière. Les opportunités sont devenues plus rares, elle songe à vendre sa maison et à quitter Los Angeles.

Juste avant le Covid, Kathy Bates vient de décrocher son premier rôle à Broadway depuis près de quarante ans. Le producteur Scott Rudin souhaite monter une adaptation de la pièce *Becky Nurse of Salem*, de l'autrice Sarah Ruhl, mais une querelle entre Rudin et l'agent de la dramaturge aura raison du projet. « Le pire, c'est qu'à cause de ça, j'ai loupé les 75 ans de Joni Mitchell pour une réunion avec Scott. J'aurais largement préféré être allée chez Joni, au lieu de ça, je me suis retrouvée avec ce mec-là. » À l'époque, la pièce lui apparaît comme sa planche de salut pour faire un retour au théâtre. Le ratage du projet est un véritable effondrement pour elle : « Ça m'a dévastée physiquement. Et jusqu'à aujourd'hui, Scott Rudin ne m'a même pas passé un coup de téléphone. » (Après des accusations de harcèlement professionnel et de mauvais traitement, Scott Rudin a annoncé se mettre en retrait de la production théâtrale.)

Comme beaucoup de ses contemporains, l'actrice se sent isolée pendant la pandémie. La mauvaise expérience qu'elle vit sur un film dont elle refuse de dévoiler le nom achève de la décourager. C'est alors qu'elle reçoit le pilote de *Matlock*, écrit par Jennie Snyder Urman, qui s'inspire (très) librement de la série originale du même nom datant des années 1980, avec Andy Griffith dans le rôle-titre. Au début, elle n'est pas franchement convaincue. Le premier épisode raconte l'histoire d'une avocate septuagénaire, Madeline « Matty » Matlock, qui use de son charme pour reprendre du service dans un cabinet en vue. On finit par lui confier un dossier et à force de potasser, Matty permet à son équipe d'emporter une victoire inespérée. Jusque-là, rien de bien révolutionnaire. C'est compter sans l'incroyable twist des scènes finales que nous ne révèlerons pas ici.

Au fil des épisodes, la série se transforme en véritable démonstration du talent de Kathy Bates, qui y dévoile toute sa palette d'actrice hors norme. À son sujet, le producteur exécutif Eric Christian Olsen est intarissable : « On a l'impression qu'elle absorbe tout l'oxygène de la pièce, tout devient immobile. C'est comme avant un orage, le lieu où elle apparaît se charge d'électricité. » Dès sa sortie, *Matlock* cartonne et séduit en moyenne 16 millions de téléspectateurs par épisode. Kathy Bates renaît devant les yeux du public. Au moment de l'avant-première, elle déclare au *New York Times* que *Matlock* sera sa « dernière danse », provoquant une déferlante de déclarations d'amour. « Moi, je me disais : "Eh oh, vous étiez où quand j'étais toute

seule sur mon canapé ?" » rétorque-t-elle en gloussant. Si elle est revenue sur cette idée saugrenue de retraite stricto sensu, Bates maintient tout de même que *Matlock* ressemble fort à son ultime tour de piste : « J'ai l'impression que ce sera la dernière chose que je vais tourner. Mais j'espère que *Matlock* continuera encore plusieurs années. Vraiment. »

Si Kathy Bates devait d'aventure tirer sa révérence, la série aura eu le mérite de lui offrir une splendide saison des récompenses. Les Critics' Choice Awards sont habituellement une rampe de lancement pour les films en course aux Oscars. Il est donc assez rare que la meilleure actrice dans une série dramatique vole la vedette à la catégorie reine. Pourtant, lorsque Kathy Bates monte sur scène ce soir-là, la salle lui réserve une standing ovation. Dans l'assistance qui lui fait un triomphe, des acteurs et actrices avec lesquels elle a partagé l'affiche – de Colin Farrell, avec lequel elle a joué dans *American Outlaws*, à Nicole Kidman, avec qui elle a tourné *Les Dessous de la famille* l'année dernière.

chemin". » Lorsqu'elle tourne *Misery*, elle a déjà décroché une nomination aux Tony Awards pour ses nombreuses pièces à Broadway. Mais sa performance culte dans le rôle de l'infirmière Annie Wilkes fait d'elle une star un peu atypique dans le paysage hollywoodien. « J'avais 40 ans, et je me sentais en pleine maîtrise de mes moyens. Je me sentais puissante. » Avec James Caan (décédé en 2022), son partenaire à l'écran, la relation n'est pas des plus sereines : il n'apprécie pas la préparation rigoureuse de Kathy Bates, les longues répétitions qui lui viennent des planches, et ne se prive pas de le faire savoir. « James – paix à son âme – avait pas mal de problèmes dans sa vie. Et il a fini par s'excuser. Avant sa mort, nous nous étions rabibochés. J'étais à ses funérailles et son assistant m'a dit que James aurait aimé que l'on se connaisse mieux. J'étais touchée. »

Kathy Bates bat la campagne des Oscars avec *Misery*. Un triomphe. Puis attend son prochain grand rôle, mais rien ne vient. « C'était le désert. Il y a eu

terme ». Dans l'un de ses rôles préférés post-*Misery* – elle préfère ne pas révéler le nom du film – elle tourne une rare scène de baiser romantique. Coupée au montage. Un affront qui a encore du mal à passer aujourd'hui. Un an après *Misery*, elle est à l'affiche du film d'aventures *En Liberté dans les champs du Seigneur*, dans lequel elle joue l'épouse d'Aidan Quinn. En pleine tournée promo outre-Manche, un journaliste demande à Quinn, alors que Kathy se trouve juste à côté : « Vous êtes bel homme, est-ce que vous trouvez crédible que vous soyez marié à Kathy ? » Mortifiée, l'actrice comprend immédiatement la tonalité de l'article à paraître : « Je me suis réfugiée à l'étage, j'ai fermé la porte et j'ai pleuré comme une enfant », avoue-t-elle. On lui conseille de s'endurcir, mais la coupe est pleine : « Je suis montée dans le premier avion pour les États-Unis, un Virgin Airlines. J'ai pris un magazine qui traînait là. En couverture, il y avait *Frankie et Johnny*. » Avec la très glamour Michelle Pfeiffer dans le rôle qu'on lui avait refusé un an plus tôt.

« C'est une légende. Elle a une résilience à toute épreuve, j'aime tout ce qu'elle représente.» NICOLE KIDMAN

« C'est une légende, me déclare Nicole Kidman. Elle a une résilience à toute épreuve, j'aime tout ce qu'elle représente. Son histoire est extraordinaire. » Kathy Bates met quelques jours à se remettre de tous ces torrents d'amour. « C'est la consécration d'une carrière qui ne s'est pas toujours jouée parmi les beautiful people et les acteurs bankables à Ibiza, vous voyez ce que je veux dire ? Ça n'a pas été un long fleuve tranquille », me confie-t-elle, tandis que nos plats arrivent. Elle marque un temps et baisse le regard vers son très copieux burger : « Je ne sais même pas comment je vais réussir à mettre ça dans ma bouche. »

Jurons célèbres

Le temps d'avaler nos calories respectives et nous reprenons le fil de notre entretien : « J'ai l'impression que notre conversation est un peu à l'image de ma carrière. Ma nièce Linda appelle ça "se perdre sur le bon

toute une période où je ne savais pas ce que j'allais faire après. » Comment l'expliquer ? La raison la plus tristement évidente est qu'elle ne correspond pas aux canons de beauté hollywoodiens. Lors de l'une de ses premières interviews après *Misery*, un journaliste lui lâche : « Vous n'êtes pas vraiment Michelle Pfeiffer ! » À la même époque, Garry Marshall refuse de la faire jouer dans *Frankie et Johnny* et lui préfère Michelle Pfeiffer pour donner la réplique à Al Pacino, alors que c'est Kathy Bates qui a créé le personnage de Frankie pour la scène, avec le succès extraordinaire que l'on connaît. « Il ne voulait pas prendre le risque que l'on me voie embrasser un homme à l'écran. Moi qui embrasse un homme, ça n'était pas romantique. » Comment réagit-elle en entendant ça ? « Vous savez, on me l'a sorti tellement de fois... »

Des années après avoir quitté son Tennessee natal, elle apprend que son père a dit à son professeur de théâtre qu'elle n'était pas « attirante au sens habituel du

L'actrice se bâtit une filmographie éclectique, devenant une star adorée, bien que la plupart du temps cantonnée aux seconds rôles. Alfre Woodard, elle-même déjà nommée aux Oscars, rencontre Kathy Bates à Broadway dans les années 1980. « On nous voyait toutes les deux comme la bonne copine, la voisine, ou la foldingue – jamais un personnage au centre du cadre. Le centre, généralement, c'était pour les filles blanches et faméliques », assène-t-elle avec une franchise qui force le respect. Elle observe, admirative, son amie conquérir une *fanbase* aussi vaste que fidèle, malgré les fréquents refus qu'elle essuie. « Son succès, elle ne le doit pas à une compagnie de production, ni à un studio, ni à un réalisateur. Le public est heureux lorsqu'il la voit, les gens reconnaissent quelque chose en elle. Ils sont touchés par son talent. Elle est aimée par des gens normaux, partout dans le monde. » Hollywood ? « Je ne m'y sens pas très à l'aise, dit Kathy Bates. Je n'ai jamais l'impression d'y avoir eu ma place, mais ce →

MAQUILLAGE STEPHEN SOLLITTO COIFFURE MARCUS FRANCIS TAILORING SUSIE KOURINIAN SHOOTÉ SUR SITE PAR PREISS CREATIVE

n'est pas grave. Je les vois s'en aller, avec le vent qui les pousse dans leurs belles robes de soirée. » Et aujourd'hui ? « L'heure de la revanche a sonné, dit-elle avec un air faussement maléfique. "Alors Miss Monde, tu as fait une belle carrière jusqu'à tes 40 ans et maintenant, plus personne ne t'appelle ? Pauvre de toi !" » Sa phrase est sortie comme ça, d'un coup d'un seul, un rien plus amère et vengeresse qu'elle ne l'aurait souhaité, on le sent bien. Mais elle dit vrai : Kathy Bates est aujourd'hui au sommet de sa liberté. Elle tonne, jure, mais sait aussi se montrer douce et chaleureuse. « Parfois, je me dis : "Non, tu ne peux pas dire ça", mais tout de suite après, je me rattrape. Merde, j'ai 76 ans, pourquoi est-ce que je ne le dirai pas ? »

Sur les tournages, ses jurons demeurent célèbres auprès de toute l'équipe technique. « Souvent, me raconte Alexander Payne, qui l'a dirigée dans *Monsieur Schmidt*, elle me voyait approcher pour lui donner des consignes entre les prises et me lançait : "Qu'est-ce que tu veux, petit connard ?" Je m'efforçais de faire les commentaires les plus concis possible. Dès la prise suivante, je l'observais intégrer ce que je venais de lui dire comme une machinerie ultra précise. J'étais scotché de voir comment mes petites indications avaient influencé son jeu. »

Pour *Monsieur Schmidt*, Kathy Bates se met à nu – au sens propre du terme. Elle y joue Roberta Hertzel, une femme excentrique qui fait du gringue à Jack Nicholson, le veuf dépressif qui donne son nom au film, le tout dans un Jacuzzi. « Moi, j'étais en surpoids et je ne voulais pas être nue, explique-t-elle. Mes seins étaient énormes, et c'était un problème, parce qu'ils flottaient à la surface. Ce n'était pas un moment facile : j'étais dans le Jacuzzi avec Jack, hyper détendu, qui me parlait de ses peintures de gorilles ou de Winston Churchill. Il n'arrêtait pas. Alors que moi, je m'étais envoyé un Cosmopolitan ou deux juste avant – il fallait vraiment que je me détende. »

Quels que soient les obstacles sur sa route, Kathy Bates se donne toujours à fond. « Je me souviens qu'un soir, elle m'a appelé pour me demander si elle pouvait changer un mot, elle m'a aussi renvoyé mon script où elle avait corrigé les coquilles », se remémore Alexander Payne. Un sens du détail confirmé par Snyder Urman, la showrunneuse de *Matlock* : « Elle relit le script après mes retouches et me donne ses retours. S'il y a une fausse note dans le script, croyez-moi, elle ne la rate pas. »

Besoin d'argent

À la fin des années 1990, Kathy Bates est nommée aux Oscars pour la seconde fois grâce à son rôle dans *Primary Colors*, de Mike Nichols (1998), film inspiré de la campagne de Bill Clinton, pour lequel elle aide à chorégraphier une scène-clé autour d'un test de paternité. Un an plus tôt, dans *Titanic*, elle incarne Molly Brown, femme du monde qui n'épouse pas tous les codes de la haute bourgeoisie américaine qu'elle fréquente, et encourage Rose à vivre pleinement sa vie, devinant le bouillonnement et le conflit intérieur de la jeune femme. Pour la scène du canot où Rose rejoint sa mère, avant de décider finalement de rester sur le paquebot, Kate Winslet lui a demandé conseil. « Je lui ai donné quelques pistes, se souvient Kathy Bates. Après un temps de réflexion, je lui ai indiqué que cette scène, c'était la première et la dernière fois que Rose voyait sa famille sous son véritable jour. »

À la même époque, elle se lance dans la réalisation et obtient même une nomination aux Emmy Awards en 1999 pour son téléfilm, *Dash and Lilly*. Elle est également l'une des réalisatrices régulières des premières saisons de *Six Feet Under*, la série créée par Alan Ball. Mais sa carrière prometteuse derrière la caméra s'effondre avec le diagnostic de cancer des ovaires qui tombe en 2003. « Tout a changé pour moi. Je me suis arrêtée toute l'année. Ensuite, j'avais besoin de sous et je ne gagnais pas assez en réalisant. » En 2012, nouveau coup dur : on lui détecte un cancer du sein, pour lequel elle doit subir une double mastectomie. Seule lueur d'optimisme dans cette époque sombre ? « J'ai perdu six kilos, trois kilos dans chaque sein. »

Après vingt ans passés loin de l'objectif de la caméra, elle compte renouer avec la réalisation dans la saison 2 de *Matlock*, ce qui la fait déjà beaucoup cogiter. « Je n'ai jamais vu une énergie pareille », plaisante Sam Anderson, qui joue son mari dans la série. Ils se sont rencontrés il y a près d'un demi-siècle pour des cours de théâtre, et Anderson se souvient de

« Autrefois, la dépression, c'était un sujet tabou. Quand j'étais ado, personne n'osait en parler... » KATHY BATES

FENÊTRE SUR COUR

« Après tout, les gens penseront bien de moi ce qu'ils voudront, non ? »

VESTE **KHAITE** CHEZ NEIMAN MARCUS
HAUT ET JUPE **DIOR**
BOTTINES **LORO PIANA**
CEINTURE **KHAITE**
BOUCLES D'OREILLES **ANITA KO**
TOUTE LA SÉRIE :
PRODUITS CAPILLAIRES **ÄZ**
PRODUITS MAQUILLAGE
ICONIC LONDON

sa partenaire comme d'une « éponge », qui absorbait la moindre bribe de savoir disponible pour aiguiser son talent. À en croire ses proches, rien n'a changé depuis. « Elle demande aux réalisateurs d'être honnête, nous confie l'actrice Skye P. Marshall, qui joue une de ses collègues dans *Matlock*. Parce qu'elle ne veut pas simplement être bonne, elle veut être excellente. C'est elle qui demande à constamment apprendre, elle aime qu'on la pousse plus loin. »

Voilà près de deux heures que notre entretien a débuté. Sa nièce attend patiemment de pouvoir la reconduire chez elle. Nous remettrons le couvert par Zoom quelques jours plus tard. Lorsque nous nous retrouvons, Kathy Bates a griffonné une liste des sujets que nous avions évoqués. Elle est inquiète de la façon dont ses propos sur ce qu'elle a vécu à Hollywood pourraient éventuellement être perçus. Mais il y a aussi quelque chose qu'elle veut évoquer : la dépression qui la suit depuis des années. « Autrefois, c'était un sujet tabou. Quand j'étais ado, personne n'osait en parler... » Au moment d'évoquer son enfance, elle hésite : « Je veux être prudente. J'aime ma mère, nous avons vécu des moments difficiles. Ce n'est pas de sa faute. » On n'en saura pas plus.

Son père a fait une tentative de suicide au début des années 1980, peu avant que Kathy ne perce à Broadway, dans un rôle de femme divorcée et suicidaire. Un hasard qui a du mal à passer. Elle est encore parfois assaillie par la dépression : « C'est toujours là, en filigrane. C'est un peu comme Docteur Jekyll et Mister Hyde, il y a des moments où tout va bien et d'autres où je ne sors pas du lit et ne veux voir personne. Mes proches connaissent ces phases, et ils me laissent de la distance. »

Je lui demande si elle a d'autres points à clarifier avant que l'on ne se dise au revoir : « Je voudrais dire qu'il est très difficile de parler de ce que je fais. J'y ai consacré ma vie, et je ne sais toujours pas vraiment en parler. » Elle réfléchit quelques secondes et décide d'arrêter de s'inquiéter : « Après tout, les gens penseront bien de moi ce qu'ils voudront, non ? » □

Adaptation française : Dario Rudy

NORMAN JEAN ROY

SOLANGE SMITH
TOP, JUPE ET
LUNETTES DE SOLEIL
SAINT LAURENT COLLIER PENDENTIF
« POMPON BEE DE CHAUMET » **CHAUMET**
ESCARPINS **CHRISTIAN LOUBOUTIN**

Room SERVICE

L'hôtel parisien Madame Rêve accueille les pièces phares de la rentrée dans son nouveau penthouse. Des matières qui bougent, des coupes nettes, et cette évidence: le vêtement est un jeu, pas un manifeste.

Photographie **Yann Stofer** Stylisme **Nora Bordjah**
Texte **Pierre Groppo**

Un cœur historique pour célébrer le style au présent : voilà l'idée de cette invitation à découvrir le meilleur de ce que la mode et de l'hôtellerie ont toutes deux à offrir en cette rentrée. Côté cœur, c'est celui de Paris, bien sûr, et de la suite la plus secrète de la Rive Droite, tout juste ouverte au sein de l'hôtel Madame Rêve. Derrière une porte anonyme se cache un penthouse aux allures d'écrin boisé, évoquant une cabine de paquebot de luxe suspendue entre l'église Saint-Eustache, le Louvre et le Centre Pompidou – à admirer depuis sa terrasse filante. Refuge pour stars, QG privilégié de célébrités, cet espace de 130 mètres carrés a été conçu comme une bulle de raffinement à l'écart du monde. Entièrement insonorisé, il se prête à la fête comme au dîners les plus privés. C'est ici que se sont réunies Kim Schell, Solange Smith et Nina Zem, trois jeunes filles qui mêlent allègrement le goût de la mode, celui de l'art et celui de l'écran. Sous l'objectif de Yann Stofer, elles se sont prêtées au jeu des plus belles pièces de la rentrée. Plus qu'une question de tendances, une envie de s'habiller pour s'amuser, d'abord et avant tout, dans un espace hors sol transformé en club privé. □

COLLIER «HYPNOTIC», COLLECTION DE HAUTE JOAILLERIE «TERRES D'INSTINCT» **MESSIKA**

YANN STOFER

NINA ZEM
ROBE ET CHAUSSETTES
RABANNE
BAGUE « BEE DE CHAUMET »
CHAUMET

NINA ZEM
ROBE BRODÉE **DIOR**
BOUCLES D'OREILLES
« ROSE DES VENTS »
DIOR JOAILLERIE

KIM SCHELL
ROBE ET COLLERETTE **DIOR**
BOUCLES D'OREILLES
« ROSE DES VENTS »
DIOR JOAILLERIE
MAIN GAUCHE :
BAGUE DOUBLE
« ROSE DES VENTS »
DIOR JOAILLERIE
MAIN DROITE :
BAGUES « ROSE DES
VENTS » **DIOR JOAILLERIE**

SOLANGE SMITH
TOP ET PANTALON **LOUIS VUITTON**
COLLIER PENDENTIF ET BAGUE
« FLEUR D'HAWAÏ » **VAN CLEEF & ARPELS**

YANN STOFER

KIM SCHELL
TOP ET JUPE
GIORGIO ARMANI
BABIES **HERMÈS**
MONTRE « BAIGNOIRE
DE CARTIER » **CARTIER**

NINA ZEM
BLOUSE, JUPE, CEINTURE
ET BALLERINES **CHLOÉ**
BAGUE « PANTHÈRE DE
CARTIER » **CARTIER**

SOLANGE SMITH
ROBE ET BOTTES **HERMÈS**

YANN STOFER

KIM SCHELL
CHEMISE ET JUPE **PRADA**

YANN STOTER

NINA ZEM
ROBE ET ESCARPINS **GUCCI**
COLLIER ET BRACELET
COLLECTION «MONILI» **GUCCI & POMELLATO**

SOLANGE SMITH
VESTE, BODY DENTELLE,
PANTALON ET
ESCARPINS **VALENTINO**

SOLANGE SMITH
PULL, CARACO
EN FAUSSE
FOURRURE
ET PANTALON
MIU MIU
MONTRE
« SEAMASTER
AQUA TERRA »
OMEGA

KIM SCHELL
ROBE EN VINYLE ET
BOTTINES **CHANEL**
MONTRE « PREMIÈRE
MANCHETTE »
CHANEL HORLOGERIE

NINA ZEM
VESTE ET JUPE **CHANEL**
BOUCLES D'OREILLES
« COCO CRUSH »
CHANEL JOAILLERIE
ESCARPINS
PIERRE HARDY
MAIN GAUCHE :
BAGUE « BOUTON
DE CAMÉLIA »
CHANEL JOAILLERIE
MAIN DROITE :
BAGUE « COCO CRUSH »
CHANEL JOAILLERIE

KIM SCHELL
ROBE ET CUISSARDES **STELLA MCCARTNEY**
COLLIER « ONDARA », COLLECTION DE HAUTE JOAILLERIE
« TERRES D'INSTINCT » **MESSIKA**

YANN STOFER

SOLANGE SMITH
ROBE-CHEMISE, CEINTURE ET CUISSARDES **BALENCIAGA**
COLLIER, BRACELET ET BAGUE «TILDA'S BOW» **GRAFF**

COIFFURE ASAMI MAEDA @WISEANDTALENTED AVEC LES SOINS ORIBE
ASSISTANTE COIFFURE YUU UMIHARA
MAKE UP KASIA FURTAK
MANUCURE CÉCILIA ABBAS
DIGITAL GAYLORD BALIZET
ASSISTANTE PHOTOGRAPHE ANNA FOUQUERÉ
ASSISTANTE STYLISME CHARLOTTE DRAGHI
PRODUCTION AGNES BOULE ET SASHA DESROUSSEAUX @PSYCHIC PROD
REMERCIEMENTS À L'HÔTEL MADAME RÊVE (48, RUE DU RIVOLI) ET À SES ÉQUIPES

ROCK THE KASBAH

Brian Jones, Mick Jagger et Keith Richards (derrière les deux) à l'hôtel Es Saadi de Marrakech, en 1967.

Le dernier *TRIP* de Brian JONES

Printemps 1967. Traqué par ses démons et la police, le leader des Stones débarque à Marrakech avec Mick Jagger et Keith Richards pour un séjour qui va mal tourner. Christophe Cachera raconte comment ce voyage sous acide va précipiter la chute de l'ange blond.

CECIL BEATON/CONDÉ NAST

Au bord de la piscine du tout nouvel hôtel Es Saadi de Marrakech, Cecil Beaton, sexagénaire britannique et distingué, mitraille une bande de voyous pâles et maigrichons. Avec ses portraits de Winston Churchill ou Marlene Dietrich, Beaton est déjà le photographe favori de la famille royale britannique et du *Who's Who* de l'après-guerre. À son tableau de chasse impressionnant, il manquait encore ces trois jeunes Anglais mal élevés tout en chemises et en cheveux, qui répondent parfois lorsqu'on les appelle au nom de Rolling Stones.

Nous sommes en mars 1967, le soleil de Marrakech cogne déjà dur pour annoncer l'été. Alors Beaton photographie les rockers avachis. Taciturne et nonchalant, Keith Richards. Le regard absent sous la frange blonde, Brian Jones. Provocant et magnétique, Mick Jagger. Alanguie sur une balancelle un peu à l'écart, regardant cette scène d'un air amusé, se tient sans doute la protagoniste la plus importante de cette histoire : voilà Anita Pallenberg, blonde créature qui hésite encore entre le mannequinat et le cinéma. À ses côtés, celle qui s'est lancée dans la chanson trois ans plus tôt avec un certain succès : Marianne Faithfull. L'architecture moderniste de cet hôtel rutilant confère un esprit californien au décor. Au milieu du rectangle turquoise de la piscine, un palmier isolé pousse sur un étrange îlot central carrelé.

À l'origine, le projet était assez simple et non dénué d'un certain bon sens. À cause de quelques « ennuis » avec la justice britannique, il s'agissait surtout pour la bande de rockers de fuir un temps la pression londonienne. Direction Marrakech, but ultime d'un stupéfiant *road trip* à travers la France, l'Espagne, puis Tanger. Tanger, où tout commence à déraper. Derrière les postures rebelles et les attitudes provoc' qui sont désormais la signature du groupe, on perçoit comme une sourde tension dans l'air. Un mélange de rivalité amoureuse et musicale, de luttes de pouvoir, de jalousie, de soupçons et de trahisons plombe l'atmosphère. Les Rolling Stones ont-ils acté la fin de leur histoire à trois dans la ville ocre ? Brian Jones est-il mort une première fois sous le soleil brûlant du Maroc ? Une chose est sûre : là-bas, rien, absolument rien, ne s'est déroulé comme prévu.

Des bleus sous le make-up

Retour quelques mois plus tôt. Avec le recul, 1967 apparaît comme une année où l'on perçoit encore au loin les craquements d'un vieux monde bousculé par l'énergie de la jeunesse d'après-guerre. Avec leur image de hors-la-loi et leur mantra *sex and drugs and rock'n roll*, les Stones incarnent cette rébellion mieux que quiconque. « Laisseriez-vous votre fille sortir avec un Rolling Stones ? » titre la presse bien pensante de l'époque. Dans la stratégie savamment orchestrée par leur manager Andrew Loog Oldham, ils incarnent les bad boys, tandis que les gentils Beatles plaisent même aux parents de la *middle class*. Comme d'habitude, la réalité est plus nuancée, même si le cliché n'est pas entièrement faux.

Réunis par une passion dévorante, quasi obsessionnelle, pour le blues noir américain, les Rolling Stones ont été fondés en 1962 à Dartford, dans le nord-ouest du comté du Kent, par Brian Jones, qui a baptisé le groupe à partir d'un titre du bluesman Muddy Waters sorti en 1950, *Rollin' Stone*. Ce surdoué a engagé le chanteur Mick Jagger, qui amène son copain d'école Keith Richards pour la guitare rythmique. Les trois fondus de blues vont partager un taudis cradingue et frigorifique au 102, Edith Grove, à la limite des quartiers de Fulham et Chelsea. Ils donnent leur premier concert en août 1962 dans un ancien club de jazz de la ville, le mythique Marquee. Bientôt, le trio devient cinq, avec le bassiste Bill Wyman et le batteur Charlie Watts. En 1964 sort leur premier album, *The Rolling Stones*, qui ne comporte que des reprises de titres US. Puis la machine s'emballe, grâce notamment aux compositions du duo Jagger-Richards. En 1965, *(I Can't Get No) Satisfaction* devient l'hymne d'une génération et occupe la première place des charts, en Angleterre comme aux États-Unis. Vient la confirmation incontestable avec la totalité des titres d'*Aftermath*, album majeur sorti l'année suivante. Début 1967, le groupe n'est peut-être pas le plus célèbre de la planète – les Beatles sont passés par là – mais il est de loin le plus sulfureux. À moins de 25 ans, voilà les trois fauchés devenus des locomotives du « Swinging London », à l'avant-garde d'une extraordinaire effervescence créative, exacerbée par la consommation sans frein de toute une pharmacopée à base d'alcool, de cannabis, d'amphétamines, de cocaïne et désormais de LSD, hallucinogène fraîchement débarqué de Californie.

Sur le papier, les Rolling Stones sont officiellement cinq, mais deux d'entre eux restent en arrière-plan sur la photo : Charlie Watts, au faciès imperturbable à la Buster Keaton, et le discret Bill Wyman. Les stars sont de toute évidence Jones, Jagger et

« Brian m'a captivée par sa façon de bouger, ses cheveux, sa manière douce. Il était sensible, à fleur de peau, issu d'un autre temps. » ANITA PALLENBERG

GETTY IMAGES

Richards, trio fusionnel et conflictuel. Musicien surdoué, multi-instrumentiste, érudit et bourré d'humour, Brian Jones en est le leader incontesté. C'est lui qui obtient les premiers engagements pour jouer dans les clubs londoniens ; lui aussi qui se pose en interlocuteur évident des journalistes ; lui, enfin, destinataire du plus grand nombre de lettres de fans. Bref, sur le plan de la détermination, de la vision et de l'ambition, Brian Jones a des longueurs d'avance sur les deux autres. Souvent chaleureux, drôle et amical, cet ange blond peut aussi se montrer odieux, égocentrique et caractériel, y compris avec ses amis les plus fidèles. À 24 ans, il est déjà père d'au moins cinq enfants illégitimes – qu'il voulait tous appeler Julian – nés de cinq très jeunes mères, séduites puis abandonnées. D'une santé fragile, il est aussi le plus enclin à l'autodestruction – et pourtant, la concurrence était rude. Son talent colore de sonorités rares plusieurs titres qu'il sublime de textures orientales : les notes de son sitar, instrument à cordes typique de la musique indienne, dans l'inoubliable intro de *Paint It, Black* ; d'autres apports improbables, comme le dulcimer médiéval de *Lady Jane* ou le marimba, sorte de xylophone latino, dans *Under My Thumb*...

Sa liaison passionnée avec Anita Pallenberg est son puissant moteur créatif. Anita est tout ce que les Stones sont, dans une version féminine encore plus excessive : intense, exaltée, toujours partante pour explorer de nouveaux territoires. Anita est aussi tout ce que les Stones ne sont pas : cultivée, sophistiquée, polyglotte, naturellement aristocratique. Brian Jones est « l'Élu » de cette déesse qui l'a choisi lors d'un concert à Munich, ↠

MARCHE À LONDRES
En 1967, de gauche à droite : Charlie Watts, Mick Jagger, Bill Wyman, Keith Richards et Brian Jones.

↠

NI AVEC TOI, NI SANS TOIT
Anita Pallenberg et Brian Jones, sur un rooftop de la médina, à Marrakech. À droite, Marianne Faithfull et Mick Jagger, en 1967.

en 1965. « Brian m'a captivée par sa façon de bouger, ses cheveux, sa manière douce. (...) Il était sensible, à fleur de peau, totalement en avance sur son époque, et aussi issu d'un autre temps », racontera-t-elle plus tard dans la biographie *She's a Rainbow : The Extraordinary Life of Anita Pallenberg, The Black Queen*, signée Simon Wells (Omnibus Press, 2020). Virée d'un pensionnat allemand à 16 ans, elle a écumé le Rome version *Dolce Vita* de la fin des années 1950, avant de s'envoler pour New York où elle devient proche d'Andy Warhol. Avec Brian Jones, Anita forme un couple quasi princier au look « Renaissance », sosies aux vêtements interchangeables, sur fond de vibrations sexuelles, libertines voire sado-masochistes, comme le raconte, entre autres biographes de cette époque, le journaliste et dramaturge anglais Philip Norman dans *Mick Jagger* (Belfond, 2013). Les autres Stones sont subjugués. Ou jaloux. Ou amoureux d'elle. Sans doute un peu tout cela à la fois.

De son côté, Mick Jagger a officialisé son histoire restée longtemps secrète avec Marianne Faithfull. Fille d'une baronne déchue, encore pensionnaire d'une institution religieuse très stricte, elle est d'une exceptionnelle beauté blonde. Une icône virginale d'une sensualité troublante, paradoxalement complémentaire d'une Anita lascive et libertine. Quant à Keith Richards, le plus romantique de la bande, après une relation de deux ans, il vient d'être quitté par son premier amour, le mannequin Linda Keith, pour un autre guitariste nommé... Jimi Hendrix – quelle époque ! Dans les studios londoniens où les Stones empilent les standards, le brun ténébreux traîne un spleen de poète maudit. Et finit par s'installer chez Brian et Anita. Des heures et des heures durant, il répète avec Brian Jones. L'histoire était écrite d'avance : en secret, un peu comme dans certains romans à l'eau de rose, il tombe fou amoureux de la *girlfriend* de son ami, absolument irrésistible. D'autant qu'entre ces deux-là, l'histoire d'amour

CECIL BEATON / CONDE NAST ; GETTY IMAGES

commence à basculer. Disputes, crises de larmes, accès de violence... Brian Jones a parfois la main lourde, et Anita doit souvent masquer ses bleus derrière un maquillage appuyé, comme l'écrira plus tard Marianne Faithfull dans son autobiographie, *Faithfull, une vie* (Belfond, 1996).

À l'arrière de la Bentley

C'est l'époque où les excès en tout genre des Stones régalent la presse à scandale, qui vend des millions d'exemplaires et augmente ses tirages grâce à des unes faussement indignées. Les autorités locales veulent un exemple et sont déterminées à mettre un terme aux frasques du groupe, en tout cas pour un temps. Le plan de la police, pourtant cousu de fil blanc, va fonctionner à merveille. Un indic surnommé Acid King n'a aucun mal à infiltrer les Stones, qui l'accueillent à bras ouverts dans leur second cercle, lui et son attaché-case psychédélique. Ce dimanche 12 février 1967, ils sont toute une bande à Redlands, le manoir de Keith Richards, dans la campagne du West Sussex, à une heure de Londres. Ne manquent à l'appel que

«Quand Brian Jones est arrivé, en costume de soie, il était mal, essoufflé. Je lui ai fait une piqûre intraveineuse avec un puissant tonique cardiaque.»

MARIE GILLET, L'INFIRMIÈRE DE GARDE DE L'HÔPITAL D'ALBI

Brian et Anita, restés dans la capitale pour régler un énième différend – qu'ils se rassurent, ils auront droit à leur descente de flics quelques jours plus tard. Sont présents dans le manoir : Keith, le maître de maison, Marianne Faithfull et Mick Jagger évidemment, plus quelques amis, dont le Beatle George Harrison et sa femme Patti.

En début de soirée, alangui sur des coussins marocains, tout ce petit monde atterrit gentiment d'un trip lancinant en écoutant en boucle des titres de Bob Dylan. George Harrison et sa femme rentrent chez eux et croisent des voitures de police sur la route du retour. Il n'est pas encore 20 heures lorsque dix-neuf agents des forces de l'ordre débarquent dans le manoir, dont les portes ne sont même pas fermées. Deux univers assez éloignés l'un de l'autre entrent alors en collision. Les Stones n'opposent aucune résistance, ils sont trop défoncés. Les saisies montrent l'amateurisme de la brigade des stups de l'époque : des bâtons d'encens, des sachets de mayonnaise, deux pipes en bois sculpté, etc. Mais quand même – l'honneur est sauf – quatre comprimés d'amphétamines. Maigre butin, pourtant suffisant pour que les suspects soient passibles de plusieurs années de prison, ce qui réduirait à néant le futur du groupe. Dans l'attente du procès prévu pour mai ou juin, l'affaire est pour l'heure étouffée. Mais les Stones savent très bien qu'elle peut éclater à tout moment et déclencher un ouragan médiatique. De très sérieux risques judiciaires pèsent sur leur liberté surveillée, il est temps de quitter le pays.

Une destination s'impose : le Maroc. En pleine vague hippie, le pays, par certains côtés, n'est pas sans évoquer l'Inde, en moins lointain. Pour éviter d'éveiller les soupçons, la bande quitte Londres séparément. Mick Jagger et Marianne Faithfull prendront l'avion. Brian Jones et Anita Pallenberg iront à Paris, où ils retrouvent Keith Richards et Tom Keylock, son chauffeur, garde du corps et homme à tout faire. Keylock est un ancien parachutiste à l'accent cockney qui a des contacts aussi bien dans la police que dans la pègre. Après un court séjour à l'hôtel George V, à Paris, le plan est de rejoindre le Maroc par la route, dans la Bentley de Keith, le patibulaire Keylock au volant. Keith vient de rater l'examen du permis. De toute façon, il est rarement en état de conduire. La Bentley S3 Continental Flying Spur est le summum du luxe automobile britannique : moteur V8, sièges en cuir beige, boiseries en ronce de noyer. Cette somptueuse carosserie de couleur bleu marine a été ↠

surnommée « Blue Lena » par Keith Richards, en hommage à Lena Horne, chanteuse noire américaine et militante pour les droits civiques des Afro-Américains et des Amérindiens. Keith a aménagé la Bentley à son goût : compartiments secrets pour dissimuler la dope, système hi-fi dernier cri, tapis en fourrure, coussins marocains en soie rouge. De l'intérieur, Blue Lena ressemble davantage à un lupanar qu'à un salon cosy de Buckingham Palace. Sans compter le nuage de fumée permanent, les piles de disques de blues et quelques magazines italiens à caractère pornographique.

Le dimanche 26 février, la météo est hivernale à Paris. C'est le temps idéal pour filer à l'anglaise à bord de la Bentley, où ils s'installent à cinq. À l'avant, Keylock au volant dans une conduite à droite, Keith à ses côtés. À l'arrière, Brian, Anita et sa copine mannequin Deborah Dixon, jamais la dernière pour partir en virée. Cap au Sud par la Nationale 20 en direction de Toulouse, puis l'Espagne. Blue Lena est enfumée mais l'ambiance est euphorique. Même Brian semble de bonne humeur. Il fume joints et cigarettes à la chaîne, avale des comprimés d'amphétamine qu'il fait descendre à grandes rasades de brandy. Après quelques heures de route, ils font étape pour la nuit dans une modeste pension de famille. Mais dès le lendemain, l'atmosphère s'assombrit dans Blue Lena. Dans l'épais brouillard de l'habitacle, Brian l'asthmatique se met à tousser, à haleter, passant de l'euphorie à la paranoïa. Entre deux quintes de toux, il se dispute avec Anita et commence sérieusement à s'inquiéter. Lorsqu'il aperçoit sur la route une ambulance, tout gyrophare allumé, il demande au chauffeur de la suivre.

L'étonnant convoi arrive au service des urgences de l'hôpital d'Albi. « Le temps était gris, c'était la tombée de la nuit. Quand il est arrivé, en costume satin de soie crème, il était mal, essoufflé. Je lui ai fait une piqûre intraveineuse avec du Cédilanide, un puissant tonique cardiaque, et je l'ai mis seul dans une chambre », raconte Marie Gillet, l'infirmière de garde ce soir-là, dans une interview publiée par le quotidien régional *La Dépêche du Midi* le 30 janvier 2011. C'est elle qui prend en charge ce patient à la jolie frange blonde, qu'un ambulancier a pris pour une jeune fille. Diagnostic : pneumonie aiguë, avec présence de sang dans les poumons. Le reste du groupe dort à l'Hostellerie du Grand Saint-Antoine, hôtel centenaire proche de la cathédrale de briques rouges d'Albi.

Soupçons et climat délétère

Le lendemain, le 28 février 1967, Anita, Deborah et Keith viennent souhaiter un bon anniversaire au malade de la chambre 13, qui célèbre ses 25 ans avec un bol de café au lait insipide de la cantine de l'hôpital. Brian Jones propose aux autres de reprendre la route sans lui, il les rejoindra dès qu'il sera rétabli. Mais il demande quand même en aparté à Deborah Dixon de ne jamais laisser Anita et Keith seuls tous les deux. Avec un passager en moins, Blue Lena repart vers le sud en direction de Perpignan et de la frontière espagnole. Keith est passé à l'arrière avec les deux jeunes femmes. Six heures plus tard, la Bentley atteint Barcelone, dont la vie nocturne est nettement plus animée que celle d'Albi.

Comme d'habitude avec Keith, la soirée est mouvementée : dispute dans un club, bagarre de rue, nuit au poste, la routine. Le lendemain, Deborah Dixon décide de rentrer à Paris avec sa gueule de bois. Elle est épuisée et ne se sent pas capable de suivre le rythme des deux autres, racontera-t-elle plus tard dans la biographie de Simon Wells. Un peu comme dans un célèbre roman d'Agatha Christie, lorsque Blue Lena reprend sa route le long de la côte catalane en direction de Valence, un autre passager a donc disparu. La configuration est désormais exactement celle que redoutait Brian Jones : Anita et Keith sont tous les deux lovés sur les coussins marocains et les tapis de fourrure, dans une moiteur et une atmosphère chargée d'excitation. Ce qu'il se passe ensuite, c'est Keith Richards qui en parle le mieux dans son autobiographie, *Life*, publiée chez Robert Laffont en 2010, avec des mots qui lui appartiennent : « Nous nous sommes rapprochés et regardés dans les yeux. La tension était terrible. La chose suivante dont je me souviens, c'est qu'elle était en train de me faire une pipe. » Arrivés à Valence, ils partagent la même chambre d'hôtel. « Je me souviens encore de l'odeur des orangers à Valence. Quand tu baises pour la première fois avec Anita Pallenberg, tu as tendance à te rappeler les détails… » écrit Keith avec élégance quarante ans plus tard.

« Nous nous sommes rappochés et regardés dans les yeux. La chose suivante dont je me souviens, c'est qu'elle était en train de me faire une pipe. »
KEITH RICHARDS, EVOQUANT ANITA PALLENBERG

Le lendemain, l'inquiétude et la culpabilité se mêlent au parfum des fleurs d'orangers. Blue Lena poursuit sa route vers l'Andalousie et le port d'Algésiras, pour embarquer à bord d'un ferry pour Tanger. À la fois méditerranéenne et atlantique, arabe et espagnole, poétique et vénéneuse, Tanger connaît une incroyable émulation littéraire depuis les années 1950. Paul Bowles, William Burroughs, Jean Genet ou Tennessee Williams se sont croisés ou succédé au bar de l'hôtel Minzah, au milieu d'une clientèle interlope. Évidemment, c'est l'hôtel des Stones. À la réception, une pile de télégrammes attend Anita : « Presque complètement rétabli / Doit partir d'ici dès que possible pour Tanger / Réserver vols première classe Toulouse Paris Tanger en début de semaine prochaine / Je récupèrerai complètement au soleil / Love / Brian. » Quand Anita Pallenberg quitte Tanger pour récupérer Brian Jones, l'épisode avec Keith Richards peut encore n'être qu'une aventure de vacances, aussi torride qu'éphémère. Pour quelques jours, ils rentrent tous les deux à Londres, où Brian est admis dans une clinique huppée pour terminer sa convalescence. Au même moment, Marianne Faithfull est prête à rejoindre le Maroc où Mick Jagger vient d'arriver de son côté.

Le soir du 11 mars 1967, Marianne, Anita et Brian arrivent à l'aéroport d'Heathrow pour embarquer à bord d'un vol à destination de Gibraltar. À Tanger, le trio retrouve Mick et Keith, ainsi qu'une poignée de proches, qui ont aussi intérêt à s'éloigner

de l'Angleterre. Anita et Keith feignent de s'ignorer, comme s'ils ne se connaissaient pas, ce qui évidemment attise les soupçons au lieu de les dissiper. C'est dans ce climat délétère que la fine équipe rejoint Marrakech.

Grande évasion

L'hôtel Es Saadi (le « Bienheureux ») a ouvert ses portes quelques mois auparavant, dans le quartier de l'Hivernage. En 1966, Jean Bauchet, son propriétaire, en a confié la direction à sa fille Élisabeth, qui vient de terminer ses études et se retrouve à 23 ans à la tête de cent cinquante employés.

En ce mois de mai 2025, Élisabeth Bauchet-Bouhlal savoure lentement un café frappé dans la verdure du parc et le chant des oiseaux. Ici, rien n'a bougé ou presque depuis soixante ans, le petit îlot triangulaire et son palmier trônent toujours au centre de la piscine. Même les souvenirs sont restés à leur place. À 82 ans, Élisabeth, l'œil pétillant et le brushing impeccable, n'est pas seulement l'une des grandes figures de l'art contemporain à Marrakech, elle est aussi la mémoire vivante de cet hôtel culte. Et se souvient parfaitement de ces clients très spéciaux, pour qui elle avait réservé la totalité du cinquième et dernier étage, le quatrième étant laissé vide, comme pour créer une zone tampon avec les résidents d'un âge plus vénérable, au style plus classique. « Les portes des suites étaient toujours ouvertes, raconte "Madame Élisabeth", avec les câbles des amplis qui couraient dans les couloirs. J'avais demandé au personnel de l'hôtel de ne pas les déranger. Les Stones n'apparaissaient jamais avant 15 heures. À chaque fois que j'ai été en contact direct avec eux, ils étaient très polis. Finalement, ils ont été beaucoup plus sages que nous ne le redoutions. » Si aucun dégât matériel n'a été constaté au cinquième étage du Es Saadi après le départ précipité des Stones, les dommages ont été psychologiques et émotionnels.

À Marrakech, la pâleur maladive de Brian Jones rappelle à Marianne Faithfull le poète romantique John Keats, mort de la tuberculose à 25 ans. Elle remarque surtout le contraste saisissant entre Brian, qui semble se faner, et la rayonnante Anita : « Je n'avais jamais vu personne d'aussi radieuse et vibrante. » Plus ↠

CHAPEAUX MELONS ET SIÈGES EN CUIR

Ci-dessus, Keith Richards pose devant Blue Lena, sa Bentley chromée. Ci-dessous, l'une des rares images où Anita Pallenberg et Keith Richards s'affichent à Cannes, en mai 1967.

GETTY IMAGES

DISPARU, BRIAN JONES
La piscine où l'on a retrouvé le corps de Brian Jones, en 1969. Absents le jour des funérailles, Mick Jagger et Marianne Faithfull ont envoyé un bouquet.

pragmatique, Mick Jagger note que l'atmosphère du groupe devient « putain de lourde » (*it's getting fucking heavy*). Keith et Anita conservent une prudente distance entre eux. Lui nage ou plonge dans la piscine tandis que, de l'autre côté du bassin, elle se laisse bercer par une balancelle. Souvent sous acide, l'écrivain de la Beat Generation, Brion Gysin, qui accompagne la bande depuis Tanger, raconte que lorsqu'il a voulu passer entre eux deux, il a senti comme un rayon laser, une sorte de barrière infranchissable entre les yeux de Keith et ceux d'Anita. De son côté, Brian Jones gère son mal-être à coups de haschich, de LSD et de brandy, alternant périodes d'hébétude et crises de fureur.

Au retour d'une promenade, Anita regagne la suite du Saadi qu'elle partage avec Brian, pour le découvrir dans leur lit, ivre et défoncé, au milieu de deux prostituées dont les visages et les corps nus sont totalement tatoués, écrira bien plus tard la poétesse américaine Elizabeth Winder dans *Parachute Women* (Da Capo Press, 2023). Brian lui intime l'ordre de les rejoindre. Effrontément bisexuelle (« Tout le monde fait ça l'été en Italie ») et libertine, Anita a déjà multiplié ce genre d'expériences, avec ou sans Brian. Mais ce soir-là, dans ces circonstances sordides, face à un Brian Jones destructeur qui veut l'humilier, elle refuse et tourne les talons. Il lui jette un plateau et la rattrape avant qu'elle ne franchisse la porte, la frappe au visage à coups de poing. Anita s'enfuit en hurlant. Dans un élan de cynisme incroyable, Brion Gysin aura ces quelques phrases, définitives : « Très chères, ces deux dames. Elles ont coûté un paquet à Brian, et même tout le paquet : Anita et les Stones. Sa carrière de musicien. Et finalement, sa vie. » (Extrait traduit de *Brian Jones : The Making of the Rolling Stones*, de Paul Trynka, aux éditions Viking, en 2014). En pleurs, le visage tuméfié, Anita se réfugie dans la chambre de Keith qui ne supporte pas de la voir dans cet état. La suite est racontée dans *Life* : « Foutons le camp d'ici. Laissons-le », dit Keith. « Brian ne me laissera pas partir. Il va me tuer », lui répond Anita. Pour éviter une nouvelle crise de violence, Keith organise soigneusement une fuite clandestine avec son chauffeur, l'impavide Tom Keylock : « J'ai préparé notre fugue au clair de lune (...) La grande évasion de Marrakech à Tanger était lancée. »

La suite pourrait se retrouver telle quelle dans un roman d'espionnage signé John le Carré. Les futurs fuyards inventent l'arrivée d'une meute de journalistes anglais pour demander à Brion Gysin d'éloigner Brian Jones de l'hôtel. L'écrivain-poète emmène le rocker sur la place Jemaa el Fna écouter les musiciens traditionnels gnaouas, dans cette atmosphère hypnotique et encore médiévale, avec acrobates, charmeurs de serpents, conteurs et danseuses du ventre. Pendant ce temps, Mick – pas mécontent de fuir un tel mélodrame – et Marianne quittent leur chambre pour l'aéroport. Et Keith pousse Anita dans la Bentley. Tom Keylock démarre en trombe vers le Nord, direction Tanger et l'Europe. Retour à la case départ. Tard dans la nuit, lorsque Brian Jones revient au Saadi, il découvre qu'il est seul, absolument seul. Il téléphone immédiatement à Brion Gysin, la seule personne joignable : « Viens vite ! Ils sont tous partis, ils m'ont abandonné ! Aide-moi ! Viens ! »

Policiers ripoux

On a dit que j'avais piqué Anita à Brian, je préfère penser que je l'ai sauvée. En fait, j'ai aussi sauvé Brian. Je les ai sauvés tous les deux, parce qu'ils étaient sur une pente très destructrice », écrira Keith dans ses mémoires, qui se donne peut-être un peu le beau rôle dans cette histoire. Mais il était fou amoureux d'Anita Pallenberg, avec laquelle il a vécu les douze années suivantes. Ensemble, ils auront trois enfants, Marlon, Angela et Tara, petit garçon mort de complications de santé peu après sa naissance, en 1976. Anéanti, Brian Jones quitte Marrakech dans un état pitoyable. Il passe par Paris avant de rentrer à Londres. Il enchaîne les épisodes totalement dépressifs et ne parviendra plus jamais à donner le change. À peine quelques jours après leur retour de Marrakech, les Stones doivent

GETTY IMAGES

partir pour une tournée européenne prévue du 25 mars au 17 avril 1967. D'énormes nuages noirs planent sur cette tournée, alors que le groupe est sur le point d'exploser. Les tensions sont à vif, mais finalement Brian et Keith acceptent de jouer ensemble. Sans jamais s'adresser la parole. La tournée aura bien lieu et chaque date sera honorée. Mais partout ou presque, c'est le chaos. De véritables émeutes éclatent à chaque concert. Comme un avant-goût des événements de mai, avec un an d'avance.

Le Festival de Cannes 1967 apportera un répit glamour, de courte durée, dans cet enchaînement d'épisodes négatifs. Anita Pallenberg joue le rôle principal du film *Vivre à tout prix*, de Volker Schlöndorff, dont Brian Jones a composé la bande originale. Resplendissante dans une robe longue, un diadème ornant ses cheveux blonds, Anita recevra une longue ovation d'un public debout, qui applaudira aussi Brian Jones. Absent de la montée des marches, Keith Richards est pourtant présent à Cannes, il y partage la suite d'Anita. Mais en public, il ne se montre pas, ou très peu. Après Cannes, Brian Jones semble avoir perdu tout espoir de reconquérir Anita. Une page est tournée, même s'il faudra patienter encore un peu avant que cette histoire ne connaisse son épilogue. De retour à Londres, les Stones quittent les colonnes Musique des gazettes pour repasser par la case Faits divers. Le 10 mai 1967, ils plaident non-coupables et sont libérés sous caution, en attendant le procès proprement dit. Le même jour et pratiquement à la même heure, la police organise une descente chez Brian Jones, sous les objectifs de dizaines de photographes, renseignés par des policiers ripoux.

En juin, Keith Richards sera condamné à un an de prison ferme et Mick Jagger à trois mois pour l'affaire des quatre amphétamines de Redlands. Menottés et photographiés par l'identité judiciaire, ils passeront une nuit en prison avant d'être libérés sous caution. Leurs peines seront annulées en appel. Brian Jones sera victime de l'acharnement policier le plus rude : au moins sept raids en quelques mois. Ses avocats lui conseillent d'éviter tout contact avec les autres Stones, ce qui accélère son isolement. Il vit quasiment en cavale et apaise ses angoisses à l'aide d'alcool et de Mandrax. Derrière ce nom aux allures de super-héros magicien, se cache un puissant tranquillisant vendu sur ordonnance.

Un corps flottant

Brian Jones prend du poids. Des clichés de l'époque le montrent barbu, le visage bouffi, des cernes sombres et une allure de somnambule. Il est pris dans une spirale destructrice. N'apparaît plus qu'épisodiquement aux répétitions des Stones, pique parfois du nez sur son sitar. Il quitte Londres pour se mettre au vert dans sa maison de campagne de Cotchford Farm, qui a appartenu jadis à l'écrivain A.A. Milne, le créateur de Winnie l'Ourson.

Au cours de ces derniers mois sombres, Brian Jones connaît cependant quelques brèves éclaircies. Il joue du saxophone sur le morceau *You Know My Name,* enregistré en juin 1967 au studio d'Abbey Road par ses potes les Beatles. Il retourne aussi plusieurs fois au Maroc, où il enregistre « le plus vieux groupe de rock du monde », dont les rythmes lancinants le fascinent : le Master Musicians of Joujouka, petit village à cent kilomètres de Tanger.

Mais à Marrakech, au bord de la piscine du Saadi, quelque chose s'est cassé entre Brian, Keith et Mick. Le noyau nucléaire des Stones s'est fissuré. Il éclatera définitivement deux ans plus tard. En juin 1969, Brian n'est déjà plus actif au sein des Stones lorsque Keith et Mick débarquent à Cotchford Farm pour lui annoncer qu'il est viré du groupe qu'il a formé en 1962. Fataliste, soulagé ou dissimulateur, Brian semble plutôt bien prendre les choses. Le communiqué officiel évoque un « consentement mutuel à l'amiable » sur fond de divergences musicales. Dans les semaines qui suivent, plusieurs proches le décrivent comme libéré d'un poids, emballé par un projet de nouveau groupe, avec Jimi Hendrix, dont il est resté très proche, et même John Lennon, selon certaines sources. Cette idée était-elle un projet sérieux ou seulement un rêve fantasmé ? Personne ne le saura jamais. Le 2 juillet 1969, vers 21 h 30, le corps sans vie de Brian Jones flotte dans la piscine de Winnie l'Ourson. Le décès est daté du lendemain. L'enquête, lamentablement bâclée, conclura à la mort accidentelle par noyade. Ce sera le point de départ de plusieurs décennies d'hypothèses criminelles, notamment autour du sinistre Tom Keylock (encore lui) et de son douteux comparse Frank Thorogood, un homme de main qui s'était incrusté chez Brian Jones les dernières semaines de sa vie.

« Viens vite! Ils sont tous partis, ils m'ont abandonné! Aide-moi! Viens! » BRIAN JONES À BRION GYSIS

Le 5 juillet, deux jours après la mort de leur fondateur, les Stones ont maintenu un concert gratuit à Hyde Park devant un demi-million de fans. Le 10 juillet, seuls Charlie Watts et Bill Wyman assistent aux obsèques. Keith Richards et Anita Pallenberg ont préféré s'abstenir. En raison d'un tournage, Mick Jagger, lui, est en Australie avec une Marianne Faithfull bouleversée et suicidaire. Le testament musical de Brian Jones attendra longtemps dans des tiroirs oubliés. Les bandes enregistrées au Maroc qu'il avait remixées en studio ne sortiront qu'en 1971 sous le titre *Brian Jones Presents the Pipes of Pan at Joujouka*. La démonstration d'un chemin différent, celui qu'avait pris Brian Jones, et qui préfigure de manière expérimentale ce que l'on appellera vingt ans plus tard la « world music ».

La même année, les Stones sortent l'album *Sticky Fingers*, avec la braguette imaginée par Warhol, et en 1972, le double album *Exile On Main Street*. Nés de la dualité Jagger / Richards, deux chefs-d'œuvre de l'histoire du rock, grâce à l'inspiration qui mixe blues lancinant, rock percutant, R'n'B électrique et ballades country. À ce jour, les Stones ont vendu 250 millions d'albums et explosé toutes les statistiques de longévité, de succès, de fortune. Cette année, Mick Jagger et Keith Richards fêtent leurs 82 ans. Anita Pallenberg est décédée à 75 ans, des suites d'une hépatite C, le 13 juin 2017. Mort noyé à 27 ans, Brian Jones est le premier d'une longue série du rock, la fameuse « malédiction des 27 ». Après lui suivront au même âge Jimi Hendrix, Janis Joplin, Jim Morrison, Kurt Cobain ou encore Amy Winehouse. □

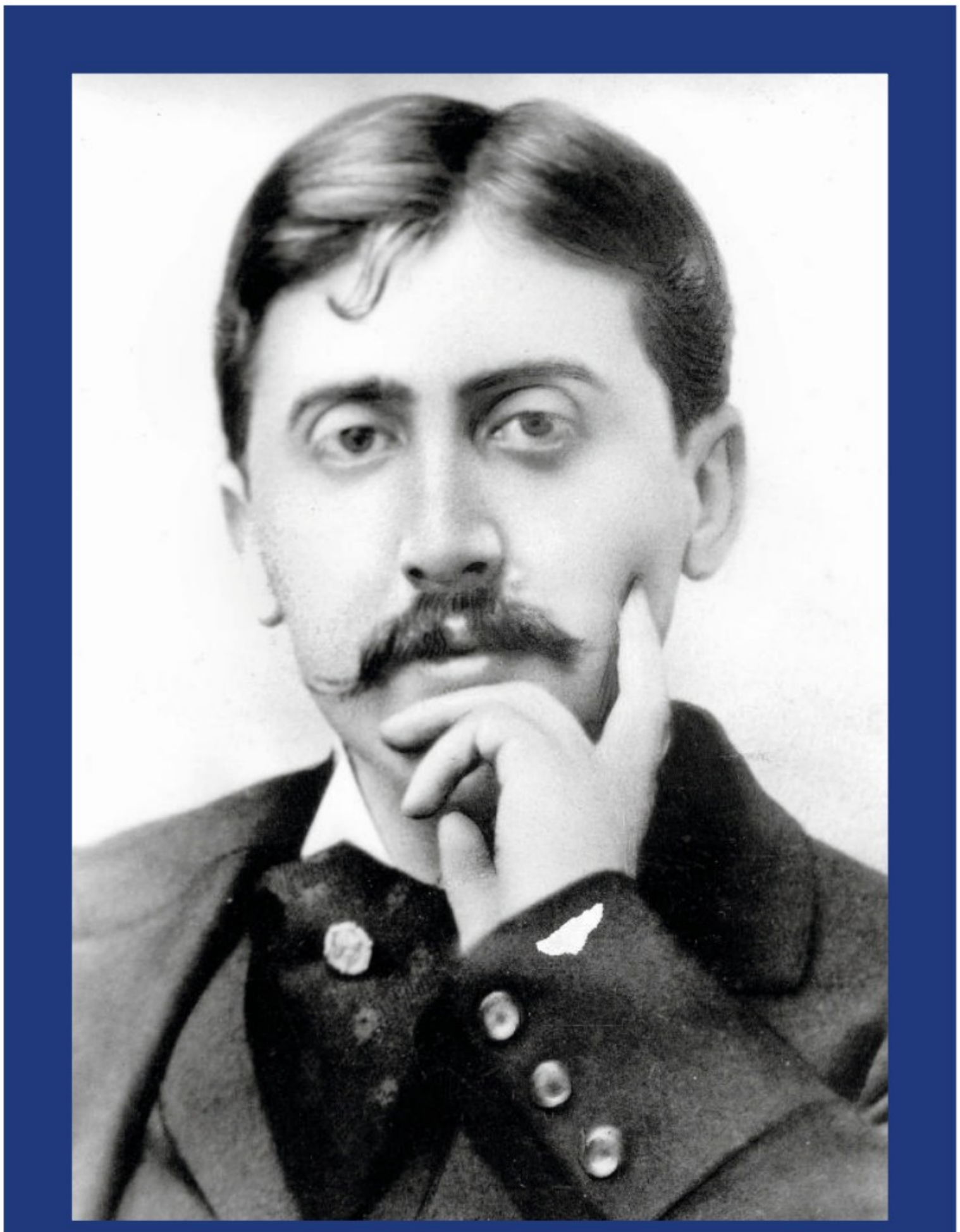
DU CÔTÉ DE COMBRAY

Le clocher du village d'Illiers-Combray. À droite, Marcel Proust lorsqu'il avait 30 ans.

GETTY IMAGES - JEAN-FRANCOIS MONIER / AFP

À Illiers-Combray, dans le village où le jeune Marcel passait ses vacances, les smartphones ont beau avoir remplacé les carnets de notes, le vertige reste le même. L'écrivain l'avait prédit et Laura El Makki est allée sur place le vérifier.

PROUST



influenceur malgré lui

Il é-ma, les moutons ! » Dans le TER qui m'emmène en pays proustien, une adolescente photographie les ruminants derrière la vitre. Quelques secondes plus tard, les pauvres bêtes ont rejoint TikTok sur un morceau de Dua Lipa. À ses côtés, deux garçons boivent un liquide douteux dans une bouteille d'Oasis. Ça sent le sucre et la fin de soirée. Difficile de dire qui a déjà embrassé qui, ou davantage. La fille irradie, quand les deux autres gravitent autour, vaincus d'avance, incapables de lui parler sans ricaner. Proust pourrait sans doute les aider, lui qui, bien avant les stories éphémères, avait percé à jour l'ineffable du désir. J'observe ce drôle de triangle amoureux, et je repense à ce que me confiait quelques jours plus tôt Jérôme Bastianelli, le président de la Société des Amis de Marcel Proust, rencontré dans les jardins du Musée du Quai Branly-Jacques Chirac, qu'il dirige. « Quand je vois des jeunes, m'avait-il raconté en dégustant un fraisier d'orfèvre, je leur dis : "Lisez Proust ! C'est à vous qu'il parle !" » Avant d'ajouter, avec l'enthousiasme discret des vrais lecteurs : « En matière d'éducation sentimentale, il délivre les meilleurs conseils : dois-je écrire à la personne que j'aime ? attendre un peu ? ne rien faire ? Toutes les réponses sont dans ses romans. » Pas le temps de transmettre le message aux intéressés. Les jeunes en question se lèvent et descendent, titubants, à Illiers-Combray. Comme moi. Personne à la gare, aucun panneau. Rien que le clocher de l'église, au loin, sorti d'un autre siècle.

C'est la première fois que je viens dans ce petit village du Centre-Val de Loire, entre la Beauce et le Perche, bâti sur les anciens remparts d'un fief médiéval. Il était temps. Douze ans que j'ai découvert Proust et son roman *À la Recherche du temps perdu*, à la faveur d'une émission d'été que j'ai produite sur France Inter (*Un été avec Proust*, 2013). À l'époque, j'avais lu ce livre d'un bout à l'autre, sans tricher, portée comme un marathonien par le chronomètre – et la beauté. Tout m'émerveillait, tout m'échappait. Je découvrais un autre rapport au temps, au réel, à la joie dont il parle comme personne. Beaucoup l'ont dit avant moi, mais il est bon parfois de rappeler les évidences : Proust a changé ma vie. Alors venir ici, là où le petit Marcel, dix ans à peine, passait ses vacances de Pâques avec ses parents, a forcément quelque chose de troublant. La famille parisienne venait chercher le repos et l'air de la campagne chez Élisabeth Amiot, la sœur du père. Ce souvenir d'enfance ne quittera plus l'écrivain, qui en fera le décor inaugural et imaginaire de son chef-d'œuvre. Dans le roman en effet, Illiers devient Combray. Mais depuis 1971, à la suite d'une rare décision ministérielle, les deux noms coexistent dans la réalité – du jamais vu. Je crois donc pouvoir dire, à tous ceux qui hésitent encore, qu'il n'a jamais été aussi facile d'entrer dans un livre.

Trois jours et demi

Pourquoi lire Proust demeure toujours un vague projet, une promesse abandonnée, un geste différé ? On veut s'y mettre comme on veut nager plus souvent, dormir mieux ou boire un peu moins. Et puis vient une nouvelle série exceptionnelle, un indispensable verre de Chablis en terrasse ou cette amie bien réelle à qui l'on n'a pas téléphoné depuis longtemps. Proust s'efface devant nos priorités. Et il n'est pas le seul. Une récente étude Ipsos révèle que les Français consacrent en moyenne trente et une minutes par jour à la lecture. La majorité des sondés dit ne pas avoir le temps de lire davantage (68 %) ou préférer d'autres loisirs (61 %). Je cherche du réconfort auprès d'un collègue, Stéphane Carlier, l'auteur du best-seller *Clara lit Proust* – ce roman où une coiffeuse de province, sans bagage littéraire, se prend de passion pour *Du côté de chez Swann*, le premier des sept tomes de *La Recherche*. Lui saura me rassurer. Au téléphone, il va droit au but : « Je n'ai aucun espoir, je crois que les livres vont disparaître. » Un silence. « Non, je plaisante ! » Il me parle de son frère adoré, le youtubeur Carlito, avec lequel il a seize ans d'écart. « Je sens bien que ni lui, ni sa génération, ni même les ados qui le suivent, ne vont vers Proust. Parce que ça fait vieux schnock. » Alors, on fait quoi ? « Il faut dire et répéter que lire Proust, c'est dingo, c'est comme écouter le pas de deux de Tchaïkovski pour la première fois. Tu tombes en arrière. » Je souris. Pas sûre que l'argument fonctionne pour la GenZ, mais je comprends l'idée : l'éblouissement est à portée de main, pour peu que l'on s'y expose. Je raccroche et cherche un raisonnement plus mathématique. S'il faut, disons, deux minutes pour lire une page de Proust, alors il en faut 4 798 pour lire les 2 399 pages de son roman. Soit cent cinquante-quatre jours, à raison des fameuses trente et une minutes quotidiennes. Un spécialiste en la matière confirme mon calcul. « C'est très simple, me dit mon père. En tout, il faut compter trois jours et demi environ. Sans dormir. » Rien d'insurmontable.

À force de fixer le clocher, je perds la trace des jeunes qui semblaient familiers du coin. La pluie tombe, franche, automnale. Je passe devant trois coiffeurs, un magasin d'informatique et un salon de tatouage. Pas âme qui vive, je poursuis ma route, à l'instinct. La voilà, la maison d'Élisabeth Amiot (tante Léonie dans le roman), devenue entre-temps le Musée Marcel Proust. Une plaque récente indique que le bâtiment a été rénové grâce à la Mission Patrimoine, dont Stéphane Bern, Percheron d'adoption, est l'incarnation pétillante. Lui, le « fou absolu de Proust », s'est beaucoup battu pour cette maison qui était dans un grave état de délabrement et tardait à être restaurée. « On a bien sauvé Notre-Dame, non ? » me lance-t-il

GETTY IMAGES ; PATRICK TOURNEBOEUF / TENDANCE FLOUE ; JOSSE / BRIDGEMAN / AF

PROUST RETROUVÉ
À gauche, la petite gare d'Illiers-Combray. Au centre, l'entrée du Musée Marcel Proust. À droite, un portrait de l'écrivain, pris en 1900.

un soir. J'argue que pour la cathédrale, il y avait le feu quand même. « Plus que des pierres, c'est l'esprit de Marcel Proust qu'on a voulu préserver. Quelque chose d'immatériel. » Et de me raconter comment le génie français du XXe siècle l'aide au quotidien. « Il m'apprend à être ni dupe ni complice. Avec la notoriété, il arrive qu'on me dise "mais comment fais-tu pour rester toi-même ?" Bah, c'est pas compliqué, je lis Proust ! » Il précise qu'il le « picore » car il ne sert à rien de le lire d'un bout à l'autre. « Il ne faut jamais faire ça », prévient-il. Si j'avais su.

Du côté des aubépines

« *Per la visita* ? » Une femme en robe longue et chapeau de paille surgit sous un parapluie démesuré. J'acquiesce. « *Me too*, me dit-elle. *But... le porte del museo...* » Je la coupe avant qu'elle ne s'emmêle. Mes souvenirs d'italien ne sont pas flamboyants, mais suffisants. Je confirme que ça ouvre à 11 heures. Elle désigne un groupe sur le trottoir d'en face : costumes trois pièces, crinolines et hauts-de-forme. Une tribu entière venue de Ravenne pour rendre hommage à Proust. Je me sens moins seule. Elle me tend son chapeau, l'air de dire qu'il m'irait bien, et me convie à faire la photo avec la petite bande. « *No, grazie !* » Je m'éloigne, en quête d'un café.

Dans le bar-tabac de la place principale, trois types au comptoir lèvent les yeux comme un seul homme, une pinte à moitié bue devant eux. Ils m'adressent un signe de la tête qui tient lieu de bonjour – ou bonne chance. D'un coup d'œil, je prends la mesure des lieux : deux tables, des fauteuils club en cuir fatigué, un tourniquet de cartes postales, une cible fléchée sur le mur d'en face. Et là, juste à côté, trônant avec une sérénité presque mystique, une photographie de Marcel Proust, accrochée comme le portrait d'un grand-oncle que l'on ne regarde plus. Il aurait adoré cette ambiance un peu western. Peu de gens savent que

« LES JEUNES NE VONT PAS VERS PROUST, ÇA FAIT VIEUX SCHNOCK. »

STÉPHANE CARLIER, ROMANCIER

pendant l'hiver 1897, il a lui-même provoqué en duel un célèbre critique littéraire, Jean Lorrain, qui avait éreinté son tout premier livre, *Les Plaisirs et les jours*, en insinuant qu'avec son style précieux et ses manières, il n'était qu'une « chochotte ». Deux balles furent tirées dans le bois de Meudon. Aucun blessé, mais tout de même ! À la télévision, un débat sur l'héritage fait s'agiter un chroniqueur qui réclame la fin des privilèges. Je réfléchis. Si Proust n'avait pas hérité d'une fortune colossale à la mort de ses parents – à 36 ans, il possédait 1,5 million de francs, soit 6,8 millions d'euros en tenant compte de l'inflation –, il aurait été obligé de travailler pour gagner sa vie, et n'aurait pu se consacrer à ses livres. Ainsi, *La Recherche* n'existerait pas, la littérature serait bien orpheline et moi, je n'aurais aucune raison de me trouver aujourd'hui ici, dans ce saloon à trente minutes de Chartres, à essayer de convaincre mon lecteur que oui, vraiment, Proust est essentiel. Le propriétaire du bar-tabac met la télévision en sourdine et monte le son de la radio. « *We come too far | To give up who we are.* » Les Daft Punk me parlent-ils ? Je demande le chemin de la boulangerie, il me tarde de goûter des madeleines, ↠

PASSÉ RECOMPOSÉ
À gauche, la chambre du petit Marcel chez « tante Léonie ». À droite, le petit salon. Ci-dessous, la cuisine de la maison de vacances.

objectif véritable et tout-à-fait clandestin de ce voyage. Pas de chance, l'unique commerce est fermé pour congés. « Allez à Intermarché ! » Je m'y refuse, confiante. Si je ne peux pas aller à la madeleine, la madeleine viendra à moi.

C'est l'heure du musée. À l'accueil, on me donne un plan, on me dit que si j'ai la moindre question, il ne faut pas hésiter. Je fonce. « Avez-vous lu Proust ? » Martine Chauveau, la sympathique secrétaire de la Société des Amis de Marcel Proust, joue cartes sur table malgré une extinction de voix. « J'ai commencé *Du côté de chez Swann* il y a longtemps, mais je n'ai pas voulu continuer. Trop difficile. J'assume ! » Cette sincérité me plaît et me questionne. Comment travailler dans un tel endroit sans l'avoir lu ? « Proust est dans ma vie au quotidien. Je le connais. » Effectivement, Martine est incollable sur la plupart des détails biographiques de notre héros national. Elle m'apprend par exemple qu'il a failli mourir à l'âge de dix ans d'une crise d'asthme, ici même, et que c'est la raison pour laquelle ses parents ont déserté ce village, au profit de l'air marin de Cabourg, en Normandie. D'autres anecdotes m'attendent un peu plus loin. Une carte, par exemple, qui pulvérise le mythe de l'homme reclus dans son lit et sa chambre de liège, en pointant les nombreuses escales de l'écrivain en Europe. Plus loin, ses brouillons noircis sont la preuve qu'écrire est difficile, ce qui devrait rassurer tous les auteurs en herbe. Rassurant aussi d'apprendre qu'à l'époque, personne ne voulait publier *Du côté de chez Swann*. Vaillant, Proust s'est donc auto-édité en 1913, avant de signer chez la NRF-Gallimard pour le deuxième volume du cycle, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* – qui remporte le prix Goncourt en 1919. Un peu plus loin, voilà la cuisine, presque dans son jus. Dans le roman, c'est le domaine de Françoise, qui concocte des gigots et autres crèmes au chocolat succulentes. Tout est encore en place : le moulin à café, les casseroles de cuivre et les moules à madeleines. Car oui, c'est bien dans cette maison, à l'étage, que prend racine la plus célèbre scène de la littérature française – que dis-je, mondiale. Le narrateur, dégustant « un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines » trempé dans une cuillère à thé, est soudain saisi par le souvenir lointain d'un autre petit morceau de madeleine que sa tante Léonie lui faisait goûter tous les dimanches matins dans sa chambre, à Combray. C'est l'une des grandes trouvailles de Proust : nous sommes riches de souvenirs enfouis, que nous pensons perdus à jamais, et qu'une simple sensation peut faire ressurgir.

« DANS CETTE MAISON, ON DEVIENT LECTEUR DE SOI-MÊME. »
MICHEL ERMAN, BIOGRAPHE

À côté, la chambre de Marcel Proust enfant et son lit-bateau en bois, avec un gros traversin et des draps en coton épais. Un lit responsable de tant de chagrins : dans le roman, le narrateur attend désespérément que sa mère vienne l'embrasser avant de dormir. Mais elle ne vient pas, retenue dans le jardin par un invité de marque – Charles Swann, l'un des grands personnages de l'histoire. Ce lit où tout commence, ou presque. Vous savez ? Le plus célèbre incipit de l'histoire de la littérature ? « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » J'avance encore. Les murs ont été percés pour agrandir les lieux et offrir aux visiteurs un aperçu de la modeste mais non moins époustouflante collection d'œuvres constituée par les Amis de Marcel Proust. On y admire des tableaux prêtés par le musée d'Orsay, comme cette

GETTY IMAGES, PATRICK TOURNEBOEUF/TENDANCE FLOUE, ROBERT KLUBA/REA, C/CHRISTIAN LAURIN, GEOFFREY TAUNTON / ALAMY STOCK PHOTO, STPHANE OUZOUNOFF / PHOTONONSTOP VIA AFP

vue de la cathédrale d'Amiens de Paul-César Helleu, mais aussi des photographies familiales ou d'autres clichés, comme celui où Proust est entouré de deux amis, dont Lucien Daudet, probable amant au regard presque licencieux. Je ressors étourdie, incapable d'aligner trois mots. L'essayiste et biographe Michel Erman m'avait prévenue : on ne sait plus très bien où l'on est ici. Dans la fiction ou dans la réalité ? « Cette maison est magique, elle ramène chacun à ses propres émotions. Comme le disait très bien Proust, on devient lecteur de soi-même. » Sur le seuil, je demande à Martine où sont les aubépines, mythifiées par l'écrivain dans son roman. Elle m'indique qu'il faut monter au Pré Catelan, un somptueux jardin, ancienne propriété de l'époux d'Élisabeth Amiot où Proust, enfant, a coulé des jours heureux, puis prendre le petit sentier sur la gauche. « Vous ne pouvez pas les louper ! » Avant de se reprendre : « Enfin si... parce qu'elles ne sont plus en fleur. » Ni madeleines, ni aubépines, donc.

Le vent oui, les éoliennes non

L'unique restaurant ouvert ce jour, la Madeleine d'Illiers, se trouve en face de l'église Saint-Jacques, celle du clocher. Je m'installe à l'écart des grandes tablées et commande le menu du jour. Le propriétaire des lieux sert lui-même ses clients. Il passe souvent devant ma table alors que je prends quelques notes dans mon carnet, et je peux lire l'inquiétude dans ses yeux. La peur d'avoir affaire à un critique gastronomique, sans doute ? Un poisson grillé, une tarte tatin et deux cafés plus tard, je suis prête à repartir. « Ça vous a plu ? » demande-t-il d'un air crispé. Il est temps d'être sincère. L'homme – il s'appelle Claude – sourit enfin, et me commente chaque photo sur son mur. Stéphane Bern, Valérie Pécresse, Guillaume Gallienne, Camille Cottin et même le couple Macron sont venus manger chez lui. Je lui fais part de ma déception de n'avoir pu goûter aux fameuses madeleines. « Bougez pas. » Sept minutes plus tard exactement, il réapparaît avec, dans une petite boîte cartonnée, quatre madeleines à peine sorties du four. « Elles ne sont pas sur la carte, il faut les demander. » Et la recette ? Il m'indique les ingrédients écrits sur la vitre, le dernier d'entre eux, secret, étant désigné par « un zeste d'amour ». Je veux en savoir plus. Il fait non de la tête. « Ma femme ne vous le dira jamais. » *Fair enough*.

Dans deux heures, le dernier train pour Paris. Je m'aventure vers la rivière et le bois qui bordent le village, et je glisse du côté de Méséglise, là où le narrateur aime marcher, le long du fameux chemin des aubépines et d'un champ de blé sans fin. Le ciel boursouflé de nuages est d'une beauté inouïe. C'est là, précisément, qu'un projet de parc éolien aurait pu voir le jour si une poignée de riverains, soutenue par la préfecture et de nombreux proustiens, n'avait pas fait barrage. Trois ans de combat acharné, jusqu'à une décision historique du Conseil d'État : l'annulation du projet au motif qu'il aurait porté « une atteinte significative notamment à l'intérêt paysager et patrimonial » des terres décrites par Marcel Proust dans son livre. Pour le dire autrement, la littérature a triomphé du réel. « On est heureux d'avoir protégé notre petit coin de paradis, me confie Éric Hourdas, l'un des artisans de cette résistance. Moi, je n'ai pas de culture littéraire, je préfère lire *Tintin*, si vous voyez ce que je veux dire. Mais pour préparer notre défense, j'ai lu ce que Proust écrit sur ce champ, quelques lignes à peine. C'est vrai que c'est beau. » J'ouvre *Du côté de chez Swann* et trouve le passage en question, dont je n'avais aucun souvenir. Il y parle en effet des champs « perpétuellement parcourus, comme par un chemineau invisible, par le vent qui était pour (lui) le génie particulier de Combray ». Ce bon génie, l'esprit vivant de ce village, qu'il courait retrouver chaque année, avec la même émotion. Seule au milieu des bourrasques, sans un mouton en vue, je croque dans une madeleine encore tiède. Et c'est là, dans un frisson suspendu, que je comprends enfin. Cette « puissante joie » dont parle Proust – celle qui rend « les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire » – n'est pas qu'un vertige littéraire. Elle existe. Je viens de la traverser. □

EN ROUTE
POUR ILLIERS-COMBRAY

Deux ou trois choses à connaître absolument avant de marcher dans les pas du jeune Marcel.

COMMENT Y ALLER ?

Depuis la gare de Paris-Montparnasse, train pour Chartres, puis TER pour Illiers-Combray.

QUE VISITER ?

Musée Marcel Proust, place Lemoine, ouvert mar-jeu 13h30-17h30 et ven-dim 11h-17h30, entrée 9€

Jardin du Pré Catelan, rue de Tansonville

OÙ MANGER ?

La Madeleine d'Illiers, 13, place de l'Église, ouvert tous les jours

Café de la Place, 15, place de l'Église, ouvert tous les jours

LA PLAYLIST LITTÉRAIRE

À la Recherche du temps perdu, Marcel Proust (Folio)

Clara lit Proust, Stéphane Carlier (Gallimard, «Folio», 2024)

Les Années retrouvées de Marcel Proust, Jérôme Bastianelli (Sorbonne université Presses, 2022)

Les bottins proustiens, Michel Erman (La Table ronde, «La Petite vermillon», 2016)

VANITY SHOW

Photographie Jeremy Jakubowicz

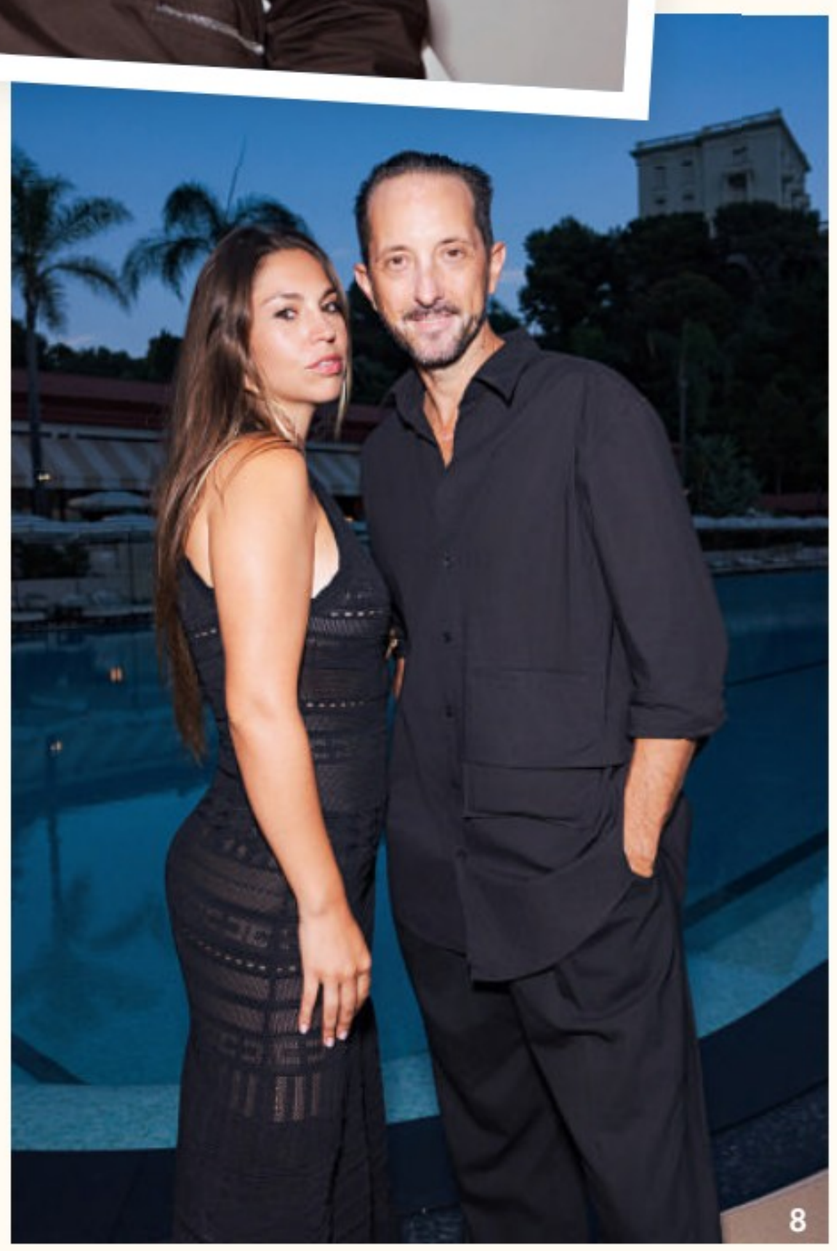
DU GLAMOUR SUR LE ROCHER

Tenues de soirée et paillettes au Monte-Carlo Beach. Organisé par *Vanity Fair* et la Société des Bains de Mer, ce cocktail privé a réuni les nouveaux ambassadeurs du chic monégasque, autour de Pauline Ducruet, Camille Gottlieb, Alexandre Grimaldi et Paul Pogba.

1. Zulay et Paul Pogba, Pauline Ducruet, Alexandre Grimaldi, Camille Gottlieb, Louis et Marie Ducruet. **2.** Thilo Kehrer et Ariadna Hafez. **3.** Emma Houlmière. **4.** Olivier Bouchara et Stéphane Valeri, président délégué de la Société des Bains de Mer. **5.** Lisa Bilunova et Rommy Gianni.

6

7


8

9

10

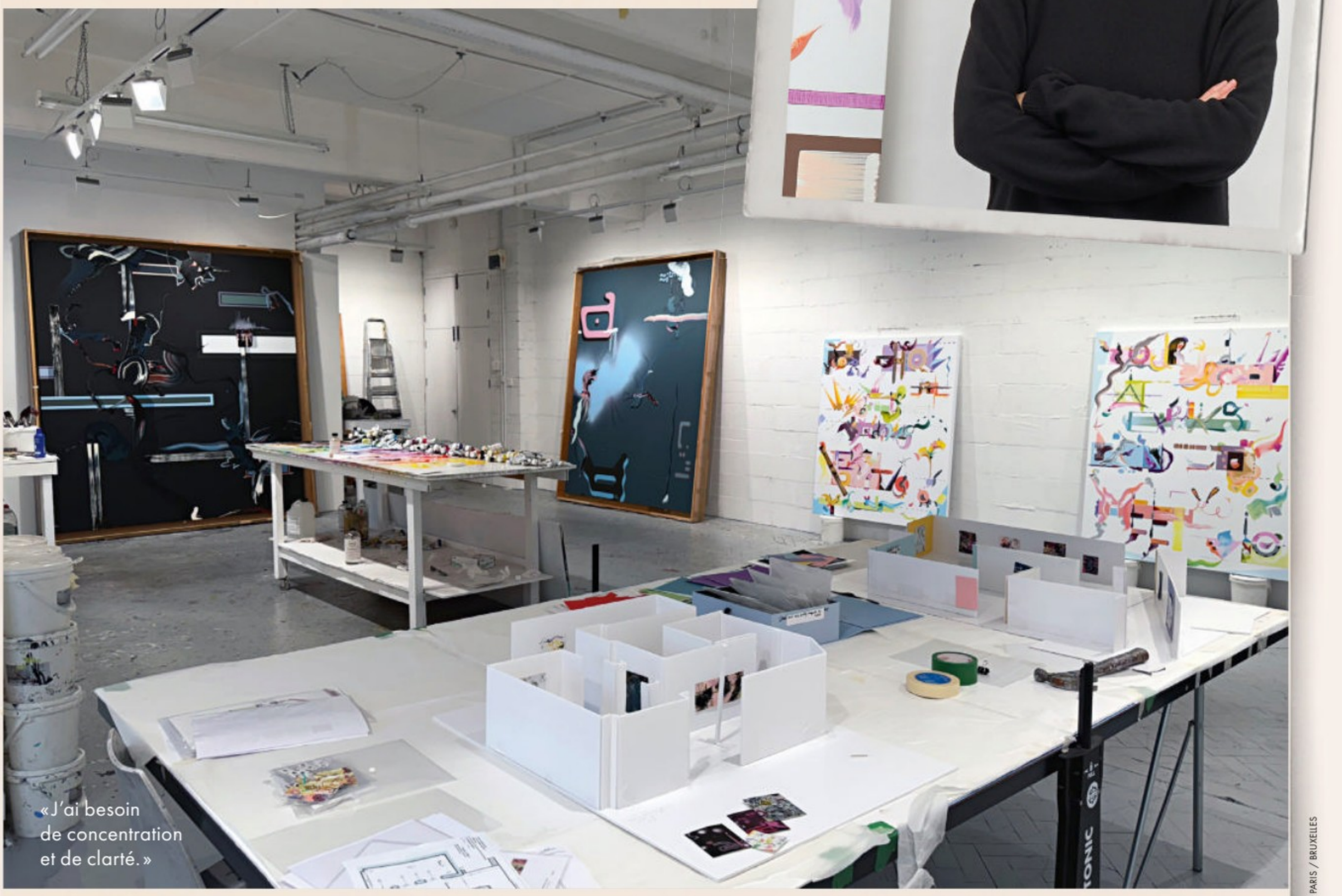
11

12

13

6. Alexandre Grimaldi. **7.** Elin Abrahamson et Lovisa Barkman. **8.** Marcela et Patrice Meignan. **9.** Elke Berr. **10.** Kimy et Flavy Barla. **11.** Zulay et Paul Pogba. **12.** Antoine Zeghdar. **13.** Anna Andres Barokas, Alina Boiko et Inna Dudakova.

Mon atelier
par
FIONA RAE



« J'ai besoin de concentration et de clarté. »

Mon atelier est situé dans le East End de Londres. J'y suis installée depuis un quart de siècle. Lorsque j'étais plus jeune, il m'arrivait de travailler la nuit, jusqu'au petit matin, avec de la musique en fond sonore. Maintenant, je sais que la fatigue ne mène nulle part. Je travaille en journée et je privilégie le silence. J'ai besoin de concentration et de clarté pour écouter mes pensées. Je m'inspire de tout ce qui retient mon attention et accroche mon regard, de la poésie du XVII^e^ siècle à l'animation du Studio Ghibli. Je peins en solitaire, autant que possible. Mes tableaux n'ont pas vocation à être perçus par d'autres personnes avant d'être achevés. Dans l'espace bureau, j'ai une bibliothèque de livres d'art et une sublime œuvre calligraphique chinoise qui vient de la maison de mes parents, à Hong Kong. Je l'ai toujours avec moi, comme une mascotte. Je travaille sans routine : parfois, je commence par de l'administratif, par la planification d'une exposition ou par un dessin préparatoire. Je m'accorde une liberté totale. Lorsque tout va bien, l'atelier devient mon terrain de jeu. Lorsque ça va moins bien, il devient un donjon. Je sais alors qu'il suffit de sortir, rentrer à la maison ou aller nager. Et quand je suis de retour, la lueur revient et tout s'aligne. Me revoilà dans ma cour de récréation préférée. » □ **Propos recueillis par Valentine Servant-Ulgu**

Exposition « Ensemble », de Fiona Rae, galerie Nathalie Obadia, Cloître Saint-Merri (Paris 4^e^), du 6 septembre au 25 octobre.

FIONA RAE, ANTONY MAKINSON AT PRUDENCE CUMING ASSOCIATES LTD. COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE NATHALIE OBADIA PARIS / BRUXELLES

VOGUE
COLLECTION

RETROUVEZ L'ESHOP
VOGUE COLLECTION
SUR SHOP.VOGUE.FR

cartier.fr

Cartier